

JEHANNE THIELEMANT,

OU LE

MASSACRE DE VASSY.

PARIS. — Imprimerie de BOURGOGNE et MARTINET,
rue du Colombier, 30.

Jehanne Thielemant

OU LE

MASSACRE DE VASSY.

— 1562. —

PAR

VICTOR BOREAU,

AUTEUR DE LA CONJURATION D'AMBOISE, ETC.

PARIS,

BEAUVAIS, ÉDITEUR,

26, RUE SAINT-THOMAS-DU-LOUVRE;

HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

55, QUAI DES AUGUSTINS.

1836.

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

*

La première édition de *Jehanne Thièlemant* et d'un autre roman historique de M. Victor Boreau, qui paraîtra le 15 février, a été complètement détruite dans l'incendie de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice.

Ce malheur, dont tous les journaux ont parlé, attache à ces deux ouvrages un intérêt que leur mérite intrinsèque ne démentira pas, nous l'espérons bien.

PROLOGUE.

La plupart des écrivains sur l'histoire de France ont pris les rois et les grands hommes pour les mettre en relief, négligeant le peuple et ses intérêts essentiels. Vous trouvez çà et là quelques figures saillantes; vous cherchez en vain les masses, sans lesquelles les rois et les grands hommes n'ont ni mobile, ni but,

ni utilité. Ils nous montrent le vaisseau, comme s'il était à sec aux sables de la grève, sans peindre les vagues qui le portent dans les nues, ou l'entraînent aux dernières profondeurs de l'abîme.

Tout se lie intimement dans notre vieille histoire. La royauté ne doit pas plus être isolée des masses que les masses de la royauté. Lorsque le peuple ne revendiquait pas hautement ses droits, et qu'il accomplissait pieusement ses devoirs, il s'effaçait, non quant à l'action, qui n'eût pas été sans lui, mais quant au profit immédiat à en retirer : le roi alors était son représentant naturel. De là, les historiens, voyant toute la patrie dans le roi, s'attachaient à relever l'effet synthétique, laissant la cause obscure. Mais aujourd'hui que tout tend à un équilibre social, malgré les efforts

contraires, il s'est opéré dans les esprits une vraie révolution sur la manière d'envisager le passé. Chacun a sa part, le vilain comme le gentilhomme. — Égalité parfaite devant l'histoire comme dans la mort. — Mais le travail sera long pour bien l'établir; car on ne parle guère plus du pauvre peuple que du cheval d'un général qui remporte une victoire. Tout ce qu'on a laissé dans l'ombre doit maintenant en être retiré. Sans cesse de nouveaux explorateurs se mettent à l'œuvre par des voies différentes, qui toutes, cependant, arriveront au même but.

—

Un jour que je cherchais le moyen d'apporter aussi ma pierre à l'édifice, il

me vint en pensée que, outre les histoires, les mémoires et les chroniques de nos bibliothèques, il pourrait se trouver encore dans la tradition orale des choses bonnes à recueillir, et que je remplirais une mission qui ne serait pas sans fruit pour la science, si je m'en mettais en quête par les villes et les villages de quelque célébrité. Blair et Macpherson influencèrent peut-être mon jugement. Quoi qu'il en soit, ma pensée se réalisa bientôt.

Comme un pauvre étudiant allemand, le sac au dos, je parcourus à pied tout le Poitou et une partie de la Bretagne, la Touraine et l'Orléanais, la Champagne et la moitié de la Lorraine. Dans les villes où j'avais des recommandations, je pus consulter les archives et les manuscrits. J'écoutai

les récits des anciens, et souvent, dans les villages, les contes des vieilles femmes, aux longues soirées d'hiver. Je me convainquis aisément, surtout en voyant les traces matérielles et morales que tel fait, en particulier, avait laissées dans telle localité donnée, que, par ce moyen, on composerait une histoire fort curieuse, et des mœurs comparées à diverses époques, et des évènemens eux-mêmes, comme ils sont actuellement envisagés par le peuple, à qui la mémoire en a été transmise de génération en génération. De cette manière, l'histoire court le risque sans doute de tomber dans l'anecdote; mais elle acquiert nécessairement de l'intérêt par les détails, et peut nous aider à suivre les phases de l'esprit populaire, qui matérialise ou spiritualise des faits dont les

élémens sont diamétralement opposés ; car au milieu des choses les plus positives se mêlent aussi d'étranges imaginations, des légendes pleines de poésie. J'en donnerai un court exemple.

—

Dans les premiers jours de juin 1830, je parcourais à pied la plaine de Montcontour, où les deux partis, en 1569, restèrent quelque temps à s'observer avant d'en venir sérieusement aux mains. Je cherchais, d'après les mémoires, les positions des armées huguenotes et catholiques, lorsqu'un bon paysan, qui me suivait depuis près d'une heure, me demanda ce que j'écrivais sur mon portefeuille, *sauf le respect qu'il me devait.* Je le lui montrai, et il m'apprit de son côté que les champs gardaient en-

core le nom des troupes qui les occupaient, ou des faits remarquables qui s'y passèrent. Cela me fut confirmé par le garde-champêtre et quelques autres villageois que je consultai isolément. Voilà le positif et l'historique; voici maintenant la légende.

Le soir de ce même jour, je m'étais arrêté sur une des pierres levées qui hérissent cette plaine magnifique, et que tous les gens de la contrée regardent comme les tombeaux des chevaliers qui périrent dans cette bataille. Je fus entouré par une petite caravane d'hommes et de femmes qui revenaient du marché de Saint-Jouin-de-Marne. Les paysans du Poitou sont curieux et bavards, mais d'une franchise et d'une loyauté antiques. Après m'avoir accablé de questions auxquelles je répondis tant bien

que mal, ils me racontèrent de la meilleure foi du monde, et comme le tenant de leurs pères et grands-pères, qu'une légion de diables vêtus de blanc, à la manière des anges, s'était mise dans l'avant-garde des Huguenots; mais que les Catholiques fondirent sur elle en faisant un signe de croix avec leurs arquebuses et leurs épées; qu'alors la légion infernale aux habits blancs s'était enfuie *comme si le diable* l'emportait. Je répète les paroles.

J'ai long-temps cherché ce qui avait pu y donner lieu, et je crois l'avoir découvert dans ce passage des mémoires de Lanoue au sujet de la bataille de Montcontour, chap. XXVI, ag. 292 : — « *Le jour suivant nous fusmes à cheval au point du jour... ayant tous chemises blanches pour nous mieux reconnoistre*,

s'il falloit combattre... Le combat dura un peu plus de demi-heure, et fust toute l'armée huguenote mise à vau de route. »

Cette légende est bien dans les mœurs d'une province aussi religieuse que le Poitou. Le *roi Hugon* et la *croix-le-mort-tua-le-vif*, qui sont dans ma *Conjuration d'Amboise*, me venaient de traditions conservées à Tours et à Orléans.

Les notes prises dans les différens lieux que je visitai étaient fort nombreuses, assez mal coordonnées, et je ne savais encore sous quelle forme je les donnerais au public, lorsque je vis annoncer l'Histoire du XVIe siècle, par le bibliophile Jacob, presque en même temps que celle de la Réforme et de la Ligue. Le titre de *Traditions orales du* XVIe *siècle* était piquant et neuf sans doute; mais

c'était m'adresser aux mêmes lecteurs que MM. Lacroix et Capefigue, sans la même autorité d'antécédens littéraires, et je prévis une chute inévitable. Alors j'imaginai une sorte de roman où la vérité des faits ne fût jamais altérée. Je joignis à l'histoire une action dramatique fondée sur la tradition et les probabilités, et je sondai le public par ma *Conjuration d'Amboise*, dont on a généralement loué l'à-propos et les recherches. Cet essai a rempli mes espérances et au-delà. J'ai étudié les critiques, fait de nouvelles études, et je crois avoir évité dans *Jehanne Thièlemant* les défauts qu'on a reprochés à *La Renaudie*. Il n'y a pas un fait dans cet ouvrage qui ne soit fondé sur le plus grand nombre de mémoires et sur des traditions incontestables, que tout autre voyageur, per-

sévérant et dévoué aux études historiques, pourrait encore recueillir comme moi.

Jehanne Thièlemant ne doit donc pas être regardé comme un roman ayant un simple vernis d'histoire , où l'auteur brode autour d'une idée de morale pratique et d'un sentiment plus ou moins rebattu. C'est l'histoire d'un évènement qui a bouleversé la France, à laquelle j'attache un fait privé que vous appellerez roman, si vous voulez, mais dont la vérité relative s'appuie sur un monument qui existe encore de nos jours : je veux parler de la maison de plaisance qu'a fait bâtir Claude de Lorraine, et qu'habitait, en 1828, M. de Thors.

Il est impossible que, d'une certaine agglomération de faits, les lecteurs les plus légers ne tirent pas quelques utiles

conséquences, ou que la pensée qui domine les intentions de l'auteur ne se fasse pas jour dans leur esprit. Un roman de ce genre, où l'histoire est conservée avec un respect vraiment religieux, où les acteurs des fictions ont existé sous les mêmes noms, et probablement dans les mêmes circonstances, ne peut être traité dédaigneusement par la critique, ni destiné seulement aux boudoirs.

La société est la synthèse, l'homme est l'analyse. Telle vie particulière est un reflet exact d'un mouvement humanitaire : telle autre n'y entre pour rien et s'efface. L'une est vie morale, l'autre végétation. L'artiste peut choisir. Jehanne Thièlemant n'est qu'un intérêt individuel que j'unis à un intérêt général, comme cela se trouve dans tous les évènemens possibles.

Un savant écrivain l'a dit : la conjuration d'Amboise fut le tocsin des guerres civiles ; mais les sons en étaient affaiblis, et d'ailleurs les hommes que la vraie cloche d'alarme, le massacre de Vassy, va faire mouvoir, se cachaient alors hypocritement, et n'osaient lever la visière de leur casque, dont le panache ne différait pas de ceux des courtisans. Louis de Condé fut le seul réellement en danger, non pas à l'heure de l'action, comme La Renaudie, — car il ploya lui-même sous les Guises et n'osa tirer l'épée, — mais quand il croyait n'avoir plus rien à craindre, et qu'il s'en venait tranquillement aux États d'Orléans. Il ne dut son salut qu'à Louis de Beuil, comte de Sancerre, à Michel de l'Hospital et au président Guillard du Mortier, qui refusèrent généreusement

de signer la sentence portée par quelques commissaires passionnés, agissant sous l'influence des princes lorrains et de Catherine de Médicis. Il ne voulait entendre à aucun accommodement avec les Guises, et répondit à ceux qui le lui proposaient : « Il n'y a meilleur moyen » d'appoinctement qu'avec la pointe de la » lance. » A l'extrémité où il en était réduit, cette réponse indiquait une grande force d'âme. La mort de François II empêcha la sienne. Elle arriva si à propos, que des bruits populaires accusaient un valet de chambre écossais et protestant d'avoir empoisonné la coiffe du bonnet de nuit du roi, à l'endroit qui répondait à la fistule qu'il avait dans l'oreille (1). L'arrêt qui déclara l'innocence

(1) Le Laboureur. — Mémoire de Castelnau.

du prince fut solennellement prononcé, en robes rouges, le 13 juin 1561, par la bouche de messire René Baillet, président en la cour, assisté d'un autre président, Me Pierre Séguier.

Les Etats d'Orléans continuèrent sous Charles IX. On y entendit des discours pleins de bonnes vues, que le roi et ses ministres pouvaient peut-être et ne voulurent pas accomplir. Cette assemblée fut, comme beaucoup du même genre, une vraie pièce de théâtre qui ne donna que des paroles, fort belles sans doute, et propres à contenter le plus grand nombre, qui se paie quelque temps de mots, sans effet toutefois, pour remédier aux malheurs du pays. A ce spectacle politique en succéda un religieux que fit donner le cardinal de Lorraine, beau parleur, principalement en ma-

tière de dogmes, sur lesquels il est bien moins avantageux de haranguer que de décider; *tel qui ne croît pas à l'Église qui lui parle, ne s'en rapportera pas à un cardinal qui harangue.*

L'avènement au trône de Charles IX fit renaître toutes les espérances des protestans. Ils s'en allaient chantant des louanges qu'un enfant de dix ans était loin de mériter. Voici un huitain que je cite comme la plus courte des pièces qui coururent alors :

Peuple françois, résiouir te faut ore;
Car le bon Dieu vn roy t'a suscité,
Afin qu'en France on presche vérité,
Et que partout son sainct nom l'on adore.
Donc prions Dieu qu'il veuille en son escole
Le maintenir; que la postérité
Puisse tousiours dire en ceste cité,
O gentil Roy qui chassa leur idole.

Ils lui adressèrent une foule de lettres et d'*exhortations chrétiennes*. Un des plus curieux documens est la *complainte apologique des Églises de France au roi, à la reine*, etc., où toutes les histoires anciennes, modernes, la Mythologie et la Bible, sont mises à contribution pour prouver la nécessité de faire cesser la persécution contre les réformés, et de consulter les plus gens de bien de France sur les affaires de l'Etat, et surtout de la religion. Ces avis sont même donnés avec une singulière franchise.

« Par ces histoires donc, Sire, est assez éuident que tous rois peuuent (lorsque les affaires de la religion le requierent) conuoquer les plus doctes et gens de bien de leur royaume, de quelque estat qu'ils soyent; et l'assistance

du Saint-Esprit implorée, leur faire décider les affaires qui seront entre son peuple. Et asseurez-vous, Sire, que ce sont les meilleurs gibets qu'il faut dresser, et les feux qu'il faut allumer en vostre royaume, pour oster tous troubles; et non pas déuorer vostre misérable peuple par la briganderie des gens d'armes et soldats, lesquels ont l'hyuer passé si bien saccagé vos poures subiects que les plus cruels barbares de Scite en eussent eu horreur et honte. Ils ne se sont contentez de nous desrober et ronger jusques aux os; mais ont meurtri, saccagé nos maisons, violé nos filles et femmes, et n'estoit pas homme de bien qui ne trouuoit quelque moyen pour molester son hoste, disant : *Prenons, mangeons, tuons, saccageons, aussi bien est-il huguenot.* »

Ces lettres, exhortations et complaintes n'aboutirent qu'à former une ligue qui resserra les intérêts des chefs catholiques, sous le nom de *Triumvirat;* et il parut, en juillet 1561, un édit qui punissait de mort ceux qui feraient des assemblées. L'exécution en fut impossible, et il fallut bien, momentanément, céder à la nécessité, assez démontrée par l'émeute de Saint-Médard à Paris, et par d'autres tumultes dans les provinces, en convoquant à Saint-Germain les députés de tous les parlemens pour aviser à mieux. Les rois d'Europe, en paix avec la France, semblaient avoir déposé librement les armes, et essuyé leurs mains sanglantes pour faire place aux bourreaux; mais, avec les cruautés d'Amboise, le temps des supplices était

passé, et celui des guerres civiles allait éclore, après une ordonnance qui semblait devoir tout pacifier. Ce fameux édit de janvier, reçu avec tant d'enthousiasme par les calvinistes, — car il suspendait ceux donnés antérieurement contre eux, et promettait le libre exercice de leur religion, jusqu'à la tenue d'un concile général, — excita au plus haut point l'indignation du cardinal de Lorraine et de son frère, le duc François de Guise. Il avait fallu deux lettres de jussion pour déterminer le parlement de Paris à le recevoir, quoique, au bas des lettres-patentes, se trouvassent les noms des cardinaux de Bourbon, de Tournon et du maréchal Saint-André, lesquels on savait si opposés aux novateurs. Cette répugnance du parle-

ment était d'un heureux augure pour les Lorrains, mais la reine-mère favorisait ouvertement les calvinistes. Ils voyaient bien que, tôt ou tard, une guerre civile éclaterait; et comme il leur importait grandement que les protestans de France restassent isolés, resserrés et livrés à leurs propres forces, ils eurent avec le duc de Wurtemberg une entrevue à Saverne. Les deux frères employèrent tous les moyens d'une habile politique pour se rendre favorables les princes d'Allemagne. Ils cherchèrent même à montrer quelque penchant vers les doctrines luthériennes, alléguant que, au colloque de Poissy, ils avaient sollicité les calvinistes de signer la confession d'Augsbourg, et que ceux-ci l'avaient constamment refusé. Il est certain que Vieilleville, gouverneur de

Metz, avait envoyé à Poissy quelques docteurs ubiquitaires de Wurtemberg, et deux théologiens de Heidelberg, que le cardinal lui avait demandés pour les opposer à Théodore de Bèze. Jean Beutzen et Jacques Andréa, fervens défenseurs de cette confession, persuadèrent au duc de Wurtemberg, qui les avait amenés à Saverne comme conseils, d'abandonner à eux-mêmes les partisans de Zwingli et de Calvin. Le duc promit d'engager tous les princes, ses voisins, à soutenir les intérêts des deux frères et du triumvirat, plutôt que ceux des religionnaires de France.

Cette promesse exalta leur audace. Avant leur voyage, Antoinette de Bourbon, duchesse douairière de Guise, avait souvent prié ses fils de la délivrer des réformés de Vassy, soit en expulsant leur

ministre, soit en les frappant de terreur. Elle y était poussée par le prévôt et le prieur. Elle porta des peines très graves contre ceux de ses sujets qui assisteraient au prêche, se railleraient de l'Église romaine ou n'iraient pas à la messe. Elle écrivit des lettres menaçantes, exposant au gouverneur et aux habitans que sa petite-fille, la reine d'Écosse, Marie Stuart, usufruitière de Vassy, était très irritée de leur changement de religion, et que ses fils, le cardinal et le duc, pourraient bien les châtier de leur impiété, s'ils y persévéraient.

Elle renouvela ses instances à leur retour. Le cardinal était allé à Reims ; le duc revint seul à Joinville et lui promit d'accomplir ses désirs. A en croire les écrivains réformistes, sûrs de l'appui des princes d'Allemagne, ou du moins

de la neutralité qu'ils observeraient, ils étaient plus disposés que jamais à poursuivre la ruine du protestantisme.

—

Voici une courte notice sur la ville d'où sortit l'étincelle qui enflamma le pays tout entier. J'en dois la plus grande partie, ainsi que la minute des manuscrits que je cite, au père d'un de nos plus illustres paysagistes, de M. Pernot, qui a fait les vues pittoresques des œuvres de Walter Scott, et du *Voyage en Écosse* de M. Amédée Pichot.

—

Vassy ou Vuassy, en latin *Vassiacum* ou *Vasseium*, une des plus anciennes villes du comté de Champagne, est située

aux limites de l'ancien duché de Bar, au milieu du Vallage, sur une petite rivière qui prend sa source au village de Blaise, d'où elle tire son nom, et qui va se décharger dans la Marne, au-dessous du bourg d'Arzicourt. « La ville de Vassy, dit Belleforest, dans sa *Cosmographie universelle*, est assise au milieu des bois et forêts de haute futaie, ayant de belles fontaines, entre autres deux : l'une desquelles se nomme Brousseval-les-Vassy, et l'autre est en l'hôpital du Donjon, laquelle jette une si grande quantité d'eau, qu'en moins de cent vingt pas plusieurs moulins en moulent. »

Il y avait prévôt et siége royal. La ville de Joinville et plusieurs bourgs et villages qui en dépendent étaient justiciables de la prévôté de Vassy. François, duc de Guise, et Charles de Lorraine, son frère,

profitant du crédit qu'ils avaient à la cour, firent ériger en principauté la terre de Joinville, qui n'était qu'une simple baronnie, tenue en fief alors du roi, et, pour former cette principauté, trente-trois ou trente-quatre bourgs et villages de la prévôté de Vassy furent annexés à Joinville. Henri II en a donné les lettres-patentes en avril 1551 ; elles n'ont été enregistrées que le 7 septembre 1558.

Vassy possédait autrefois une maîtrise des eaux et forêts, l'une des plus considérables du royaume, car elle s'étendait depuis les confins de la ville de Sens jusqu'à ceux de la Franche-Comté.

On ne peut douter que cette ville n'existât long-temps avant l'an 672, date du diplôme de Childéric II, par lequel ce monarque accorde à Bercharius (saint

Berchaire) un terrain dans le voisinage de Vassy. J'ai de curieux documens sur le monastère que le saint y bâtit. En 1827, vivait encore un vieillard qui, ayant été élevé dans le monastère, en savait tout le merveilleux.

L'église de Vassy, dont quelques uns reportent la construction au VIe siècle, est le seul édifice qui ait résisté aux guerres et aux incendies. La tour du clocher ressemble, dans l'intérieur, à un four à chaux.

L'histoire ne nous apprend rien de remarquable sur Vassy jusqu'à l'an 1059, sinon que Geoffroy de Joinville, fils d'Étienne du même nom, qui avait usurpé plusieurs églises, entre autres celle de Notre-Dame-de-Vassy, la rendit à l'abbaye de Montier-en-Der, ce qui prouve-

rait que cette église avait été bâtie par Bercharius.

La ville était environnée de murailles et d'un fossé à sec, au levant, très profond et très large. Ces murailles avaient plus de six pieds d'épaisseur. Des tourelles les flanquaient de distance en distance. Une seule reste au nord, appelée encore la tour des *Vicaires*. On en a, pendant la restauration, démoli une au midi, désignée sous le nom de tour des *Amans*. Elle faisait partie des murs de l'ancien château, où fleurirent les premières années de Marie Stuart. Il y en avait trois autres à la porte de la Perrière, dont une avait été bâtie par Jean de Séraulcourt, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; deux aussi à la porte du Grand-Pont. La ville n'avait que trois portes et un guichet au bout

de la rue de la Fontaine, qui se voit encore. Les portes de la Perrière et de la Magdeleine avaient chacune un pont-levis. Malgré tout cela, Vassy n'était pas une ville fortifiée.

Au haut du faubourg de la Perrière était une chapelle dédiée à saint Nicolas qui a été détruite bien avant la révolution, et, à l'extrémité du faubourg de la Magdeleine, une ladrerie appelée Maladière.

Dès l'année 1223, il y avait à Vassy un Hôtel-Dieu desservi par des frères hospitaliers. Cette ville a été brûlée trois fois : par Attila, par Charles-Quint, et par la dame de Jouanne de Saint-Dizier. Que l'on fasse des fouilles dans la ville ou dans les faubourgs, on trouve trois couches de terre brûlée, avec des fragmens de tuiles et de charbons. Attila

incendia la ville après sa défaite aux environs de Châlons; Charles-Quint en 1544; la dame de Jouanne en 1591, le 30 août, vingt-neuf ans après le massacre de Vassy, et deux ans après que Henri IV fut monté sur le trône. Il paraît que cette ville ne se releva de ses ruines que par les soins et sous la prévôté de Jean de Remesson, vers l'an 1680. J'ai copié dans un vieux manuscrit les causes du troisième incendie : le récit en est d'une rare naïveté.

« L'an 1591, le 30e jour d'aoust, ont
» été la ville de Vassy et ses faubourgs
» brûlés, ruinés et mis en cendres; mê-
» mement l'église pillée, les vaisseaux sa-
» crés profanés et emportés ; cinq grosses
» cloches et les vitres de ladite église em-
» portées à Saint-Dizier ; le clocher brûlé
» et toutes les voûtes d'icelle abattues et

» mises par terre, qui est chose de tout
» contre Dieu et son Église ; et toute cette
» ruine et ravage, par commandement
» d'un nommé le capitaine Couté, exé-
» cuteur de cette tyrannie, sous la rage
» de madame de Jouanne de Saint-Dizier,
» chose grandement déplorable et cruelle.

» La cause et sujet de cette ruine et
» ravage, a été la division d'aucuns mau-
» vais habitans qui, pensant toujours ve-
» nir à bout de leurs entreprises, firent
» venir M. le baron de Saint-Amand en
» ce lieu de Vassy avec des mauvais gar-
» nemens, pour tenir garnison ; et y étant
» en grand nombre allèrent et pillèrent
» les bons bourgeois de ce pays, emme-
» nant les hommes et les femmes à rançon,
» et les faisant prisonniers. Comme de
» fait, ils furent piller l'église et l'abbaye
» de Montier-en-Der, Sommevoir, Escla-

» ron et autres lieux, emmenant les che-
» vaux et proie de bêtes. Puis se les ven-
» doient les uns aux autres, à son de
» tambour, de sorte que tout le pays
» crioit *Barabas* à l'encontre de la pauvre
» ville de Vassy, tellement que l'on en-
» voya camper des gens d'armes pour la
» prendre. En faisant les approches,
» M. de Bernet fut tué. Il étoit fils de
» madame de Jouanne, qui, indignée et
» courroucée de la mort de son fils, cher-
» cha pour sa vengeance les moyens les
» plus pernicieux qu'elle se put imaginer.
» Voilà donc pourquoi ce désastre et ruine
» ont été faits au détriment de la pauvre
» ville de Vassy. »

—

Dans ce manuscrit se trouve égale-
ment le massacre de 1562, sur lequel je

donnerai tous les renseignemens que j'ai pu me procurer. Ils contredisent souvent les récits adoptés par les historiens les plus en vogue. Je ne suis pas protestant, aucun esprit de parti ne m'anime, et comme, pour être fidèle à mon plan, je raconte plutôt d'après les traditions orales et les vieux manuscrits, que dirigé par les histoires reçues, que je suis loin de négliger cependant, je ne puis rien changer à ce que j'ai écrit sur les lieux mêmes.

Ce massacre est profondément gravé dans le souvenir des familles. Il est une chose très remarquable qu'il appartient de relever dans une histoire moderne, et sur laquelle mon jugement est d'autant plus sûr, qu'il a été approuvé par les personnes du pays que j'ai consultées, entre les plus capables de le rectifier,

dans ce que mes observations auraient pu avoir d'incomplet ou de trop précipité. — La ville et les environs n'ont aucun protestant. — Toutes les familles, celles dont quelques membres ont péri en 1562, — et j'en ai étudié de près, — celles aussi dont les premières croyances n'avaient point alors extérieurement varié, toutes, dis-je, ont une religion fort éclairée, pleine de tolérance, qui, sans être le protestantisme, n'est pourtant pas le catholicisme des autres parties de la France; ce n'est pas non plus l'indifférence, poison le plus violent qui puisse s'insinuer dans les veines du corps social.

Un peuple dépourvu d'une foi politique ou religieuse, d'une croyance intime à un avenir meilleur sur la terre et dans le ciel, est un peuple dont il faut désespérer. Sans ressort pour son bien-être

moral, il deviendra sans énergie, quand il faudra veiller à son existence matérielle. Jouet des passions de ses propres maîtres, — car il aura des maîtres, — et du verbiage endormant de ses orateurs à gage, ses yeux resteront entr'ouverts sur son présent comme sur son avenir; et l'humanité progressive se vengera de lui en laissant le temps effacer son caractère national, s'il ne l'écrase pas dans sa marche de destruction.

I.

*

LE BARON D'ÉCLARON.

Quand viennent à l'imagination les rêves que l'âme sent le mieux ? quand l'amour a-t-il ses plus suaves voluptés, la mélancolie ses images les plus mystérieuses, et l'infortune ses heures de douces rêveries ? c'est après les embrasemens de l'été, après l'ardente moisson, au temps où les fleurs se penchent sur leurs tiges

languissantes et se ferment aux beaux jours; où les feuilles jaunies se détachent des arbres en frissonnant, et roulent tristement aux pieds du rêveur, comme une muette prophétie de la douleur qui s'avance.

L'automne a un charme que tout le monde comprend, que beaucoup d'auteurs ont chanté, et que celui qui écrit ces lignes sent trop profondément pour essayer de le peindre. — C'était précisément à cette époque de l'année que, en 1561, aux environs de Vassy, un jeune voyageur s'arrêta devant la porte en fer d'un châtel abandonné depuis long-temps; car l'herbe était haute dans les cours, et la mousse couvrait le toit. Il sembla s'agenouiller, puis chercher et baiser une trace sur une petite porte ronde qui s'ouvrait dans la grande. Il s'agenouillait sans doute devant une antique statue de la vierge, incrustée dans le mur, et il cherchait peut-être à travers une fente s'il ne verrait pas quelque habitant de ce lieu désert. Il essaya d'ouvrir, mais en vain. Il caressa le cou de son

cheval qu'il avait attaché à une vieille aubépine, prit quelques unes des baies rouges qui décoraient ses branches tortueuses, et, en les mangeant, se mit à jeter autour de lui des regards inquiets. Il s'en alla ensuite, tout près de là, frapper à une chaumière dont un pan était écroulé. — Le silence y régnait comme au château. — Il revint donc, et s'appuya rêveur contre son cheval.

— Ah! ah! dit un vieillard, maître Nicolas le Poix, dont les fenêtres étaient vis-à-vis, ce jeune homme me rappelle une histoire que Jean Proust, l'ancien jardinier dont il vient de regarder la maisonnette, me raconta huit jours avant sa mort. Je n'en ai jamais pu bien savoir les détails; mais le souvenir seul m'en rend tout triste.

— Apprenez-nous-la, s'il vous plaît, demanda une femme en passant sa main sur la tête blonde d'un petit enfant de trois ans. Tu le veux bien aussi, ma sœur, dit-elle à une jeune fille, qui paraissait avoir le même âge

qu'elle, vingt ans ou à peu près, et qui se tenait debout à la fenêtre.

— Monsieur, dit celle-ci, avant votre histoire, si nous disions à ce chevalier où il faut aller pour se faire ouvrir?

— Ce chevalier, ce chevalier, murmura Nicolas, je crois bien; vous ne voyez pas que ses habits de deuil ne diffèrent pas de ceux des bourgeois, et que c'est probablement le fils du juif à qui appartient le château.

— Vous savez qu'il s'est mis à genoux tout à l'heure.

— Ah! ah! oui, vraiment. Cela m'a rappelé mon histoire. Dites-lui, ma petite Sarah, de demander, au coin de la rue, Pierre Deschetz. Il a les clefs; il lui fera voir toute la maison, s'il veut, pour un bon verre de vin de Joinville... C'est égal, on voit bien à ses habits que c'est le fils d'un bourgeois.

— Seigneur chevalier, cria Sarah, si vous voulez entrer au château, demandez, au coin de la rue, Pierre Deschetz; c'est lui qui a les clefs.

Une voix d'une singulière douceur répondit :

— Merci, mademoiselle.

Le voyageur alla, sans détacher son che val, à l'adresse indiquée.

— Et votre histoire? dit la jeune femme.

— Ah! Jehanne, mon fils le procureur vous a mal élevée, en vous accoutumant à être curieuse. Maître Thièlemant doit vous en faire des reproches, car un échevin a ses secrets.

— Mon frère ne s'en plaint jamais, dit Sarah.

— Écoutez-moi donc. Je ne pourrai pas vous dire cela comme le jardinier, qui racontait ce qu'il avait senti et vu, ayant été acteur et témoin.

—

Un chevalier, nommé Georges, que Dieu absolve, était baron d'Éclaron. J'ai lu souvent son nom dans des actes; mais lui, je ne me le rappelle pas. Vrai démon incarné, il s'était

battu en Italie, comme les géans que les Hébreux trouvèrent à Basan. Il avait épousé à Gênes, en 1528, je crois, une jolie petite femme, que je n'ai pas vue aussi, et il n'y avait pas quatre personnes de ce pays qui la connussent. Elle restait toujours enfermée dans son château; mais Jean Proust et défunt Jacques, l'intendant, disaient que c'était la bonté et la beauté mêmes.

Pauvre petite femme! elle a cependant bien souffert! — Messire le chevalier Georges, revenu en France, oublia promptement les sermens prononcés devant les autels de Gênes, et ceux faits aux parens de sa femme de veiller sur elle, de l'aimer, et d'administrer loyalement la fortune qu'elle apportait en dot. Il oublia tout cela. Il aimait le jeu et la débauche; le jeu surtout. Dès le premier mois de son retour, il vendit une partie de ses terres. Les bornes de ses domaines se rapprochaient sans cesse des murs du château. L'acquéreur était un juif, nommé Jacob Saddi; une âme qui

brûlera éternellement, je vous jure. Ce damné usurier n'avait aucune précaution pour la pauvre châtelaine. Enfin, croiriez-vous...

— Regardez donc, interrompit Sarah... Le voyageur revient avec Deschetz.... Il prend les clefs... il ouvre lui-même, comme s'il connaissait la serrure depuis long-temps.

— Oui, reprit Nicolas le Poix, c'est le fils de ce maudit juif. — Enfin, croiriez-vous que quand messire Georges eut tout perdu, excepté les pierres du château, ce Jacob eut le cœur de faire couper le parc, et de tracer une ligne de bornes, là tout devant le perron? Elle était à cette petite fenêtre du donjon avec son fils. Elle pleurait, la malheureuse, et ses larmes, disait le jardinier, roulaient comme une pluie sur les ardoises qui sont encore sous cette petite fenêtre.

— Là, n'est-ce pas, monsieur, dit Sarah, où l'on voit le voyageur? Tenez, il est à la même place.

— Elle n'avait plus rien, continua le Poix,

plus rien que les pierres du château, et messire Georges restait toujours à Paris. Le jardinier lui portait des légumes et du pain qu'elle recevait en pleurant. Quand son fils Georges faisait son signe de croix, pour dire son *benedicite*, elle lui recommandait de ne pas oublier Jean Proust; et le petit Georges embrassait Jean, et lui, ôtant son bonnet de laine, disait : Oh! notre bonne maîtresse, vous ne me devez rien; je ne fais que vous rendre ce que vous m'avez donné. Jean m'a dit qu'il avait vu maintes fois le petit Georges se mettre sur les genoux de sa mère, la couvrir de baisers, et dire : Ne pleure pas, va, maman, je vais prier le bon Dieu; mais la mère pleurait toujours. Cela me rappelle l'histoire d'Agar et d'Ismaël que je lisais hier dans ma Bible. — Attendez donc; je vais vous la faire voir.

— Pas à présent, mon père, dit Jehanne. Racontez-nous donc la fin. — Mais tu n'écoutes pas, Sarah! tu regardes sans cesse vers le château.

— C'est que ce jeune chevalier...

— Ah! ah! chevalier! s'écria Nicolas; bourgeois... Mademoiselle Sarah! dites donc bourgeois...

— C'est qu'il reste à la fenêtre où cette dame était lorsque tout fut vendu. Deschetz, qui s'ennuie sans doute, lui a déjà plusieurs fois frappé familièrement sur l'épaule, sans le faire détourner.

— Voyez-vous, mademoiselle Sarah, il considère l'étendue de son domaine. — La pauvre dame Giselina, — c'était son nom de Génoise, pleurait donc bien souvent. Un matin, en 1541, son fils avait onze ans, et elle vingt-neuf, le juif, qui avait fait avancer les bornes jusqu'aux murs du château, pénétra dans l'intérieur. On entendit après des voix pleines de larmes. Il venait de lui apprendre la mort du seigneur Georges d'Éclaron, qui s'était fait sauter la cervelle avec une arquebuse sur les bords de la Seine.

— Oh! pauvre femme! s'écrièrent à la fois

Jehanne et Sarah; elle était sûre au moins qu'il ne perdrait pas au jeu son château.

— Sûre, mes chers enfans, pas du tout; messire Georges ne s'était tué que parce qu'il avait perdu son château et ce qu'il renfermait. L'impitoyable Jacob Saddi n'eut compassion ni de la mère, ni du pauvre petit garçon; ils furent obligés de sortir du château.

— Et où allèrent-ils donc?

— Jean Proust, que le juif n'avait pas gardé, possédait une chétive maison et un bout de terre. Il était venu au château avec le juif; il prit l'enfant par la main, et pria son ancienne maîtresse de le suivre. Elle pouvait à peine marcher. Georges ne pleurait pas; mais il regardait de temps en temps sa mère, et il tremblait de tous ses membres. Quand ils eurent passé la petite porte, la bonne châtelaine ne retourna pas la tête, mais ses sanglots redoublèrent. Georges lâcha la main de Jean, et dès que le juif eut refermé la porte, il la baisa... se mit à genoux... appuyant son

front contre terre... pauvre enfant! Alors ses pleurs commencèrent à couler, et il jeta de grands cris. Il en fut ainsi jusque chez le jardinier. Le pays était en désolation, et chacun maudissait le juif à haute voix, et tout bas le seigneur Georges, qui leur avait fait ainsi une vie de misère.

— Est-ce qu'elle demeure encore ici, cette pauvre dame? demanda Jehanne Thièlemant.

— Et le petit garçon, ajouta sa sœur, qu'est-il devenu?

— L'enfant avait donc onze ans. Proust n'était pas un homme aussi simple que son état pourrait le faire croire. Un jour que monseigneur Claude de Lorraine, le père de messeigneurs de Lorraine et Guise, passait par Éclaron avec le duc de Ferrare, Jean emmena l'enfant, et se jeta aux genoux du duc, en le priant de prendre Georges pour page; ce que fit Hercule d'Est. Il vint lui-même chez le jardinier le demander à Giselina qui était malade. Claude de Lorraine se

fit raconter tous ses malheurs, laissa une bourse pour elle, et en donna une autre au jardinier, en lui disant : Dieu te récompensera encore mieux.

Giselina, qui avait tout perdu, allait perdre encore son enfant; mais elle savait que son bonheur l'exigeait, et elle ne s'y opposa pas. Elle espérait aussi que Georges, qui avait connu déjà tant de malheurs, serait un garçon sage, se ferait aimer, et deviendrait un homme puissant; il pourrait peut-être même la faire retourner en Italie, son pays natal, et qu'elle regrettait tant d'avoir quitté une première fois. Georges ne partit point sans pleurer beaucoup et sans hésitations. Sa mère lui chuchota quelques mots à l'oreille, et l'enfant dit au duc de Ferrare : Monseigneur, disposez de moi comme il vous plaira.

— Et Giselina?

— Ah! ah! je ne sais pas ce qu'elle est devenue. Proust ne me l'a jamais dit.

— Nous allons achever le récit de Nicolas le Poix, et raconter tout ce que Jean Proust avait pu savoir.

Giselina se rétablit promptement, après le départ de son fils, malgré la douleur qu'elle en avait conçue. Elle, qui ne sortait jamais de son château, se mit à faire de longues promenades aux environs, dans les bois et les prairies. Depuis que l'on avait donné de l'or à Jean, et qu'elle en possédait un peu, elle aurait dû recevoir moins tristement l'hospitalité du pauvre; mais les forces de son corps revenues, celles de son âme diminuèrent.

Toujours rêveuse, elle sortait souvent et parlait peu. Ses courses hors de la chaumière duraient quelquefois toute la journée. Où allait-elle? que faisait-elle? c'était un mystère que, par respect, le jardinier ne chercha jamais à éclaircir. Un Dante et un Pétrarque étaient les seuls livres qu'elle eût sauvés; seuls, ils faisaient aussi ses lectures habituelles. On la trouvait souvent par les carrefours, au pied de la croix

du chemin ; elle y restait des heures entières sans remuer les lèvres et tout absorbée dans ses souvenirs.

Un jour qu'elle priait ainsi devant une sainte Vierge, placée entre deux grosses branches d'un grand noyer, à l'entrée d'un bois, on vit debout, à ses côtés, un chevalier tout armé, dont la visière était abaissée. Il parut aussi quelquefois, par de beaux clairs de lune, auprès de la chaumière de Jean. Des bruits se répandirent dans Éclaron : les uns disaient, C'est l'ange gardien de Giselina ; les autres. C'est le fantôme du seigneur Georges. Elle n'en parla jamais, et le jardinier n'osa pas encore l'interroger sur l'apparition de cet être mystérieux qui ne l'effrayait pas ; car il avait une telle vénération pour la châtelaine, que sa seule présence sous son toit bannissait toutes les terreurs de son imagination.

Une nuit que le chevalier marchait autour de la chaumière, la femme de Jean prêta l'oreille et distingua facilement les pleurs de Gi-

selina, qui ne s'était pas couchée, et qui, à genoux devant son prie-dieu, répétait souvent : *Seigneur Jésus, ayez pitié de moi.* Elle réveilla le jardinier : — N'entends-tu pas pleurer notre bonne dame ?

— Hé ! mais oui.

— Regarde à cette croisée, tu verras bientôt le fantôme de fer.

— O mon Dieu ! oui, je l'ai vu. Elle a peur peut-être... si j'allumais la lampe ?

— Tu n'as donc pas peur, toi ?

— Et que veux-tu que je craigne ? Il ne nous fera pas plus de mal aujourd'hui que les autres fois.

Jean allume sa lampe et frappe à la porte de Giselina. — Ma bonne maîtresse, êtes-vous malade ? Pourquoi pleurez-vous ainsi ?

— Ce n'est rien, mon ami, rien du tout. Dormez en paix, mon ami, je vous remercie bien.

Jean, hochant la tête, revint auprès de sa femme. — Tu vois ce qu'elle a repondu ; ne

lui demandons plus rien pour ne pas l'affliger.

— Jean, si tu laissais brûler la lampe, ça nous ferait de la compagnie.

— Pourquoi t'effrayer? Je laisserais bien brûler la lampe, mais l'huile est renchérie d'un denier. — Un denier par-ci, un denier par-là...

— Tu as raison, Jean, tire seulement un peu plus le rideau. —

Le lendemain, Giselina resta dans sa chambre jusqu'à l'heure où Jean et sa femme revinrent des champs pour dîner. Ses traits abattus et ses paupières enflées trahissaient toutes les souffrances de la nuit. Elle redoublait de paroles affectueuses pour ses bienfaiteurs, et, malgré le beau temps, semblait n'aller qu'à regret à sa promenade accoutumée. Elle sortit quand ils retournèrent à leur travail.

C'était un beau jour de juillet; les oiseaux voltigeaient sur les buissons et les chenevières; les cigales roulaient leurs chants monotones; les moucherons bourdonnaient; les faucheux bruissaient entre les épis. Elle était belle, la

campagne! bien belle avec sa blonde moisson, ses chemins liserés de vert, ses fleurs jaunes et blanches, ses coquelicots, ses demoiselles azurées, ses gracieux bluets qui ondulaient dans les blés, et tous les murmures des insectes à travers les hautes herbes légèrement agitées. Comme l'âme se livre avec enthousiasme aux parfums de la plaine, aux fraîches brises des prairies, aux harmonies des ruisseaux! On s'égare sans but à droite, à gauche, après un papillon, après une mouche, après une sauterelle aux ailes rouges; on redevient enfant avec les sensations vagues et les joies pures de l'enfant, et la vie s'écoule à pleins bords, quand elle s'épanouit en de telles délices...

—

L'âme de Giselina éprouva-t-elle ces saintes voluptés? Elle et Dieu le savent; mais elle ne revint pas au tomber du jour, et personne ne put dire ce qu'elle était devenue. Jean Proust trouva sur la table la bourse que monseigneur

Claude de Lorraine lui avait donnée, couverte d'un parchemin où ces mots étaient écrits :

« Mes bons amis, ne pleurez pas sur moi. La douleur que j'éprouve à vous voir travailler pour me nourrir, à vivre dénuée du nécessaire à côté des biens que je possédais, les souvenirs de mes premiers jours passés dans la joie ; tout cela me tue, et me repousse à jamais des lieux que j'habitais près de vous. Priez Dieu pour moi.

GISELINA. »

Jean et sa femme appelèrent le régent des écoles d'Éclaron, qui leur donna lecture de cette lettre. Elle fut aussitôt baignée de leurs larmes. Giselina parlait souvent de l'Italie : elle ne pouvait y être retournée, puisqu'elle avait laissé toute sa petite fortune à ces braves gens. Quel avait été son sort ? Tout le monde l'ignorait, et aucun habitant des villages voisins ne l'avait vue passer. On se rappelait seulement, dans un seul, qu'un cavalier le traversa au galop, la nuit : un berger avait cru distinguer une

femme en croupe. Pendant quelque temps on répéta donc les contes les plus effrayans sur le fantôme de fer, auxquels un crime, arrivé à Montier-en-Der, vint donner une sorte de confirmation.

Jean et les habitans d'Éclaron apprirent au marché de Vassy que l'on avait trouvé sous les murs du monastère de Saint-Berchaire une femme nue, ayant reçu trois coups de dague dans la poitrine, et que les bons religieux, malgré leurs secours et leurs prières, n'avaient pu lui conserver la vie. Personne ne reconnut cette femme. Toutes ces circonstances convainquirent Jean que c'était Giselina. Il fit dire des messes, et écrire par le curé une lettre bien assaisonnée de textes de l'Écriture-Sainte, qu'il alla porter lui-même au prieur de Montier-en-Der, afin que celui-ci pût la faire parvenir au petit page.

Cela se passait au commencement de l'automne de 1541. Il y avait donc vingt-un ans que Giselina n'avait point reparu, au moment

de l'arrivée de ce voyageur. Qui était-il? Nicolas le Poix le croyait fils du juif. Pierre Deschetz vint apporter le doute dans son esprit. Sarah fit remarquer au vieillard que Pierre sortait seul du château, y laissant le voyageur. Le Poix l'appela de la main. Deschetz entra. — Il lui dit :

— Maître Pierre, le fils du juif est donc arrivé? ce château sera donc enfin habité après vingt-un ans de solitude! Ma foi, s'il est moins scélérat que son père, j'aime mieux un juif que rien du tout. C'est comme un grand tombeau de pierre que j'ai toujours devant moi. Les cris des fresaies m'empêchent de dormir la nuit. Un jeune homme vigoureux comme celui-là va me tuer tous ces vilains corbeaux en se promenant, et sans avoir l'air d'y toucher. Eh bien! maître Pierre?

— Oui, ce sera très agréable pour vous; mais je vais y perdre mes raisins et mes profits. Ce n'est pas l'embarras, ce jeune seigneur a bien l'air noble et généreux.

— Ce n'est donc pas le fils du juif?

— Non, maître Nicolas; non, soyez-en sûr. Un juif est toujours juif. En passant dans la chambre à coucher de madame Giselina, il a soulevé un coin de rideau, a mis son doigt dans un petit bénitier de verre bien à sec assurément, et a fait le signe de la croix.

— Le signe de croix!

— Et puis il a touché tous les meubles, et s'appuyant sur mon épaule, il m'a demandé si, depuis la mort du seigneur Georges d'Éclaron, ce château n'avait pas été habité? — Non, lui ai-je dit; — et, comme vous voyez, tout a été bien conservé.—Monsieur Jacob Saddi n'y est jamais venu; mais j'en ai eu bien soin tout de même, car c'est moi qui ai remplacé, il y a une vingtaine d'années, l'intendant et ce pauvre Jean Proust que nous avons enterré avec sa femme. — Il a secoué la tête, et sans ajouter un mot, a parcouru les appartemens, trouvant les clefs plus vite que moi. Vous voyez qu'il m'a gardé long-temps; eh bien! ce n'est que

tout à l'heure qu'il m'a parlé de nouveau.

— Et qu'est-ce qu'il vous a dit ? demanda Sarah.

— Il m'a dit : Mon ami, — car il a dit mon ami, et non pas Pierre tout court, — quelles sont donc ces deux damoiselles, et quel est ce vieillard que l'on voit à cette fenêtre ? Comment s'appelle celle qui est debout ?

Sarah devint rouge comme une feuille de merisier en automne.

— Celle qui est debout s'appelle Sarah. Elle est sœur de maître Nicolas Thièlemant, échevin de Vassy. Le vieillard est l'ancien procureur syndic de Vassy, maître Nicolas le Poix. C'est sa petite fille qui est à sa gauche ; sa petite fille par miracle...

— Ah ! ah ! qu'est-ce que cela signifie ? dit brusquement le Poix.

— Je sais, maître, qu'on a beaucoup jasé là-dessus. Votre fils a bien fait son pèlerinage à Saint-Nicolas en Lorraine ; mais ça n'empêche pas que, quand on a baptisé sa petite Je-

hanne, personne n'avait remarqué que sa femme fût enceinte auparavant. Vous entendez bien, je ne lui ai pas expliqué toutes ces histoires. — Ne vous irritez pas, — je veux bien, moi, que ce soit la fille à lui et à sa femme. — Je lui ai donc ajouté qu'elle avait épousé, à seize ans, maître Thièlemant, premier échevin de Vassy, et que tout juste neuf mois après, elle avait eu un gros garçon joufflu, qu'ils nommèrent Georges.

— Georges ! a-t-il dit, comme s'il se fâchait, Georges ! et pourquoi cela ? Georges !

— C'est qu'une vieille folle, une sorcière, leur avait dit que s'ils lui donnaient ce nom, l'enfant serait heureux.

— Oui, vous avez raison, — a-t-il ajouté en riant, mais tout de même pas de bon cœur. — C'est une vieille folle ; et l'enfant est-il heureux ?

— J'ai répondu que cela ne pouvait pas être autrement ; que messire Thièlemant était bon et aimé de tout le monde ; que sa petite

femme, — excusez-moi, madame, — n'était pas venue par miracle pour rien; que c'était bien sûrement un ange, et que damoiselle Sarah, qui avait les qualités de son frère et de sa belle-sœur, ne pouvait pas nuire au bonheur du petit Georges.

Alors il a voulu savoir si elles habitaient la campagne avec vous, maître Nicolas. Je lui ai dit qu'elles venaient seulement dans les beaux jours passer quelques heures à Éclaron, mais qu'elles retournaient le soir à Vassy. Ensuite il a gardé le silence, s'est assis dans un fauteuil, et m'a fait signe que je pouvais me retirer.

Pendant ce verbiage, Magdelon, la gouvernante de Nicolas le Poix, sachant bien ce qu'entraînait ordinairement la visite de Pierre Deschetz, avait lavé des verres et servi une bouteille de vin blanc. Quand Pierre n'eut plus rien à dire, il se mit à boire, et le jour commençant à baisser, il proposa gaiement à Jehanne et à Sarah de les accompagner une

partie du chemin. Avec son aide, elles montèrent sur leurs petites ânesses, et partirent pour Vassy.

Au détour du village, à l'embranchement de deux routes, l'inconnu était debout, près de la croix. Il salua les voyageuses et les suivit du regard, jusqu'à l'arrivée d'un autre étranger qui conduisait un mulet, se mouvant à peine sous le faix qu'il portait. Sarah se retournait de temps en temps vers ce dernier; mais Jehanne baissa les yeux avec une sorte d'effroi, et tomba dans une profonde rêverie.

C'était une de ces âmes d'élite que Dieu envoie sur terre en expiation de quelques pensées coupables, et qui, malgré les ombres épaisses de la vie, ont toujours un vague souvenir d'immenses félicités qu'elles ont dû goûter avant de voir le soleil des hommes, et qui leur sont encore réservées au-delà.

Jehanne était heureuse en apparence, parce qu'elle était patiente et résignée; mais toutes les souffrances morales qui assiègent quelque-

fois une jeune femme étaient venues fondre sur elle. Forte dans sa foi d'avenir, elle acceptait courageusement le pénible fardeau de ses jours, et n'était attentive qu'au bonheur de Nicolas Thièlemant et de Sarah. L'échevin s'était fait un système d'hypocrisie extérieure qui trompait si bien, que tout le monde vantait le bonheur de Jehanne, lorsqu'elle était réellement la plus malheureuse des femmes. Mais il faut remonter à ses jeunes années pour mieux expliquer son présent.

—

Claude le Poix et Jehanne, sa femme, étaient mariés depuis long-temps sans que Dieu eût béni leur union par un enfant. Ils firent plusieurs pèlerinages à Saint-Nicolas en Lorraine, et un jour le son des cloches annonça leur bonheur à la ville de Vassy. Mais comme on n'avait guère remarqué la grossesse de Jehanne le Poix, mille bruits circulèrent alors. Suivant le plus répandu, l'enfant qu'ils avaient

fait baptiser sous le nom de Jehanne, était un bâtard de l'Hôtel-Dieu. Quoi qu'il en soit, la petite Jehanne crût en âge et merveilleusement en beauté. Lorsque Marie Stuart, usufruitière de Vassy, venait au château, la fille du procureur syndic était de toutes les fêtes. Les seigneurs lui faisaient mille agaceries auxquelles elle répondait avec une finesse exquise, et plusieurs regrettaient sincèrement qu'elle ne fût pas fille de gentilhomme. Marie Stuart voulait se l'attacher. Antoinette de Bourbon seule y mit obstacle. Claude de Lorraine en mourant l'avait recommandée à son fils François, et ce dernier la traita toujours comme si elle n'était pas fille de vilain. La reconnaissance lia Jehanne au duc; si c'était de l'amour, c'était sans doute une sorte d'amour filial, mais surtout une naïve admiration de ses vertus. Ceux qui ont le plus blâmé ce grand homme pour sa politique, n'ont jamais attaqué sa vie privée. Il avait une telle puissance d'âme, que

tous ceux qui le voyaient de près l'aimaient aussitôt et se dévouaient à lui.

Les sentimens de Jehanne, en se développant, éprouvèrent de terribles mécomptes. Marie Stuart séjourna peu de temps à Vassy; les guerres et les affaires d'État éloignèrent le duc de sa principauté. Jehanne ne le vit donc qu'à de rares intervalles. Claude le Poix perdit sa femme. Nicolas Thièlemant, échevin de Vassy, fut curateur de Jehanne, qu'il épousa dès qu'elle eut atteint sa seizième année. — Jehanne s'était laissé marier. — Après la mort de sa mère, son caractère si calme, ses pensées si pures, se reflétèrent plus que jamais sur sa figure pâle et attristée. Une légère mélancolie se mêlait à ses traits depuis son enfance. Son visage si noble, si beau dans cette pâleur et cette mélancolie, était doucement éclairé par des yeux bleus, qui exprimaient je ne sais quoi de céleste, moins encore par leur couleur que par leur habituelle rêverie et leurs mouvemens ieffables.

Après la mort de François II, le duc de Guise habita plus fréquemment à Joinville. Il se rappela Jehanne, et vint plusieurs fois la visiter, sans gardes, comme un simple gentilhomme, dans un incognito qui donna lieu aux soupçons de l'échevin. En peu de temps la jalousie fit de tels ravages en son cœur, qu'il perdit toute confiance dans la vertu de Jehanne. Un jour il lui dit tout rouge de colère : — Jehanne, vous ne verrez plus ce gentilhomme.

— Vous savez bien, mon ami, que c'est monseigneur le duc de Guise.

— Vous l'aimez? mais dites-le-moi tout de suite. — Vous l'aimez, n'est-ce pas? — Et tous ses membres tremblaient comme sa voix, et ses yeux étincelaient de haine. Jehanne lui répondit faiblement :

— Comment ne l'aimerais-je pas?... il a été le protecteur de mon enfance...

— Vous êtes une infâme! et Dieu vous maudira. Je le tuerai, votre duc : ne le revoyez plus, entendez-vous?...

Jehanne se prit à pleurer.

— J'ai dit que vous ne le verriez plus, c'est là le sujet de vos larmes. — Ah ! c'est trop de honte, ne pleurez pas ; — je ne veux point que vous pleuriez.

La pauvre femme pleurait encore plus fort. Alors Nicolas Thièlemant, dont la raison était entièrement égarée, la frappa violemment du poing au front et aux épaules. Il partit ensuite pour Montier-en-Der, [illegible] Sarah, beaucoup plus jeune que lui, vivait confiée à la garde d'une de ses tantes. Telle fut la surveillante qu'il donna, le soir même, à Jehanne. Celle-ci l'accepta sans se plaindre. Ange de résignation, elle dévora toutes ses peines en silence. Sarah même ignora long-temps les tourmens et les outrages qu'elle essuyait chaque jour, et, la trouvant si douce et si bonne, elle l'aima d'une vraie affection de sœur. —

Jehanne baissa les yeux, sans doute pour éviter à sa sœur jusqu'à l'ombre d'un soupçon, et sans doute aussi elle opposait ses premiers

beaux jours, si promptement effeuillés, aux douleurs de son présent si lourd. Il n'y avait contre Thièlemant, dans sa pensée, ni colère ni amertume de reproches. Les peines lui semblaient une condition d'être; et cette idée ne lui était pas venue seulement de sa pieuse résignation, elle était d'instinct chez elle, quoique Claude et Jehanne le Poix eussent épié jusqu'à ses moindres désirs pour les satisfaire. — Quelques âmes privilégiées, dans les plus belles positions, ont un pressentiment d'infortune qui, sans empoisonner leurs jouissances présentes, les préparent lentement aux adversités.

Cette rare soumission aux évènemens réels ou possibles de la vie causait l'étonnement de Sarah, jeune fille d'impression du moment, de passions idéales qui ne demandent qu'un objet pour s'exercer. Sa beauté, moins régulière et moins touchante que celle de Jehanne, était en elle presque toute de physionomie. Elle avait dans les regards une lumière si vive, tant de bienveillance dans ses traits, et de laisser-

aller dans ses poses; sur ses lèvres errait un si attrayant sourire, qu'on se sentait entraîné vers elle, comme vers une ancienne connaissance. Son front, large et ombragé de jolies boucles d'une chevelure brune, était presque aussi mobile que le reste de son visage, où l'on voyait passer les sensations les plus fugitives, comme l'ombre des nuages du ciel sur une fontaine solitaire.

Son âme, loin d'être concentrée en elle, vivait en dehors, livrée à tous les vents, pareille à la feuille du peuplier que le moindre souffle agite; heureusement que les brises l'avaient jusque-là caressée et qu'elle ignorait encore l'aquilon qui tourmente et l'ouragan qui tue. Que Dieu ne les déchaîne pas sur elle, car la feuille serait bien vite arrachée de l'arbre, et s'envolerait tourbillonnant dans la tempête, sans espoir de revenir jamais à la même place! Pauvre âme, qui tomberait alors brisée, ayant pour présent et pour avenir la douleur ou le tombeau : — tel sera peut-être le destin de Sarah.

Pendant la rêverie de sa sœur, elle rappelait à sa pensée les traits nobles des jeunes voyageurs, et désirait déjà de retourner à Éclaron pour les revoir. Ce n'était qu'une curiosité indécise, qu'un désir vague de plaire. Menant dans leur imagination par des voies différentes leur double rêverie, Jehanne et Sarah parvinrent aux portes de la ville, où Claude le Poix et Nicolas Thièlemant les attendaient.

II.

*

LES SOUVENIRS.

Les plus pures jouissances de l'âme sont dans les souvenirs, et les plus doux souvenirs sont en remontant vers notre berceau. A mesure que nous avançons dans nos jours, nous en sentons davantage la vanité. La coupe enchanteresse que nous croyions remplie d'une si savoureuse liqueur est à peine effleurée, qu'elle

déborde sur nos lèvres, amère et repoussante : elle est de fiel et de larmes.

Voyageurs de quelques jours, en nous éloignant de nos premiers rivages, nous perdons, et notre beau ciel étoilé, et notre soleil vivifiant, et nos fleurs si parfumées : puis quand nous ne voyons plus qu'une grève désolée, que des arbres sans verdure, que des flots troublés, tout notre bonheur est de reporter notre âme vers les images fleuries qui nous apparurent d'abord; de les contempler en nous et de les retracer plus belles encore. Nous nous rattachons ainsi par le souvenir à la vie désenchantée. Heureux du moins ceux qui les ont sourians et gracieux, ceux dont la jeunesse aimée eut des journées de félicités et d'illusions! La vie ne leur promit que parce qu'elle leur donna en commençant; et s'ils ont éprouvé des désappointemens, ils avaient du moins le passé pour se consoler du présent. Mais ceux qui n'ont ouvert les yeux à la lumière qu'à travers les pleurs; ceux que le malheur étreignit en sor-

tant du sein de leur mère, et dont le pain, dans leur plus tendre enfance, fut mouillé de larmes; quels souvenirs peuvent-ils caresser? Le bonheur ne leur est pas venu; — leur présent n'a rien racheté des anciens jours. — Pour ceux-là tout a été flétri. — Leur imagination est douloureusement resserrée entre un passé et un avenir de souffrance. Placés sur des épines, ils se retournent entre des épines. — Ce qu'ils ont été, ils le seront toujours... et si la croyance d'une autre vie ne s'est point effacée dans l'infortune, ils soupirent après l'heure sacrée de leur délivrance. Comme l'âme se brise en revenant forcément sur les tableaux de ces malheurs! Qu'elle est forte, quand elle-même se les représente et les recherche! C'est qu'alors il y a réellement espérance en Dieu. Admirons ces caractères si rares d'énergie et de foi; — que le ciel les aide! qu'il protége l'inconnu d'Éclaron, car telle est son âme.

—

Il avait à peine conduit son compagnon dans le château, que l'*Angelus* sonna. Il se hâta d'aller à l'église. Son entrée brusque à cette heure avancée, sa figure étrangère, ses vêtemens noirs effrayèrent le sacristain, qui recula de quelques pas.

— N'ayez pas peur, mon brave homme. Quel âge avez-vous?

— Soixante-deux ans, dit le sacristain tout tremblant.

— Il y a long-temps que vous habitez ce village?

— J'y suis né.

— Vous avez connu Jean Proust?

— Ah! si je l'ai connu! Dieu lui a fait bien des grâces de l'appeler à lui, car il était assez malheureux.

— Il n'avait donc pas de parens?

— Si fait bien : de méchans neveux qui n'ont seulement pas mis de croix sur sa fosse et celle de sa femme. Pardon, messire, mais

vous le connaissiez donc aussi? Vous êtes peut-être...

— J'arrive du Nouveau-Monde.

— C'est qu'alors vous aurez passé par l'Italie?

— J'ai été en Italie.

— Vous aurez vu le petit page du duc de Ferrare?... Quand je dis petit, il doit être bien grand aujourd'hui. Ce pauvre Proust en parlait encore à M. le curé, quand on lui porta les derniers sacremens. — Tenez, messire, voilà leurs deux tombeaux; vous voyez comme l'herbe y pousse.

— L'inconnu se mit à genoux. — Mon ami, dit-il après une courte prière, je suis le sei gneur baron de ce pays, dont je viens d'acheter le château. Fais deux croix. Tu me les apporteras demain. — Et pourquoi les neveux du jardinier n'en ont-ils pas fait mettre ici?

— C'est qu'ils sont huguenots.

— Qu'appelle-t-on huguenots?

— *Les ennemis de messeigneurs de Guise et de la sainte Église notre mère* (1).

La nuit étant venue, le voyageur reprit le chemin du château. Il s'établit dans la chambre où était le bénitier de verre, alluma une torche d'un bois odorant qu'il avait apportée des pays lointains, et dit à son compagnon : — Il y a de quoi nous loger, choisis, Onéïou.

— Frère, répondit celui-ci, la place de ma natte, — c'est tout ce qu'il me faut, — et là, — au pied de ton lit...

— Non, mon ami, cette porte communique à une autre chambre, — elle sera la tienne ; ta natte est trop dure.

— Laisse-la-moi encore. Elle a de bons conseils et des visions divines. — Que ton Dieu et le mien, le grand Esprit, veille sur toi cette nuit ! tu souffres tant depuis que nous avons débarqué sur cette terre de France ! Et tu me caches tes peines, à moi, ton fidèle

(1) Je prie le lecteur de remarquer cette *définition*. Elle m'a été donnée dans ce pays même.

Onéïou, ton frère... qui se trouverait encore assez heureux ton esclave.

— Mon ami, ne me rappelle point le passé. Dors sur ta natte, si tu le préfères. J'y aurais peut-être moins de douleurs que sur ce lit!...

— Toujours donc... Encore une nuit comme les autres. Je vais prier pour toi. — Onéïou s'en alla vers la fenêtre de la chambre, inclinant son front pensif sur sa large poitrine; et il reprit : — Frère, le soleil des ombres est levé; tout est calme là-bas, comme dans nos savanes; mais ici tout est troublé comme les roseaux courbés par le vent, comme la cabane visitée par la mort.

— Onéïou, le grand Esprit me veut triste.

— Le grand Esprit fait naître des fleurs entre les fentes des rochers, et elles sont, à des heures marquées, éclairées par les rayons du jour. — Jamais la joie ne vient éclairer ton front. Si tu avais commis un crime, je te dirais : Mon frère se châtie, et je tâcherais de le faire oublier; mais tu n'as fait que du bien aux

hommes. Un fardeau qu'on porte à deux est plus léger : si je savais tes peines, j'en prendrais la moitié.

— De semblables peines ne peuvent se partager. Ta fatigue a été grande aujourd'hui, Onéïou ; le sommeil rafraichira ton corps : — le silence, mon âme.

Onéïou ne répondit rien. Il attisa le chêne qui brûlait, éteignit la torche, et se roula dans un manteau sur sa natte.

—

Le soleil déjà montait à l'horizon quand il se réveilla. Sa première pensée fut pour son frère. Son inquiétude fut grande quand il ne le trouva dans aucun des appartemens du château. Il était occupé à bêcher un petit jardin tout rempli d'herbes, et où l'on ne remarquait aucune trace de culture depuis longues années.

— Frère, ne puis-je pas t'aider ?

— Tu vois bien, Onéïou, qu'il y aurait à

peine de quoi nous retourner tous les deux.

Le sacristain, qui arrivait avec ses deux croix, dit : — C'était le jardin du fils de madame la baronne Giselina. Proust l'entretenait bien, et quand il ne fut plus le jardinier du château, il donnait des oignons de jacinthe et toutes sortes de fleurs à Pierre Deschetz pour les y planter. Monseigneur, tenez, je vous apporte en même temps un livre que Jean remit à M. le curé pour le petit page. Il avait appartenu à sa mère, qui le laissa dans la chaumière. Vous comprendrez sans doute ce langage : M. le curé ne l'entend pas plus que nous. —

C'était le Paradis de Dante. — Oui, pensa le jeune homme, elle n'a voulu conserver sur cette terre que l'enfer ou le purgatoire ; son paradis de bonheur était perdu. — Des larmes roulaient dans ses paupières ; il se détourna pour qu'on ne s'en aperçût point ; et il feuilleta le livre, regardant les marques faites par Giselina, et particulièrement ces vers :

Tornate a riveder li vostri liti.

CHANT II.

Indi partissi povero. . . . . .

. . . .

Mendicando sua vita a frusto a frusto.

CHANT VI.

—

Il s'appliquait ces vers, car nous verrons qu'ils ont beaucoup de rapport avec sa destinée. D'autres endroits étaient soulignés, qu'il ne pouvait comprendre, et que la suite pourra seule expliquer.

Il cui parlar m'innonda
E scalda si che piu e piu m'avviva.

CHANT IV.

. . . Mi guardò con gli occhi pieni
Di faville d'amor, con sì divini,
Che vinta mia virtu diede le reni...
E. . . . mi perdei con gli occhi chini.

CHANT IV.

O gioja! ô ineffabile allegrezza!
O vita intera d'amore e di pace!

CHANT XXVII.

—

Et au dernier chant, ce passage était aussi souligné, mais avec du sang.

. . . . Tutti i miei prieghi
Ti porgo, e prego che non sieno scarsi,

CHANT XXXIII.

Au bas, il y avait ce nom toujours avec du sang : — *Giovanni Pereira*, — et sous le nom, ces mots de l'*Enfer* écrits de la main de Giselina : « *Lasciate ogni speranza.* »

Toutes les pensées qui s'élevèrent dans l'âme du jeune baron passèrent sur son visage, rapides et vaporeuses comme l'ombre de l'oiseau qui voltige au-dessus des blés. Il ne fut point aperçu dans sa rêverie par Onéïou et le sacristain qui causaient ensemble. Il dit à ce dernier :

— Allez mettre les croix sur les tombeaux

de Jean et de sa femme, et arrachez-en l'herbe. Laissez-moi ce livre; je le reporterai.

— Ah! s'écria le sacristain, M. le curé viendra après l'*Angelus* de midi. Hier, j'ai couru dire à tout le monde que monseigneur était arrivé, que M. le curé voulait qu'on lui rendît hommage dès le lendemain, puisqu'on n'avait pu aller à son arrivée, selon l'usage ; et toute la nuit on a été occupé dans le bourg à nettoyer les arquebuses, à faire des guirlandes de lierre et de fleurs des champs pour venir complimenter monseigneur. Le premier averti a été messire Nicolas le Poix, maïeur d'Éclaron. Il a fait partir aussitôt mon fils cadet, pour prier messire Nicolas Thièlemant de lui envoyer sa femme, afin de vous offrir des fleurs, et de venir lui-même à défaut de son fils le procureur. Ah! vous allez voir bientôt.—Entendez-vous déjà : — Vive monseigneur! et le sacristain sortit.

Éclaron retentissait de coups d'arquebuses, du son des violes et des chalumeaux. Déjà les

petits enfans, accourus à la porte du château, criaient : Noël, Noël, à monseigneur le baron ! — Onéïou dit :

—Tout est fête, maintenant que nous sommes au terme du voyage. Frère, tu disais : Le bonheur doit me venir à Éclaron. Qui peut donc causer ta tristesse?...

— Cette tristesse involontaire est aussi du bonheur, car j'ai rempli un vœu sacré de ma jeunesse; mon cœur est plus léger; mais comment me faire à la joie après trente-deux ans de douleurs, et lorsque mes premières sensations dans ces lieux sont si déchirantes? Tu ne les comprends pas, Onéïou. Bientôt tu connaîtras toute ma vie. —

Pierre Deschetz survint :—Monseigneur sait-il que les manans du bourg doivent lui rendre hommage aujourd'hui? Quels sont les ordres de monseigneur?

— Que le tavernier donne, en mon nom, du vin à tous ceux qui auront soif, et à manger à tous ceux qui auront faim... Qu'il ne mé-

nage rien. Voici de l'or. — Il mit une bourse dans la main de Pierre Deschetz.

Deschetz, stupéfait, regarda successivement le baron et la bourse. C'était la première fois qu'il voyait autant d'or, et cette générosité lui semblait une merveille.

— Allons, ajouta le baron, il faut se hâter. J'attends bien ce matin mes voitures et mes serviteurs; je ne pourrai pas, malgré cela, recevoir les habitans dans le château.

— Le tavernier est mon frère, il est riche. Monseigneur sera content.

Jamais tant de bonheur n'avait animé la figure de Deschetz. Son dévouement pour le baron était maintenant sans bornes. Cette bourse contenait la fortune de sa famille, et déjà il pensait à mettre pour condition de l'avantage qu'il procurait à son frère le mariage de son fils avec la fille du tavernier.

La joie irradiait également le front d'Onéïou, qui allait enfin apprendre la vie mystérieuse de celui qu'il appelait son frère.

— Suis-moi dans le parc, dit le baron ; ces cris de Noël m'importunent; nous serons plus seuls, plus à nous.

— Oui, comme dans nos forêts...

—

Ils marchèrent quelque temps en silence, puis, étant arrivés à une espèce de caverne devant laquelle s'étendait une pelouse verte, où gisait un arbre renversé par le vent et les années, le baron s'assit sur l'arbre, et posant sa tête dans ses mains : — C'est ici que je suis venu, pour la dernière fois, il y a vingt-un ans. — Alors il raconta une partie de ce que nous savons déjà. Nos lecteurs ont bien vu que ce voyageur était Georges d'Éclaron, le fils de Giselina. Il cacha tout ce qu'il y avait d'odieux contre son père. Souvent les sanglots étouffaient sa voix, et Onéïou lui disait : — Frère, regarde-moi bien pour être moins malheureux. — Que me reste-t-il sur la terre maintenant, roseau brisé, entraîné si loin de mon rivage?

Georges en vint à son entrée dans la maison de Ferrare. Suivons son récit.

— C'était donc par un grand effort sur moi-même que j'avais pu quitter ma pauvre mère. L'espoir de réparer tous ses maux me donna un courage qui m'étonne aujourd'hui. Je ne vivais plus que pour elle, et je pensais qu'elle ne consentait à vivre qu'à cause de moi. J'avais douze ans quand j'arrivai en Italie. L'Italie était le pays de ma mère, et il me semblait que quelque chose m'y parlait d'elle. Matin et soir, à l'heure de la prière, je me tournais vers la France. Je me renfermais pour écrire à ma mère de longues lettres qui ne pouvaient lui parvenir; les communications sont peu nombreuses, et, du reste, j'ai su depuis que le fils de Lucrèce Borgia, Hercule d'Est, duc de Ferrare, soupçonneux et maître difficile, ne permettait pas de correspondre au dehors, et brûlait toutes nos lettres comme des enfantillages. Ma mère ne m'écrivit pas non plus, du moins aucune de ses lettres ne m'est parve-

nue; mais le duc me dit plusieurs fois qu'elle était heureuse, que monseigneur Claude de Lorraine pourvoyait en père à ses besoins. Ces nouvelles calmèrent un peu mes peines. Quand je mangeais, je ne me disais plus : Ma pauvre mère n'a peut-être pas de pain à cette heure! Je n'en persistai pas moins dans mon courage, conservant bien tous les présens qu'on me donnait; car j'avais fait le vœu de racheter le château de mon père.

A cause de mon calme soucieux et de ma triste gravité, les autres pages ne m'appelaient que le rêveur : quelques uns me traitaient de fou. Cependant tous m'aimaient et cherchaient souvent à me consoler. Anne d'Est, fille du duc de Ferrare, s'était faite ouvertement ma protectrice. Je l'ai vue pleurant au récit de nos malheurs. Sa présence était devenue un besoin pour moi; ses paroles doublaient la vie dans mon cœur, et son regard me donnait autant de force que le souvenir de ma mère.

Que j'aimais à porter son livre, quand elle allait à la messe! Je priais par sa prière. Si, les mains jointes, elle tournait les yeux vers l'autel, je joignais les mains, et regardais aussi l'autel. Je prenais mon livre dès qu'elle prenait le sien; je m'agenouillais avec elle; tous ses mouvemens, en quelque sorte, étaient les miens, et je sens aujourd'hui que j'aurais voulu faire mes pensées de toutes ses pensées.

Madame Renée de France, duchesse de Ferrare, emmenait souvent les plus jeunes pages à la promenade avec ses filles et damoiselles d'honneur. On nous laissait tous deux courir en avant ou chercher des fleurs. Celles que je cueillais étaient pour elle seule. Des œillets rouges, des églantines, des touffes de genêts, elle en avait... elle en avait... et des bluets donc!... Quelquefois je lui disais : Faisons une belle couronne de bluets, ce sera pour la Sainte-Vierge, pour la madone du grand Chêne; et puis, quand la couronne était faite, je la lui mettais sur la tête, et elle s'en

allait, rouge comme mes œillets, rejoindre sa mère, pour laquelle étaient toutes ces fleurs. Elle ne m'en a jamais donné qu'une fois. C'était après le temps des violettes. N'approchez pas des buissons à cause des serpens, nous avait-on dit. Nons l'avions promis, et je n'obéis pas. Anne d'Est me répétait : N'approchez donc pas des buissons; les serpens sont bien méchans, allez... et puis les gros lézards verts!... Et moi, voyant une jolie fleur bleue dans un buisson, j'avance la main. Un oiseau s'échappe en criant. — Mon Dieu ! dit-elle, il est mordu ! voilà le serpent! — Ne craignez rien, lui dis-je, ce n'est pas un serpent, mais un bel oiseau dont je vois le nid. — Vous n'avez pas de mal, Georges ? Ah ! tant mieux. Tenez, voulez-vous mes fleurs? — Donnez-les-moi... Merci, grand merci ! Voici le nid en retour. — Comment! dit-elle, vous voudriez priver ces petits de leur mère ? Oh ! ce doit être si triste de ne point avoir de parens?

— Oui, bien triste, dit Onéïou avec un profond soupir.

— Qui le sent mieux que moi? continua Georges. Aussi je demandai pardon à Dieu de ce que j'avais fait. Jusqu'ici ces souvenirs d'enfance sont peu intéressans, n'est-ce pas? mais ils ont un charme pour moi que la suite te fera sans doute entrevoir, et ils serviront peut-être à t'expliquer combien était naïve et blanche notre âme en ces temps-là, temps fortunés qui font nos regrets plus tard, qui s'effacent si vite et pour toujours...

J'allais atteindre ma seizième année. C'est l'âge où naissent les passions. Je n'avais bien connu que l'amour filial, mais dans toute sa plénitude, et mon âme, trop habituée sans doute par l'infortune aux impressions tendres, trop affaiblie par mes souffrances, s'exalta bientôt à un amour infini : Anne d'Est avait encouragé mes premiers mouvemens. Hélas! elle fut surprise aussi par son propre cœur, et nous nous trouvâmes tout-à-coup, l'un et l'autre, sans pouvoir contre nous-mêmes.

Je voulais la fuir, et je ne sais pourquoi je la

rencontrais partout, toujours,—et j'étais bien chagrin lorsque je ne la voyais pas. Si un jeune seigneur lui parlait, je sentais mon cœur se serrer, et le sang monter à ma tête. J'avais beau être sûr d'elle, une force irrésistible m'entraînait auprès, et je ne respirais librement que quand j'avais entendu le sujet de leur entretien. Elle me comprenait sans doute dans ces momens, car elle me jetait des regards pleins de bienveillance et d'amour qui me rassuraient un peu. Malgré la plus grande fatigue, au moment du sommeil, sa pensée me venait-elle, j'étais soudain éveillé, comme si j'eusse déjà dormi pendant de longues heures, et les veines de mes tempes battaient rudement. Oui, c'était de l'amour, et la première fois qu'il se révéla complètement, ce fut par nos larmes.

Nous étions allés chercher des fleurs pour la fête de la duchesse sa mère. Nos mains se touchaient souvent en les cueillant, et un frisson de volupté parcourait alors tous mes membres; et si mes regards rencontraient les siens,

un voile pâle couvrait ma vue; j'avais besoin de m'appuyer à quelque arbre, pour ne point tomber. Enfin, nos mains se pressèrent, je l'attirai vers moi, et, en échangeant un baiser, nous sentîmes mutuellement couler des pleurs sur nos joues. Cependant je n'ai jamais éprouvé de plus grand bonheur. Nos mains restèrent enlacées, et nous retournâmes au palais n'ayant, pour nous entendre, d'autre langage que nos regards et nos baisers. Toutes les jouissances de cet amour si chaste étaient pour l'âme; notre âme s'y abîmait et s'y usait.

Les jours et les nuits s'envolaient rapides, sans calme et sans sommeil. Toute notre vie était dans nos contemplations et nos pensées. Les heures écoulées sans nous voir étaient des heures de torture et d'enfer. Le crime n'avait aucune place en notre idée; nous aurions pu même passer ensemble ces nuits que nous trouvions si longues étant séparés, que nos regards et d'innocens baisers eussent suffi pour remplir notre âme haletante. Mais comment

éviter d'indignes soupçons? J'avais déjà remarqué que l'on nous épiait, et, malgré ma jeunesse, je me surveillais courageusement afin de ne perdre ni son avenir, ni le mien.

Une porte secrète, donnant sur une salle pleine de portraits de famille et d'armures, ouvrait un cabinet en forme d'armoire qui conduisait chez Anne d'Est. Nous parvînmes à en découvrir la clef, placée parmi une foule d'autres vieilles et rouillées, abandonnées dans une chambre où l'on allait rarement. La nuit même, dès que tous les bruits eurent cessé, je descendis de la tour où je demeurais, j'entrai sans frémir dans la salle déserte. Lorsque je fus au milieu, et que, aux faibles lueurs de la lune, je vis ces vieux portraits de chevaliers qui semblaient me regarder, s'animer, et marcher vers moi, mes cheveux se hérissèrent; je ne sais quel pressentiment de malheur accabla mon cœur défaillant : mes genoux fléchirent, et j'allais retourner sur mes pas, quand la pensée de celle que j'aimais dissipa ces illusions. Je crus

entendre sa voix qui m'appelait, j'oubliai toutes mes terreurs et j'ouvris.

Anne d'Est se jeta dans mes bras, puis s'en arracha brusquement, pour se précipiter à genoux, se cachant le visage. Je cherchai à prendre une de ses mains; elle me l'abandonna, et sa tête tomba sur le prie-dieu. Je voulus la soulever, j'approchai mes lèvres de son front; il était ardent; elle l'appuya sur mon cou; je me sentis inondé de larmes, et en appliquant mes baisers à ses épaules nues, je l'enlaçai contre mon cœur. En ce moment il me sembla que Dieu nous réprouvait; et, dans le cabinet par où j'étais entré, j'entendis un choc d'armes.

Me repoussant avec effroi : — Qu'est cela? s'écria-t-elle. Georges, pour l'amour de Dieu et de sainte Anne, remonte promptement à la tour, car si mon père... Oh! il te tuerait, Georges... il est sans pitié.

— Un dernier baiser du moins, lui dis-je.

— Oh! non, Georges, ils font trop de mal! Cependant sa bouche s'approcha de la mienne. Le choc d'armes recommença.

— Fuis... je t'en conjure... Tiens... prends ce reliquaire... il a été béni en France à Notre-Dame-de-Liesse; j'en ai un autre tout semblable : je le porterai toujours sur mon cœur.

Elle se remit à son prie-dieu, j'ouvris un des battans de l'armoire, et je vis, debout, devant moi, un homme colossal, bardé de fer et la visière abaissée. Je ne laissai échapper aucun cri, pour ne pas effrayer Anne d'Est, mais tout mon corps devint glacé. L'armoire se referma; l'homme saisit mon poignet dans son gantelet de fer, et, me serrant à faire jaillir le sang, il m'entraîna dans la salle. Il s'approche d'un tableau, le touche, à nos pieds se lève une trappe, laissant voir une sorte d'abîme. Il y jette la clef de la porte secrète; je l'entendis rouler et rebondir comme sur des lames d'acier, produire une harmonie lugubre en ses différens chocs, et finir comme une pierre qui tombe dans l'eau. Alors cet homme me souleva de terre, au-dessus de ce gouffre; je m'accrochai à lui en poussant un effroyable cri. Anne m'enten-

dit, et, secouant la porte secrète, trop bien refermée, elle disait :—Georges! que t'est-il arrivé? parle-moi... de grâce... parle-moi. — Ma tête heurta le tableau, la trappe s'abattit, et le chevalier me tira hors de la salle. Je descendis avec lui les degrés du palais. Deux voitures attendaient, et les ponts-levis étaient abaissés. Il me conduit à l'une d'elles et m'y jette violemment. Je fus étourdi, et je perdis connaissance. Quand je revins à moi, il était jour;—il n'y avait rien autour de moi qui m'indiquât le chemin du palais. On m'avait recouvert d'un manteau. Quelque chose me blessait la poitrine sous mon justaucorps; j'y portai la main, c'était le reliquaire d'Anne d'Est.—Regarde, celui-là même qui est encore sur mon cœur. — Il me rappela douloureusement ce rêve étrange par lequel je venais de passer et qui changeait toute ma vie. Un petit sac pendait à ma ceinture contenant de l'or et deux parchemins. Celui qui servait d'enveloppe à l'autre me disait : Anne d'Est n'est plus à Ferrare, elle ne sera bientôt plus

en Italie. Si Georges d'Éclaron reparaît dans le duché, l'ordre est donné de courir sus et de le tuer comme une bête fauve. —

Le second venait de France et datait de quatre ans. Il m'apprenait que ma mère avait été assassinée!... Ma pauvre mère assassinée!! et je l'ignorais, et je ne l'avais pas pleurée! je n'avais pas prié pour elle! Les deux seuls liens qui m'attachaient ici-bas étaient donc rompus tout-à-coup par la main des hommes! Je tombai la face contre terre et je restai long-temps ainsi.

Des marchands génois vinrent à passer par le chemin où je pleurais dans la poussière; ils eurent pitié de mon jeune âge, me donnèrent quelque nourriture, et me demandèrent qui j'étais et où j'allais. Un d'eux se trouva être parent de ma mère; il me dit que le seul frère qu'elle eût était au Nouveau-Monde; que, si je voulais aller l'y trouver, il me ferait embarquer sur un vaisseau de la république, et que je ne manquerais pas d'acquérir une grande fortune en peu de temps.

— Je vous suivrai, lui répondis-je, j'irai volontiers au Nouveau-Monde, où je ne puis être plus malheureux que dans celui-ci; j'espère du moins y voir le frère de ma mère et parler d'elle avec lui. — Tout bas je répétai le vœu, si je devenais riche, de racheter le château de mon père.

—

Lorsque j'arrivai au Pérou, les discordes civiles allumées par Almagro et François Pizzare duraient encore. Ce n'est qu'à la fin de 1548 que le calme se rétablit un peu dans ce malheureux pays. — Tous les crimes et les vices de l'ancien monde étaient venus désoler le nouveau. — Le désir que j'avais de m'enrichir ne me fit jamais commettre une seule injustice. Mon oncle était au service des Espagnols, un des chefs de leur administration; il me prit comme aide, et je me vis en quelques années à la tête d'une fortune telle que je ne me l'étais jamais faite dans mes plus beaux rêves. Tu sais

comme, avec d'autres chefs espagnols, il fut assassiné par des membres de ta tribu, qui avait malheureusement bien des crimes à venger; tu sais aussi comment nous nous sommes connus.

Les Espagnols avaient juré l'anéantissement de ta tribu; tu tombas couvert de blessures; je te traînai jusque dans une espèce de grotte d'où tu pus voir brûler les cadavres de tous les tiens. Ta générosité m'était connue; tu jouissais d'une grande réputation parmi les Européens; je t'aimais déjà. Je n'avais point pris part à cette vengeance, et le soir, lorsque tu te précipitas dans la mer pour rejoindre, disais-tu, tes parens dont les os à demi brûlés flottaient sur les vagues, je te sauvai la vie, je partageai avec toi mes vêtemens, je t'emmenai dans ma demeure, et tu m'aimas, et tu voulus bien être mon frère, restant, comme moi, sans parens, sans amis.—J'étais riche, très riche des trésors arrachés à ton pays; ils t'appartenaient donc autant qu'à moi; je t'offris de les partager et de me suivre en Europe. Garde le silence sur ma

vie et mon nom maintenant. Ne nous souvenons du passé que pour pardonner aux hommes. Nos erreurs et nos passions font presque tout le mal ici-bas, et souvent nous appelons fatalité les conséquences rigoureuses d'un faux point de départ.

—

— Tous ces propos sont sages, mon frère. Mais pourquoi ces habits de deuil?

— C'est encore un vœu que j'ai fait et qu'il faut accomplir. — Onéïou, nous prendrons des colliers et des oiseaux empaillés que nous avons apportés de ton pays, nous les donnerons aux femmes et aux jeunes filles.

— Oh! oui, cela sera beau. Le ciel est bleu comme mon ciel, le soleil a des feux comme mon soleil; la campagne est presque aussi riche que nos campagnes. Et les femmes sont-elles belles? Ressemblent-elles à ces deux vierges que nous avons vues hier sur le chemin de Vassy? Avec nos colliers et nos oiseaux, ce pays

sera pareil au nôtre. — Frère, cela me rend triste aussi.

— Et qui peut t'attacher à ton pays, toi qui as vu brûler ta famille entière et en livrer les cendres aux vents et aux flots; toi qui voulais te jeter aussi dans la mer, tu consentais bien à le perdre pour toujours?

— Rien... je ne regrette rien... le ciel, l'air, peut-être... Tu as raison... sans mes parens... sans toi... frère. — Non, rien... je ne regrette rien. — Il leva lentement la tête vers la croix de l'église qu'on apercevait du lieu où ils étaient. Puis, retournant au château, Georges dit à Onéïou : Mon frère, c'est toi qui es triste à présent...

— Je me demandais quel était le vœu qui te faisait garder tes habits de deuil.

— Je les quitterai lorsqu'on me dira où repose ma mère, lorsque je lui aurai élevé un tombeau, et que j'aurai fait un pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse, à la chapelle où a été bénit le reliquaire d'Anne d'Est. — Quel a été

son sort à elle?... Mais tu pleures, Onéïou...

— Jamais, je ne pourrai, moi, recueillir les ossemens de mes parens, ni les baiser, ni prier sur eux. O mon Dieu, ils errent aux courans de l'abîme, et qui sait à quel rivage ils échoueront et qui les recueillera? Errans comme moi, ils se reposeront peut-être aussi sur les bords d'où sont partis leurs assassins!

Il leva encore une fois les yeux sur la croix de l'église, porta la main de Georges à son cœur, et tous les deux s'embrassèrent avec effusion. Cependant ils étaient arrivés à la cour du château. Les cris de Noël et de vive Monseigneur! retentissaient plus forts; le carillon se balançait joyeux dans le clocher rustique; l'heure des hommages avançait.

III.

HOMMAGES ET ABANDON.

Éclaron, si tumultueux, si remuant, si gai sous ses habits de fête, avec les palmes qu'il agitait comme au jour des Rameaux, avec ses voix et ses chants de bonheur, Éclaron fit tout-à-coup un silence solennel. Au cimetière et au parvis de l'église avaient afflué les habitans, ardens catholiques pour le plus grand

nombre. Le curé sortit sous un dais porté par deux vieillards, fit ranger devant lui les hommes derrière la bannière du patron de la paroisse, et les femmes derrière celle de la Vierge; plaça au milieu les jeunes filles vêtues de blanc, les enfans affublés d'ornemens d'église, tenant des cierges allumés, et en tête le sacristain avec sa hallebarde, son ample robe bleue, coupée de bandes écarlates, et son bonnet violet surmonté d'une touffe rouge. A côté de lui vint un homme balançant alternativement deux sonnettes inégales, en même temps que le carillon recommençait au clocher un vieil air de Noël.

Le signal du départ est donné; la procession se dirige vers la maison de Nicolas le Poix. Le vieux maïeur, appuyé sur le bras de Thièlemant, se met à la droite du dais, devant lequel marchent Jehanne et Sarah, portant chacune un côté d'une longue corbeille où l'on avait posé sur des fleurs l'écusson des anciens seigneurs d'Éclaron que l'on conservait soigneusement à l'autel de Saint-Georges.—Quand la procession

fut arrivée à la grille du château, les bannières s'arrêtèrent, et, entre la double rangée d'hommes et de femmes, le curé, le maïeur, Jehanne et Sarah, s'avancèrent lentement jusqu'au seuil, où Georges et Onéïou les attendaient. Le maïeur fit, ainsi que le curé, un long discours où il raconta les malheurs du dernier baron, et loua le jeune homme des nobles qualités qu'on devinait en lui, et de son origine qui n'était pas sans doute moins illustre que celle des anciens seigneurs, etc. Georges ne les entendit point, heureusement. Son âme était ailleurs; Onéïou souffrait pour lui; souvent il fut sur le point d'interrompre les deux orateurs; mais, se rappelant le secret recommandé par son frère, il cherchait seulement à le distraire avec les fleurs de la corbeille. Les réponses de Georges consistèrent en quelques phrases de remercîmens sur la fête qu'on lui avait préparée; puis il déposa un baiser au front de Jehanne et de Sarah : Onéïou suivit son exemple. Ils leur donnèrent les plus beaux colliers et les plumes

d'oiseaux aux couleurs les plus vives et les plus variées. Les autres jeunes filles reçurent à leur tour des baisers et des présens.

Georges entra sous le dais. Onéïou offrit le bras au vieux maïeur, et le curé chanta au retour ces hymnes sacrées : « *La foule venue pour la fête prit des branches de palmiers, et alla au-devant de lui en criant hosannah ! — Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. — Réjouis-toi, fille de Sion; pousse des cris de joie, fille de Jérusalem; — rendez ce jour solennel. — Le peuple hébreu vient en ce jour au-devant de vous avec des palmes; voici que nous vous présentons nos prières, nos vœux et nos cantiques.* »

« Plebs hebræa tibi cum palmis obvia venit :
» Cum prece, voto, hymnis, adsumus ecce tibi. »

Dans l'église, il entonna le chant d'action de grâces de saint Ambroise et de saint Augustin, le *Te Deum laudamus*, que répétèrent

les assistans, et tout se termina par la bénédiction du prêtre.

—

Or, pendant ce temps, Pierre Deschetz et le tavernier avait dressé des tables sous une tente dans la grande place d'Éclaron. Les rues étaient pleines de mais, suspendus à de longues guirlandes de lierre, sous lesquels commencèrent les danses au son des violes.

La reine de la fête était la petite-fille du maïeur. Ses traits mélancoliques s'animaient d'une gaieté douce.—Il y a dans les cœurs malheureux je ne sais quel instinct qui leur fait deviner les souffrances des autres.—Un magnétisme moral s'établit entre Jehanne et Georges aux premières paroles qu'ils échangèrent. Leurs âmes se reconnurent promptement pour sœurs. Elles eurent une lumineuse intuition de leur nature élevée et du point où elles se trouvaient unies.

Jehanne surprit souvent Georges dans une

rêveuse contemplation devant elle, et s'étonnait elle-même de ne pas rougir. Georges était pour elle comme un ancien ami. Il lui semblait qu'elle l'avait vu déjà. Elle se sentait entraînée vers lui, sans éprouver les serremens de cœur qui venaient de la crainte que lui inspirait la jalousie de Thièlemant. C'est que l'échevin, flatté des gracieuses avances que lui faisait le nouveau seigneur, oubliait tout dans les jouissances de son amour-propre; c'est qu'il faut dire aussi que le visage de Georges exprimait une loyauté, une bienveillance sans égales, qu'il était de ces êtres à part qui révèlent d'un regard la pureté de leurs intentions, et dont enfin la physionomie lumineuse laisse lire facilement les pensées.

Toutes ses passions, en se spiritualisant, avaient créé de merveilleux sentimens qui l'élevaient dans une sphère d'idées dont le type ne doit se retrouver qu'au ciel. L'image de sa mère et celle d'Anne d'Est étaient seules restées en lui, mais épurées et sanctifiées par le mal-

heur. Il eût retrouvé l'une et l'autre aux rivages de France, que son âme n'eût pas été capable de plus d'amour. Noble jeune homme qui, domptant toutes les saillies de la chair, avait accepté la vie comme devoir, les malheurs comme expiation, comme initiation à un monde meilleur, et ne s'était enrichi que pour racheter la demeure où il avait fait un si triste apprentissage de l'adversité! Quelle grandeur dans cette persévérance religieuse, dans ce dévouement filial! Habitué à vaincre toutes ses passions, ce n'était pas sans une idée bien intime, se rattachant de quelque côté à ses jours passés, à ses affections permanentes, qu'il se sentait porté vers Jehanne Thièlemant. Elle était d'une ressemblance frappante avec Giselina. Il croyait revoir en elle sa bonne mère : il s'attachait à Jehanne, comme à l'image de celle qui n'était plus, comme on a vu des religieux exaltés se passionner pour le portrait d'une Sainte-Vierge.

Resserré dans son enfance par la misère,

ayant long-temps mangé un pain mouillé de larmes, ne devant ses avantages présens qu'à lui-même, il s'identifiait plus volontiers avec le peuple que les autres gentilshommes, dont il ne partageait ni la fierté, ni les vices. La plus précieuse partie de sa vie venait de s'écouler au milieu des hommes de toutes les conditions. Il avait compris aisément qu'il n'était pas d'une nature différente; que les plus grands génies dans les lettres et dans les arts étaient sortis des rangs de ceux qu'on croyait flétris par le nom de roturiers et de manans; que la noblesse de naissance ne conférait pas ce qui s'acquiert et se perfectionne par le travail moral, la noblesse du cœur et l'élévation de l'esprit, qualités qu'il avait rencontrées, même sous les haillons de la misère. Il jugeait donc les hommes par leur mérite individuel, plutôt que par leur position, et, à mérite égal, il préférait celui qui avait surmonté le plus d'obstacles. Ses principes étaient rationnels et dépourvus de préjugés. Dès lors, son affabilité

lui conciliait facilement les cœurs. On accordait au respect et à l'estime qu'il inspirait, ce qu'autrement on n'eût accordé qu'à la crainte ou au rang. Le gentilhomme s'effaçait pour ne laisser paraître que l'homme honnête, bon, loyal.

— Maître, dit-il à Thièlemant, je voudrais que vous fussiez mon frère.

— Comment! messire... c'est trop d'honneur... Mais... ah! je comprends. — Et il désigna, en se rengorgeant d'orgueil, Sarah et Onéïou qui marchaient devant eux.

— Non... vous ne me comprenez pas... Ce n'est pas du tout à cause de votre sœur et de celui que j'appelle mon frère. Et il tourna ses yeux vers Jehanne qui l'interrogeait aussi de ses doux regards. Il reprit : — C'est vous, Jehanne, qui me faites désirer que maître Thièlemant soit mon frère. Si vous saviez! vous me rappelez presque trait pour trait une femme que j'ai beaucoup aimée... à laquelle s'adressent maintenant toutes les pensées de mon âme.

Oui, je voudrais que vous fussiez ma sœur!

— Elle est bien loin de vous? demanda Jehanne.

—Oh! que trop loin de moi! mais il me semble que vous m'en rapprochez... Maître, ajouta-t-il en secouant la main de Thièlemant, si vous n'êtes pas mon frère, je veux absolument que vous soyez mon meilleur ami.

— Ah!... messire... c'est singulier... Il faut que Jehanne ait quelque chose d'extraordinaire qui m'échappe, car une vieille folle...

Jehanne l'interrompit : — Mon ami, pouvez-vous parler ainsi d'une femme si pieuse?

— Une vieille sorcière, si vous voulez, qui nous est débarquée depuis quelques années à Vassy, et qui reste toujours la figure couverte d'un voile noir, est entrée chez moi sans façon, et m'a dit : Maître, votre femme a perdu sa mère; voulez-vous que je la remplace auprès d'elle?

— Mais je ne vous connais pas; personne ici ne vous connaît, et tous vous redoutent.

— Si l'on me repousse, dit-elle, on ne me connaîtra jamais. Quoique ma vie soit mystérieuse, quel mal me reproche-t-on? Les pauvres ne m'aiment-ils pas? m'aimeraient-ils plus s'ils savaient mon nom? — Jehanne, qui avait tout entendu, se hâta de dire : Je vous accepte pour mère avec reconnaissance. Il est impossible que vous ne soyez pas bonne. Vous venez toujours vous placer près de moi à l'église, et j'éprouve alors plus de confiance dans mes prières. La vieille femme embrassa Jehanne avec une tendresse qui me toucha. Je ne m'opposai pas à ses visites; elles furent fréquentes. Voilà trois ans et plus que cela dure. Eh bien! nous n'avons pas encore pu savoir quelle est cette femme. En la regardant de près à travers son voile, je ne sais si c'est un effet de mon imagination, mais il me semble qu'elle a quelques traits de Jehanne. Elle sera jalouse de vous, messire, lorsqu'elle saura que vous voulez être son frère.

—Pourrais-je m'entretenir avec cette femme mystérieuse?

—Cela serait difficile; car elle n'a consenti à voir jusqu'à ce jour que maître Jean le Poix, mon beau-père. Elle nous quitte dès que vient un étranger.

— Mais est-elle de Vassy ou des environs?

— C'est assurément quelque bohémienne enrichie par son commerce avec les démons, et qui, voulant faire pénitence de sa vie passée, est venue se retirer dans un lieu où personne ne pouvait la connaître : elle n'est ni de Vassy ni des environs.

En parlant de la sorte, Jehanne, Georges et Nicolas Thièlemant étaient arrivés à la tente où le tavernier servait un grand dîner. La place de Georges était sous un dais de lierre, ayant à sa droite le curé, à sa gauche Jehanne... En face on avait aussi préparé un dais pour Onéïou, qui devait avoir le maïeur à sa droite et Sarah à sa gauche. Mais Onéïou et Sarah n'étaient pas encore revenus; ils avaient continué leur promenade, oubliant ceux qui les suivaient, et la fête, et l'heure où tous allaient se réunir.

—

Sarah, comme nous l'avons dit, était une femme toute de sensations : hier Georges avait absorbé ses pensées, aujourd'hui c'était Onéïou. Il devait y avoir en effet plus de rapports sympathiques entre ces deux âmes.

Le malheur qui frappa Onéïou en lui enlevant toutes ses affections, jusqu'à celle de la patrie, lui faisait nécessairement sentir plus vivement un besoin d'aimer qui ne pouvait se contenter des sentimens fraternels de Georges. La religion catholique, qu'il venait d'embrasser, lui donnait la ferme espérance de revoir un jour ceux qu'il avait perdus, dans un monde mille fois plus beau que le nôtre; mais à cela se bornaient à peu près ses pensées chrétiennes. La croix exerçait sur lui une puissance remarquable, pas assez forte cependant pour diminuer sa haine contre les Espagnols, haine profonde, implacable, à le pousser au crime dans l'occasion.

Une passion opposée se révélait de temps en temps par les sens et fermentait pour dé-

border plus tard, aussi ardente et plus orageuse peut-être. A la vue d'une jeune fille, son œil s'allumait étincelant et plein de désirs, il la couvrait de ces regards qui descendent en nous comme du plomb fondu. Le cœur d'Onéïou était donc un immense foyer alimenté par la haine et l'amour. Sa haine se concentrait sur un seul point, son amour avait divergé, faute de but; ses rayons épars s'étaient répandus çà et là autour de lui, sur quelques formes, à peine entrevues, de femmes plus ou moins gracieuses. Sarah vint leur donner une intensité nouvelle; car le jeune Péruvien, soit pure sensation, soit instinct des sympathies qu'il y avait entre elle et lui, l'aimait déjà de cet amour qui absorbe l'intelligence et porte toutes les forces de l'âme vers un seul objet.

Sarah, si confiante en elle, si peu craintive ordinairement, ne soutint pas ses regards sans éprouver comme un feu intérieur, qui par intervalle étendait un voile sur sa vue et lui causait un étourdissement qui lui faisait serrer

vivement le bras d'Onéïou auquel elle s'accrochait alors. Cette jeune fille, dont le calme n'avait été troublé jusque là que passagèrement, dont le front ne s'était rembruni que comme ces fleurs où le papillon jette son ombre transparente en voltigeant, cette folle enfant aux rêves dorés, aux lèvres riantes, aux paroles étourdies, rêveuse maintenant, laissait lire sur son visage le trouble de ses pensées. Mais l'œil peu exercé d'Onéïou ne s'en aperçut pas; seulement il fut étonné du silence de Sarah qui d'abord avait eu une gaieté expansive, qui lui avait adressé tant de curieuses questions sur le Nouveau-Monde, en jouant avec les colliers de Georges, en imprimant à sa tête de molles ondulations, et en regardant son ombre au soleil, à cause des plumes qui flottaient dans ses cheveux. Onéïou devint aussi rêveur. Il rappelait à sa pensée tout ce qu'il avait dit, et se demandait ce qui avait pu blesser la jeune fille. L'examen fut sévère; ne trouvant rien, il se hasarda timidement à rompre le silence, et dit :

— Vous aurais-je offensée sans le vouloir, mademoiselle ?

— Oh! non, non, assurément. — Et elle leva sur lui ses beaux yeux qu'elle se hâta de baisser, car elle sentit des larmes y monter.

Ils eurent sur Onéïou un effet électrique ; il était tremblant, il avait quelque chose de sauvage et d'éperdu dans le regard ; il s'arrêta tout-à-coup, prit la main de Sarah, l'appuya fortement sur son cœur.

— C'est que vous ne savez pas comme ce cœur saignerait s'il vous causait la moindre peine ! je l'arracherais et le déchirerais avec mes ongles devant vous ; je me couperais la langue avec les dents.

— Sainte Vierge ! que dites-vous ?

— Je dis que vous êtes ma Sainte Vierge à moi, et que je suis votre esclave à vous, et que je ferais tout cela si je savais être cause de votre tristesse. Mais vous souffrez, mademoiselle, vous souffrez... vous êtes d'une pâleur !...

Sarah resta pensive à chercher une réponse. Quelques cavaliers qu'elle aperçut dans le lointain la tirèrent d'embarras...

— Je ne souffre pas, dit-elle ; ces cavaliers...

— Et que peuvent-ils vous faire? ils n'attaqueraient pas de faibles femmes.

Les cavaliers s'avançaient.

— Mais voyez ce capitaine, haut comme un géant ; c'est lui qui m'effraie. Il vient souvent à Vassy. Il passe et repasse cent fois devant la maison de mon frère. Alors il nous regarde en souriant, comme les démons doivent sourire quand ils tourmentent un damné ; ou il reste debout, les bras et les sourcils contractés, ouvrant de grands yeux, dont les prunelles sont toutes sillonnées de veines rouges. Jehanne tremble comme la feuille de ce chêne, et moi, j'ai peur aussi ; ces jours-là, mon frère est ordinairement plus soucieux et plus colère.

— Ils vont sans doute à une ville voisine, ne vous en occupez pas ; retournons à la fête.

Onéïou recommença ses sourires, ses naïves agaceries, et, en approchant de la grande place, les teintes de tristesse s'effacèrent graduellement au front de Sarah.

—

La gaieté anime tous les habitans d'Éclaron ; le vin coule à flots ; les vieilles chansons à boire circulent entrecoupées de joyeux propos. Les garçons, les bras enlacés autour de la taille de leurs jolies voisines, dérobent çà et là des baisers, que l'une refuse, que l'autre, les yeux à demi fermés, laisse prendre, en se penchant la tête sur celui qui l'attire. Des deux bouts de la table cette hilarité monte et arrive au centre. Nicolas Thièlemant et le vieux maïeur s'y livrent d'autant plus facilement qu'ils ont vidé avec le curé force flacons. Le vin avait si bien échauffé la tête, déjà brûlante, d'Onéïou, qu'il imita sans contrainte la liberté de ceux qui l'entouraient; mais Sarah, en oubliant les cavaliers, était encore à ses premières impressions d'amour, et défaillait aux baisers

ardens d'Onéïou que Nicolas Thièlemant encourageait du geste et de la voix. Pauvre enfant, elle se débattait plus contre son cœur que contre les étreintes de son amant!

La tristesse de Jehanne Thièlemant sembla s'augmenter, et Georges, qui avait conservé toute sa raison, prit la main de la jeune femme dans la sienne et lui dit : — Jehanne, en voulant être votre frère, je désire aussi devenir votre confident. Tout est gaieté, folie autour de nous; à peine un reflet de ces éclairs de joie passe-t-il sur votre front; quels peuvent être vos chagrins? si jeune, si belle... et... si aimée! ajouta-t-il tout bas.

Il n'eut pas de réponse; Jehanne éprouva un frémissement nerveux qui arracha sa main de celle de Georges. — Le capitaine des archers de Guise, armé de toutes pièces et visière relevée, se tenait debout devant elle, ayant à ses côtés le prieur du moutier de Vassy, le fanatique Dessales, et le prévôt de Vassy, Claude-le-Sain. Georges lui-même sentit un frisson

glacial parcourir tous ses membres à la vue de ce colosse, à qui il ne manquait plus que d'abaisser sa visière pour ressembler à celui du palais de Ferrare. Le prieur dit d'une voix aiguë et les yeux inclinés vers la terre : — Un grand crime a été commis par un homme qui habite présentement ce bourg, il demande une grande réparation.

Le prévôt dit : — Il faut que le coupable soit remis entre mes mains, afin que justice se fasse.

Le capitaine dit : — Et moi je viens m'en emparer au nom de monseigneur François de Lorraine, duc de Guise, prince de Joinville, etc., et de madame la duchesse douairière Antoinette de Bourbon.

Sa parole était sonore comme le timbre dont se servaient les seigneurs pour appeler leurs serfs, vibrante comme l'airain d'un bouclier. Ses yeux s'attachaient à Georges dans une effrayante immobilité. Le courage du jeune baron ne doit pas se mesurer à sa physionomie ordinairement si douce : c'était une âme affaiblie

peut-être en son enfance, mais vigoureusement retrempée par seize années de persévérance et de fatigues.

— Et moi, dit-il en se dressant de toute sa hauteur, qui égalait presque celle du capitaine; Prieur, Prevôt et Chevalier, je vous défends de porter la main sur le moindre de mes vassaux; car je suis le baron d'Éclaron, j'ai trois châtellenies, et je connais mes droits.

— Votre baronnie, dit le chef des archers, relève de la principauté de Joinville.

— Cela n'est pas; ma baronnie et mes châtellenies sont dans la mouvance directe de la couronne de France. Toute justice sur mes domaines émane de ma volonté. Pour qui me prenez-vous donc, seigneur capitaine, est-ce pour un bourgeois enrichi? Ma noblesse est aussi ancienne que celle de vos maîtres, et je puis la prouver par les lettres de vingt rois de France, et la lance au poing.

— Giovanni Pereira ne la met pas en doute, messire.

— Giovanni Pereira !

— Eh bien ?...

— C'est que je viens de lire ce nom sur un livre de madame Giselina, dit le curé.

— *Paradiso di Dante.* — Ah ! oui... Il était en lettres rouges écrites avec mon sang, murmura tout bas le capitaine, et il faudra du sang pour l'effacer.

— Cependant, s'écria le prieur, le crime ne doit pas rester sans expiation.

— Il faut qu'il soit puni, ajouta le prevôt.

— Quel est le crime, quelle expiation est nécessaire ? La punition me regarde.

— Ce crime, reprit le prieur, peut attirer sur le pays les plus grandes calamités. La statue de la sainte Vierge de Dammartin-le-Franc, apportée de Notre-Dame-de-Liesse, a été abattue, brisée et foulée aux pieds.

Les têtes se découvrirent, les mains se séparèrent, un cri d'horreur s'éleva ; toute l'assemblée s'agenouilla en même temps que le prieur ; Onéïou suivit l'exemple commun. Georges et

Giovanni restèrent debout, immobiles à se regarder, errans sans doute l'un et l'autre dans un monde d'idées mystérieuses.

—Et le coupable a été suivi et signalé. Dieu réclame sa punition.

— Vous voulez parler de pénitence, dit le baron; car Dieu ne veut pas qu'on répande le sang.

— La volonté de Dieu, répondit le prieur, se connaît au bien qui en résulte.

— Et ces infâmes hérétiques, dit le prevôt, doivent brûler pour purifier l'air qu'ils souillent.

Le baron sourit de pitié, et haussant la voix :

— Eh bien! seigneur prêtre, on n'arrachera pas un seul cheveu de la tête du coupable, tant que ma main pourra tenir dagues ou pistoles. Vrai Dieu! il faudrait voir les hommes confiés à l'honneur du baron d'Éclaron abandonnés à des prêtres fanatiques et à des femmes trompées!

—C'est une révolte contre le roi, notre sire, et monseigneur de Guise.

— Donnez à ma volonté le nom qu'il vous plaira, mais elle est immuable. Et en prononçant ce dernier mot, il fit un geste qui indiquait assez qu'il ne faiblirait pas. — Seigneur prêtre, voyons la pénitence maintenant.

— La pénitence serait d'aller à Notre-Dame-de-Liesse, et d'en rapporter une statue toute semblable.

— Il en sera fait ainsi... J'en donne ma parole de gentilhomme.

— Le coupable devra payer à l'église de Dammartin vingt pièces d'or.

— Il en sera fait ainsi.

—Le coupable sera retranché des sacremens de l'Église, et voici l'excommunication mineure lancée hier au château de Joinville, par monseigneur Burgensis de Châlons, et contresignée par monseigneur le cardinal de Guise. Le curé d'Éclaron lira ladite excommunication en pleine église, aussitôt que le fait sera venu à notoriété publique.

— Il en sera fait ainsi, dit le curé.

— Et le nom du coupable?

— Son nom... les témoins?...

— Son nom, dit Giovanni Pereira, son nom qui était inconnu il n'y a qu'une heure encore, le met au-dessus de la juridiction civile, jusqu'à ce qu'on en appelle au roi. — Seigneur prêtre, écrivez : — *Messire le baron d'Éclaron.* — Le prêtre et tous les assistans reculèrent d'effroi. Thièlemant, Jehanne, Onéïou et Sarah, restèrent seuls auprès de Georges, sur lequel l'œil de Pereira était retombé d'aplomb avec une expression étrange de bonheur.

— Je jure, s'écria Georges, par la sainte Vierge Marie, notre mère, et par Jésus-Christ, son divin Fils, que je n'ai pas touché du bout du doigt à la statue brisée. Je suis passé, en effet, par Dammartin-le-Franc; une charrette me barrait le chemin, mon cheval s'est élancé le long d'un buisson dont les épines ont aiguillonné ses flancs, et il s'est dégagé par un bond. En ce moment j'ai entendu comme un cri de femme, mais je n'ai pas vu de statue.

— Une femme et deux habitans de Dammartin, dit le prevôt, ont déclaré vous avoir vu renverser la statue avec les pieds de votre cheval. La femme qui priait a même été blessée de ses éclats. — Ont signé, d'une part, Jacques Colesson et Pierre-Limard; — de l'autre part, la femme au voile noir.

— C'est la folle, dit Thièlemant.

— Quel nom a-t-elle signé? demanda Georges.

— Il est illisible. Du reste, le témoignage des deux hommes suffit.

— Mes paroles sont vraies, répondit le baron; mais j'ai donné ma foi de gentilhomme pour le pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse, vous en connaîtrez l'effet.

— Maintenant, dit le prieur, allons faire amende honorable aux autels de Marie outragée. Et il jeta un regard féroce sur le baron. En quelques minutes la place fut déserte et l'église remplie.

—Les fous! dit Thièlemant; voilà ce que c'est

aujourd'hui en France. Si au lieu d'être le baron d'Éclaron, vous eussiez été un pauvre manant ou bourgeois sans appui, on vous eût traîné dans les prisons, livré à la corde et au feu ; car on égorge quand on ne pense pas comme les évêques de cour. — Damnation et malédiction sur nos tyrans !

Onéïou semblait ne rien comprendre à tout cela. Georges rêvait à cette femme au voile noir dont la signature était illisible, et à ce Giovanni Pereira, qui était peut-être le chevalier de la salle aux portraits à la cour de Ferrare, et dont le nom l'avait frappé dans le livre de Giselina. Jehanne sentait croître l'intérêt que lui avait inspiré Georges. Elle regrettait de n'être pas réellement sa sœur pour le consoler librement, lui, qu'on accueillait dans ses domaines par une excommunication, et qui était peut-être le fils de la pauvre Giselina, dont la touchante histoire lui revenait sans cesse à l'esprit. Presque tout le village avait les mêmes soupçons ; mais ils s'évanouissaient quand on

se demandait comment le jeune page avait pu trouver assez d'or pour racheter une baronnie aussi considérable, et qu'on se rappelait l'état de dénuement où l'avait laissé son père.

— Mes amis, dit en souriant Georges à Nicolas, à Jehanne, à Sarah, vous suivez l'excommunié ? Ne craignez-vous pas d'être mêlés à son malheur ?

— Nous sommes huguenots, répondit Thièlemant.

— Seigneur Jésus-Christ ! s'écria Jehanne, y pensez-vous, mon ami ? Je suis bonne catholique ; mais ce n'est pas une raison pour abandonner messire ; parlez donc plus bas.... si l'on vous entendait....

— Oui, nous sommes huguenots ! cria Nicolas, et quoi qu'il advienne à messire, je lui serai toujours en aide.... Seigneur baron, l'échevinage de Paris ennoblit ceux qui en sont revêtus. Charles V a donné ce privilége, qu'ont successivement confirmé Charles VI, Louis XI, François Ier et Henri II. Si les échevins de la

province de Champagne jouissaient des mêmes avantages, j'oserais accepter le nom de frère que vous m'offrez.... je serai du moins votre plus dévoué serviteur.

— Non, vous serez mon frère, et si, ce qu'à Dieu ne plaise! il vous arrivait quelque malheur, souvenez-vous que vous avez toujours un refuge au château d'Éclaron.

Une voix s'éleva rude et railleuse : — Refuge, aide et protection, tout cela vous est assuré auprès de monseigneur et maître, François de Lorraine, duc de Guise. Dame Jehanne ne l'ignore pas, et vous en ferait certainement souvenir au besoin.

Nicolas Thièlemant rougit de colère ; il saisit le bras de Jehanne, fit un signe à Sarah, et entra dans la maison du maïeur en répétant : Nous sommes huguenots !

Giovanni Pereira, car c'était lui qui venait de parler, leva les épaules avec un sourire indicible de haine et de pitié ; une joie infernale parcourait les rides de son front.

— Messire, fit-il au baron, vous aimez Jehanne?

— Que vous importe? et qui êtes-vous pour m'interroger?

— Cela m'importe, parce que vous êtes, vous, Georges d'Éclaron, fils de Giselina Pazi, parce que vous n'avez plus seize ans, parce que je suis, moi, Giovanni Pereira, dont vous avez vu le nom écrit en lettres rouges, en lettres de sang, et suivi de ces mots : *Lasciate ogni speranza!*

Giovanni monta sur un cheval qu'un serviteur lui amenait, et disparut au galop.

IV.

*

LES HUGUENOTS DE VASSY.

— Qu'appelle-t-on huguenots?

— *Les ennemis de messeigneurs de Guise et de la sainte Église, notre mère.* Telle avait été la réponse du sacristain... C'est que, en effet, pour le peuple de cette partie de la Champagne, par cela seul qu'on n'aimait pas les princes lorrains, on se séparait de l'Église

catholique, à laquelle ils avaient politiquement lié leur cause. *Huguenot* disait plus que Protestant, que Calviniste, que Zuinglien, que Réformé ; Huguenot contenait à la fois l'horreur de l'hérésie, et le mépris qu'on doit avoir pour l'hérétique. — Huguenot était le nom donné aux vaincus d'Amboise, et dont ceux-ci se parèrent, comme, dans nos dernières guerres civiles, les Vendéens du nom de *Brigands*. — Loup-garou, Satanas ou Huguenot, avaient à peu près la même signification pour les bons catholiques, qui ne pouvaient guère les entendre sans un frisson de colère ou d'effroi. Sauf quelques rares esprits, ardens de nouveautés, tous les Huguenots de Vassy n'étaient bien réellement que les ennemis des Guises, et la définition du sacristain était une observation d'instinct et de bon sens, naturellement inspirée à ce brave homme, et vraie par le fait.

Depuis que Joinville avait été érigée en principauté, une haine violente contre les

Guises fermentait au cœur du plus grand nombre des habitans de Vassy. Ils s'en vengèrent, comme les plus faibles ont coutume de se venger, en se mettant en opposition avec les idées de leurs oppresseurs; mais jusqu'à la mi-octobre 1561, ils n'avaient fait aucun acte extérieur bien marqué de calvinisme. Les religionnaires se sentirent plus forts après le colloque de Poissy, qui avait presque aboli pour eux l'édit de juillet. Ils ne craignaient plus de s'assembler publiquement, et de chercher à se faire des prosélytes par la prédication. Ceux de Troyes, à la sollicitation de plusieurs habitans de Vassy, s'empressèrent d'envoyer un de leurs ministres. Il vint au temps où la présence des Guises à Joinville agitait diversement les esprits.

—

Jacques de Moniot, recteur des écoles, Antoine de Bordes, sergent royal en la prevôté, Claude Le Febure, marchand drapier, étaient chez Nicolas Thièlemant, et la conversation suivante résume à peu près les bruits que pro-

pageaient la haine et la crainte. Antoine de Bordes interpella Claude Le Febure, qui paraissait soucieux, et se passait souvent la main sur le visage, comme pour chasser une idée fâcheuse.

— J'ai vu Jacques Billaud de Joinville sortir de chez vous, maître Claude.

— Oui... de bon matin... n'est-ce pas?

— Et que vous a-t-il appris? demandèrent les trois autres.

— Ce qu'il m'a appris... pas beaucoup plus que nous n'en connaissions, c'est-à-dire que nous n'en soupçonnions déjà.

— Le soupçon de l'esprit est l'erreur du jugement, dit le recteur des écoles d'une voix sèche et prétentieuse.

— Assurément, maître, et il n'a pas donné de soupçons, mais des faits bien réels : par exemple, que les Lorrains savent que nous attendons un ministre, et qu'il doit arriver aujourd'hui même...

— Puisse la vérité parler par leur bouche!

murmura Jacques de Moniot en levant les yeux au ciel.

— Qu'ils avaient tenu conseil pour savoir s'ils devaient frapper le berger et le troupeau.

— La houlette du berger, dit Thièlemant, pourrait se changer en bonne arquebuse.

— Et la brebis en loup, ajouta de Bordes.

— Pour être la victime du sacrifice, reprit Claude Le Febure.

— *Victima occisionis*, fit le régent des écoles. Non, mon maître, ce n'est pas contre nous qu'il est écrit : *Je disperserai le pasteur et le troupeau.*

— Ainsi soit-il ! fit Le Febure. Cependant le duc François ne porte pas un glaive qui se soit jamais rouillé dans le fourreau.

— Sachez, maître, répondit solennellement Jacques de Moniot, que *la parole de Dieu est un glaive à deux tranchans*, et que rien ne lui résiste.

— Ainsi soit-il ! fit encore Le Febure. — Et

si l'on en croit certains serviteurs familiers du château de Joinville, il s'agirait d'une guerre civile qui se fomente, et de la prochaine extermination de tous les fidèles, nos frères.

— Malédiction sur les égorgeurs ! La corde et le feu n'ont donc pas assez fait ! — Dieu n'a-t-il pas crevé l'œil au roi Henri, afin qu'il ne vît pas les assassinats qu'il commandait ? N'a-t-il pas fait pourrir l'oreille à ce petit François II, parce qu'il l'avait fermée aux cris des suppliciés d'Amboise, qui s'élevèrent si haut, le 17 mars, l'année dernière ? N'est-ce pas encore à cause de cela qu'il l'a fait mourir, âgé de dix-sept ans, après avoir régné dix-sept mois dix-sept jours dix-sept heures. — Ah ! ces deux exemples ne suffisent pas à madame la reine pour l'éclairer sur le sort de son fils Charles... Nicolas Thièlemant allait continuer ; Le Febure l'interrompit.

— Madame la reine ne serait pour rien dans ce qui se prépare ; au contraire, elle écoute maintenant Louis de Condé, son beau cousin, comme elle dit.

— Son beau cousin ! Qu'il ne s'y fie pas. — Orléans devait voir son échafaud. — Il trouvait cette ville trop petite ; il veut Paris et sa grève ! Si Catherine de Médicis, continua Desbordes, est pour lui maintenant, croyez qu'elle ne peut pas faire autrement. C'est un os qu'elle cherche encore à racler, et qu'elle rejettera aux chiens de Guise, dès qu'ils se présenteront.

— Enfin Billaud dit qu'aujourd'hui le nom de la reine n'est pas prononcé par les Lorrains, et qu'ils ne parlent pas d'elle en comptant leurs forces.

— Combien espèrent-ils donc avoir de partisans ? demanda l'échevin.

— Trois millions au moins, qui n'attendent qu'un signal.

— Eh bien ! gronda d'une voix de tigre le recteur des écoles, Jacques de Moniot, le Seigneur descendra pour faire la guerre lui-même, et rachètera son peuple. L'ange de Sennachérib est encore à ses ordres, et le destructeur de Sodome n'est point mort.

— Il s'agit aussi de tuer tout le pauvre peuple de Vassy, affamé de la parole de Dieu.

Ces mots sortirent de toutes les bouches : — Mort et damnation ! au meurtre ! à l'assassin ! Enfer ! malédiction !

Jehanne et Sarah sont attirées par le tumulte, et surtout par la dernière révélation de Le Febure qu'elles avaient entendue. Jacques de Moniot, dans une exaltation indicible, roule horriblement ses yeux, ferme les poings, se frappe la tête en hurlant : — Si Holopherne est aux portes de Béthulie, nous trouverons peut-être une Judith... Puis, se tournant vers Sarah, il essaya de sourire, et ajouta : — C'est à la beauté que Dieu a souvent remis son glaive. Quand il a voulu sauver ou punir son peuple, il a eu Dalila, ou Judith, ou Debora et Jahel.

— Cette pensée est un crime... Jehanne prévint ainsi la réponse de Sarah.

— Un crime ! un crime ! cria de Moniot.

— Oui, dit Thièlemant avec amertume, car ce serait une vertu sans doute à François de

Guise de nous massacrer, nous, bourgeois et manans. En effet, il est duc et pair de France, ministre du roi, prince de Joinville, etc., etc.; c'est un seigneur noble et beau. Vertu à lui... crime à nous... Ce qui est bien, est mal en nous... ce qui est mal, est bien chez lui.

Jehanne n'avait pas attendu la fin des paroles de Thièlemant pour se retirer. Son jeune enfant était malade; elle revint toute en larmes auprès de lui, découvrit son front brûlé par la fièvre, y déposa un baiser, puis arrondit les rideaux verts autour du lit, et, en essuyant ses yeux, elle regarda vers la rue. Un cri d'effroi s'échappa malgré elle de sa poitrine oppressée. — Mon Dieu! pense-t-elle, encore cet homme! D'où vient qu'à sa vue il me passe sur le cœur comme une lame rougie, et que mes idées inquiètes sont toujours le pressentiment d'un malheur qui menace? Que lui ai-je fait pour qu'il darde ainsi sur moi ses yeux sanglans, ses yeux de léopard, qui me tiennent devant lui en un tremblement convulsif? Quelle puis-

sance si grande a-t-il donc alors dans ses regards, pour que je n'ose faire un pas ou respirer? Mon mari ne peut le voir sans colère. Cet homme, dévoué à monseigneur, à mon beau seigneur, François de Guise, réveille toute sa jalousie, et, dans ce moment, sa présence va l'exaspérer encore. Allons, implorons Notre-Dame, la Vierge, la Mère des Sept-Douleurs, si compatissante à ceux qui souffrent. Elle se mit à genoux, priant avec ferveur.

Pendant ce temps, Sarah s'était laissé aller à l'exaltation générale. Les paroles de Thièlemant ne tombaient jamais inutilement en elle. La religion réformée lui plaisait, d'abord comme nouveauté, ensuite comme opposition aux hommes que son frère appelait ses ennemis et ceux de son pays; mais elle n'éprouvait aucune haine contre les Guises: car elle ignorait les soupçons de Nicolas. Le seul homme qu'elle eût en horreur, plus encore depuis la scène mystérieuse d'Éclaron, était Giovanni Pereira: aussi, dès qu'elle l'aperçut, se hâta-

t-elle de le montrer à tous. Il lui semblait un nuage qui annonçait la tempête, un corbeau qui cherchait un cadavre.

—

— Il aura sans doute été député de Joinville pour nous espionner, dit Le Febure... parlons plus bas.

— Pourquoi cela? dit Nicolas en ouvrant la fenêtre, nous sommes tous huguenots.

Giovanni Pereira, s'éloignant du côté du cimetière de Vassy, regarda la maison habitée par *la folle.* Alors arriva le ministre; ce n'était pas un homme timide et qu'on pût facilement ébranler. Dès qu'il connut les craintes de quelques fidèles, il dit du ton d'un inspiré: — C'est au contraire devant nos persécuteurs qu'il faut élever la voix. — Il comprenait aussi que, en cédant une fois à leur terreur, la réforme ne s'implanterait pas fortement dans les âmes, et qu'elle serait abandonnée aux premiers assauts; il ne voulut donc pas, malgré les fatigues de la route,

remettre le prêche au lendemain, et demanda où se ferait l'assemblée.

Claude Le Febure avait la maison la plus vaste; si bon calviniste qu'il fût, il était méticuleux et ne se mettait jamais trop en évidence. Il redoutait les Guises, quoique parfaitement indépendant par sa position et sa fortune immense. Sans être avare, aimant à jouir en égoïste de ses trésors, il se plaignait toujours que le commerce n'allait pas, de peur que, à la veille des guerres civiles, le peuple, averti de ses richesses, ne vînt les piller. Mais, par suite de la faiblesse de son caractère, il résistait peu à la volonté des autres; aussi, dès que Nicolas Thièlemant eut proposé de se réunir dans la maison de Claude, celui-ci se contenta d'articuler quelques mais... en toussant, et se laissa faire. Il ne dissimula cependant pas ses inquiétudes. Plus hardis, plus dévoués, ses amis prirent l'engagement de tout réparer à leurs frais, si le duc survenait et faisait briser les vitres ou les portes par ses pages.

— Maintenant, dit l'échevin, allons avertir nos amis de l'heure du rendez-vous... Il s'adressa au ministre : — Messire, vous demeurerez ici pendant tout votre séjour. Il le conduisit à Jehanne, qui essaya de se composer un visage riant. — Jehanne, dit Nicolas, voici un des vrais successeurs des apôtres, faites-lui bon accueil; il sera notre hôte, puisse sa présence attirer la bénédiction du ciel sur notre demeure !

— Craignons sa malédiction plutôt, pensa Jehanne; mais elle se leva devant le ministre et s'inclina respectueusement.

— Qu'est-ce donc? Pourquoi avez-vous les yeux rouges, Jehanne?

— *Bienheureux ceux qui pleurent*, dit le ministre, *parce qu'ils seront consolés.*

— Vous ne dites rien ; est-ce que notre fils?...

— Sa fièvre est bien violente, mon ami; mais Dieu ne nous en privera pas, je l'espère.

— Que sa volonté soit faite! dit le ministre, il faut être prêt à tout évènement : quand il

appelle un enfant à lui, c'est pour le rendre heureux; car il a dit : Laissez les enfans venir à moi, — *Sinite parvulos venire ad me.*

—

Ce ministre était, suivant un mémoire contemporain, un homme *confit* dans les saintes Écritures. Aussi ne parlait-il le plus souvent qu'en citant l'Évangile, et tirait-il tous ses exemples de la Bible. Puissant par la parole, il était de bonne foi, et cherchait à conformer sa vie à celle du Christ. Nous avons vu que Jacques de Moniot citait aussi les Saintes-Lettres. C'était un homme à part, bien au-dessus de sa profession par le talent. Il eût pu être au besoin prêtre ou conseiller au parlement, étant habile dans le double droit civil et canon. Il avait choisi par goût d'être le régent des écoles de Vassy, afin d'avoir de jeunes cœurs qu'il pût diriger et former à ses idées; mais sa religion était rude, sauvage, ce qu'on appellerait puritanisme exalté. Nourri des

terribles traditions de force du moyen âge, il comprenait l'emploi des voies les plus violentes; de même que les catholiques punissaient de mort ses coreligionnaires, il ne reculait pas devant l'idée d'un crime sur un catholique. *L'oppresseur*, disait-il souvent, *frappe en public, parce qu'il est le plus fort; l'opprimé frappe dans l'ombre, parce qu'il est le plus faible. Celui-là seul a raison qui a Dieu pour lui, et, comme il y a peu d'élus, c'est toujours le plus faible.*

Le ministre prit quelque nourriture, et voulut ensuite être seul pour se préparer à la prédication par la prière. La nouvelle de son arrivée se répandit dans la ville, et bientôt les amis de la réforme se dirigèrent isolément vers la maison de Claude Le Febure. La maladie de son fils ne permit pas à Nicolas Thièlemant d'y emmener Jehanne; mais il se promettait bien de la faire endoctriner au retour par le ministre.

—

Giovanni Pereira n'avait point reparu ; il oublia donc complètement sa jalousie, et Jehanne resta seule ; elle resta seule avec tous ses souvenirs pénibles et ses tristes prévisions. Rien d'agréable dans ses années évanouies, que les jours de son enfance, et les heures écoulées avec le duc de Guise. Ses sentimens pour lui étaient, nous l'avons dit, quelque chose de moins tendre que l'amour, mais de plus vif que l'amitié ; l'affection du duc lui avait toujours paru être celle d'un père. Cependant François de Lorraine, dans les derniers mois passés à Joinville, semblait en avoir éprouvé une autre moins pure, car il avait eu plusieurs fois recours à des déguisemens. Au lieu de venir tête haute, avec l'éclat de son rang, il prenait les habits d'un petit gentilhomme, souvent même d'un bourgeois. Cela serait une preuve que le duc aimait d'amour, et justifierait en partie la jalousie de Nicolas Thièlemant. Mais la pauvre femme n'avait rien à se reprocher devant Dieu ; aussi pouvait-elle se rappeler

sans remords toutes ses actions, toutes les pensées de sa vie. Nous avons dit encore que la résignation était la vertu dominante de son caractère. Elle n'en avait pas manqué tant qu'on avait laissé sa conscience calme, et que les coups qu'on lui portait n'attaquaient point son for intérieur. C'était du courage pour des privations matérielles ou de certaines jouissances morales qui ne sont pas d'une absolue nécessité dans l'existence. Elle avait pu faire le sacrifice de ses joies ; pouvait-elle également sacrifier ses croyances ? Elle voyait bien que Nicolas Thièlemant allait étendre sa tyrannie jusque là ; qu'elle aurait à résister encore à Sarah et à son père, Claude le Poix, qui était au prêche, et qui, depuis la mort de sa femme, s'était ouvertement séparé de l'Église romaine. A qui confier ses peines ? Le jeune baron d'Éclaron la comprendrait peut-être; mais elle n'osait le mettre dans le secret de ses douleurs, et il n'y avait pas de temps à perdre. La prière était son seul refuge, en attendant la mort,

dont la pensée lui vint consolante et pleine de repos. De douces larmes mouillèrent ses yeux; elle découvrit encore le front du petit malade et l'embrassa, demandant à Dieu de la secourir et de protéger son fils, sa seule consolation.

Un léger bruit de pas l'arracha soudain à ses rêveries et à ses contemplations. Elle retourna la tête, gardant en sa main les mains brûlantes de son petit Georges. Un mouvement convulsif s'empara de tous ses membres : elle demeura sans voix et baissa les yeux.

—

Ce n'était pas Pereira; on l'avait vu entrer au moûtier, et puis ce qu'elle éprouve ne vient pas de la frayeur, mais de la surprise, du bonheur peut-être. Le duc de Guise était devant elle. Autrefois elle se serait jetée dans ses bras, recherchant ses baisers; maintenant elle ose à peine lever ses regards sur lui, et le duc lui-même est embarrassé; lui, ce guerrier de si haut renom, si hardi aux batailles; lui, ce po-

litique habile et insinuant, ce héros que rien n'avait coutume d'arrêter, il reste comme étourdi devant une jeune femme qu'il a en quelque sorte bercée dans son enfance. Ces momens d'hésitation ne furent pas de longue durée. François de Lorraine s'approcha de Jehanne et lui baisa le front, qui rougit, comme si ses lèvres eussent été un fer chaud.

— Monseigneur, pourquoi venir avec ce costume de simple gentilhomme?

— Il me semble, Jehanne, qu'il me rapproche mieux de vous.

— Peut-être trop, monseigneur.

— Jamais rien ne me rapproche trop de vous, mon enfant.

Une des mains de Jehanne était appuyée sur son fils; l'autre posait machinalement à ses genoux. Le duc s'en empara. — Vous n'êtes pas heureuse, Jehanne?

— Monseigneur....

— Oh! ne me dites pas le contraire. Je l'ai pressenti les dernières fois que je vous ai vue;

d'autres l'ont remarqué dans mon absence.

— D'autres ! dit Jehanne étonnée et confuse, d'autres ! et qui donc a le droit de me surveiller ?... Ils se sont trompés...

— Que cela soit, mon enfant !

— Oui... monseigneur, oui... je suis... heureuse.

— Heureuse, Jehanne ! et c'est en sanglotant que vous me le dites ?

Elle se couvrit les yeux, et le duc vit bientôt pendre aux doigts de Jehanne les larmes mal retenues. Il s'approcha plus près encore, et elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de François de Guise. Il y eut un silence, où toutes les pensées de Jehanne se traduisirent par d'abondantes larmes, et le duc lui dit : — Si quelqu'un peut vous demander le secret de vos peines, c'est bien moi, Jehanne, qui vous ai aimée depuis votre enfance ; c'est bien moi qui donnerais ma principauté de Joinville, toutes mes châtellenies de Lorraine et de Champagne, pour vous voir aussi heureuse

que vous le dites, pour qu'aucune ride ne vînt creuser ce front, aucune larme rougir ces paupières. Je sens tomber goutte à goutte dans mon cœur toutes celles que vous versez et dont j'ignore la source. Je voudrais tant la connaître et la tarir par mes soins et mes baisers! — Et il pressa Jehanne contre son cœur. — La jeune femme n'avait aucune force; elle paraissait accablée; elle tremblait. Ce n'était pas de crainte cependant, car elle avait oublié le prêche et Nicolas Thièlemant, qui pouvait bientôt revenir. Un travail se faisait mystérieusement dans son cœur; tous ses maux passés étaient refoulés sous une pensée de consolation, comme on voit des nuages noirs reculer à l'horizon, et dont un rayon de soleil couronne le sommet. Le duc reprit:

— Vous gardez toujours le silence, Jehanne, mais tout en vous révèle vos souffrances. Je n'ai point promis à mon père de vous abandonner à la douleur, sans chercher à y apporter un remède. Il vous aimait tant, mon bon père!

— Oui, monseigneur; j'étais bien enfant quand il mourut, mais je me souviens encore des caresses qu'il me faisait, des conseils qu'il daignait m'adresser, de toute sa tendresse pour moi, et comme je l'aimais aussi!

Le duc de Guise croyait que Jehanne n'était pas fille du procureur-syndic de Vassy, mais de quelque gentilhomme de nom qui avait confié son secret à Claude de Lorraine. Son amour lui semblait un devoir depuis la mort de son père. L'expression intraduisible que mit Jehanne dans ces derniers mots, — *et comme je l'aimais aussi!* — toucha vivement François de Guise, assez ému déjà de ses sentimens intimes. Il resta quelque temps muet à la considérer, ne lui parlant que par ses regards enflammés et ses fréquentes pressions de mains. Ce silence embarrassait Jehanne autant que les questions que le prince lui avait faites.

— Vous aimiez mon père, dit-il, et c'est pour cela, Jehanne, que vous ne lui auriez caché dans votre enfance aucun de vos petits

chagrins. S'il vivait encore, sans doute.......

— Mon mari ne le craindrait pas, lui.

Elle venait de se trahir. Elle fut si anéantie de cet aveu qui lui échappait, qu'elle n'eut la force, ni de chercher à donner le change sur sa pensée, ni de s'éloigner du duc, ni même d'ôter sa main qu'il tenait encore. Il la porta promptement à ses lèvres.

— Maître Thièlemant sait donc que je t'aime, ma Jehanne? Ne tremble pas ainsi : mon amour pour toi ne ressemble en rien à ce qu'on appelle de ce nom sur la terre ; c'est quelque chose de plus sacré. Il ne le comprend pas et il le blasphème, cela doit être. Mais s'il savait quelles idées chastes, quelles jouissances divines tu fais naître dans mon âme! de quel air pur et embaumé ta pensée m'entoure! il m'aimerait à cause de cet amour... Chère enfant, tu me rappelles tous mes beaux jours... Oh! va; la gloire ne m'en a pas donné d'aussi heureux que Joinville et Vassy dans ma jeunesse... Marie Stuart, notre bonne Marie, venait sou-

vent se délasser des fêtes de la royauté en parlant avec moi de ses années premières, si douces par nos campagnes. Elle prononçait souvent ton nom ; car elle t'aimait.

— Et moi.... monseigneur..... Elle est bien triste aujourd'hui.

— Comme toi, mon enfant, triste, en deuil, malgré sa couronne. Elle vient de quitter notre France, et qui sait si les malheurs qui l'attendent au-delà des mers ne seront pas plus lamentables que ceux qui menacent ici ! Mais, à ses côtés, elle n'a pas, comme toi, un être qui l'aime et prêt à se dévouer... Quelle âme a donc maître Thièlemant, pour que ta vue seule n'y porte pas le calme et la pureté ? Te soupçonner, toi ! Jehanne, c'est un crime. Ses regards, ses paroles, ses moindres attouchemens, doivent te souiller maintenant.

— Que dites-vous-là, monseigneur ?

— Je lui parlerai... il faut que tu sois heureuse... il le faut... Je lui parlerai.

— Gardez-vous-en, il ne vous croirait pas ;

et puis d'ailleurs il m'aime. Oh ! oui, j'en suis sûre, il m'aime.

— Pour lui, peut-être, Jehanne, pour son bonheur.... Songe-t-il au tien ? Et tu veux que je te sache malheureuse et te laisse souffrir ! car je ne viens pas chez toi comme chez une pauvre fille qu'on cherche à tromper. Tu es pour moi une partie de ma vie ; en te voyant flétrir dans la douleur, il me semble qu'avec toi se flétrissent aussi tous mes doux souvenirs, toutes mes belles années. Tu es moi, vois-tu, Jehanne ; tu es l'ange que je trouve dans ma solitude, quand je me retire du monde ; et si mon ange est abattu, qui me soulagera, moi ? Qui relèvera mes forces usées ?

— Je ne suis qu'une faible femme, monseigneur, et que pourrais-je pour vous ? Amours et trésors vous environnent dans vos palais... Votre servante n'a rien que son cœur... et... elle le doit à un autre.

— Mais tu as tout ce que je cherche ; car tu es mon amour et mes trésors ; car il me sem-

ble que tu m'appartenais avant d'être à cet homme.

— Monseigneur !... Ah ! mon Dieu !

— Oh ! tu étais à moi déjà. Je t'aimais, et quelque chose me dit que tu m'aimais aussi. Ne t'éloigne pas, ne m'arrache pas ainsi ta main, Jehanne ; que je l'appuie à mon cœur, à mes lèvres ; que je t'y appuie toi-même.

François de Guise attirait Jehanne en ses bras. Elle jette un cri, et tombe évanouie sur le lit de son enfant. Thièlemant entrait avec le ministre et Sarah.

— Malédiction ! s'écria-t-il. Par la mort Dieu ! monseigneur, ce poignard me vengera. Et il se précipita sur le duc de Guise. Thièlemant allait frapper, quand les vitres de la croisée volèrent en éclats. Giovanni Pereira s'élance dans la chambre, et fait tomber le poignard des mains de Thièlemant.

— A votre aise, huguenot ! dit-il. Assassinez un hôte confiant et sans armes ; assassinez !... Et cet homme tira son épée. — Monseigneur, j'attends votre ordre.

— Allons, ordonnez qu'on me tue, dit Nicolas, je préfère la mort au déshonneur.

— Votre vie, répondit le duc, restera intacte comme votre honneur; vous vous êtes trompé.

— C'est cela! je suis un insensé peut-être! Un homme dont on fait un jouet d'enfant! un huguenot qu'on peut égorger, et qui n'a pas le droit de se défendre, qui n'a pas même de femme à lui!... Mais regardez-la donc, ajouta-t-il en montrant Jehanne. N'est-elle pas étendue là... pâle et mourante... comme une coupable? D'où cela viendrait-il donc si je me trompais? Et il faudrait me taire! ne pas me venger! Pour commettre vos forfaits, vous autres, gentilshommes, vous avez la corde et l'échafaud; nous, pauvres bourgeois, pour obtenir justice, nous n'avons qu'un poignard!...

— Monseigneur?... fit Pereira.

— Remettez l'épée dans le fourreau, dit le duc, et s'adressant à l'échevin : — Maître Nicolas, s'il y avait un coupable, ce serait moi;

secourez au moins dame Jehanne, ou laissez-moi, de grâce...

— Ne lui touchez pas, monseigneur, ne lui touchez pas, car sur la vie de mon corps...

— Maître, fit le ministre qui jusque là était resté tout étourdi de ce qu'il voyait et entendait, il est écrit : — *Je rendrai à chacun selon ses œuvres. — L'homme adultère perdra son âme. — Il attire sur lui la honte et l'ignominie, et son opprobre ne s'effacera point, parce que je ne lui pardonnerai pas au jour de la vengeance. — Dieu abomine l'homme adultère, comme l'homme de sang.*

Le duc n'entendit rien de ces sentences débitées emphatiquement. Toute son attention était pour Jehanne, que Sarah cherchait à faire revenir en lui jetant un peu d'eau sur le front. Dès qu'elle donna signe de vie, pour ne point renouveler ses peines, François de Lorraine fit signe à Pereira de le suivre. Thièlemant lui dit avec un geste menaçant : — C'est votre cadavre qu'elle devrait voir en ouvrant les yeux.

— Misérable huguenot! murmura Giovanni.

—

Le duc ne répondit rien. Ils sortirent.

Une grande foule était encore sur la place publique. Son agitation tumultueuse accusait la prédication du ministre. Soit que le duc ignorât ce qui causait ce rassemblement, soit qu'il l'eût oublié, il demanda d'où venait tout ce peuple.

— Du prêche, monseigneur, dit Pereira.

— Comment! du prêche! il y a eu un prêche à Vassy, moi présent! Quel est leur ministre?

— Cet homme, monseigneur, qui vous insultait tout à l'heure, chez maître Thièlemant.

— Je ne l'ai pas entendu. Thièlemant est donc huguenot?

— Oui, monseigneur.

— Pauvre Jehanne! pensa le duc, en voilà bien assez pour empoisonner ta vie. Comme on va me noircir à tes yeux! me faire haïr peut-être!... Capitaine! cria-t-il rudement.

— Monseigneur?

— Et Jehanne?

— Elle suivra l'exemple de son mari et de son père.

— Jean le Poix est huguenot?

— Oui, monseigneur; et vous avez, tout récemment encore, protégé l'élection de ce procureur-syndic.

— Cette dignité n'est point sortie de sa famille depuis longues années; cela est si vrai, qu'ils peuvent dire : Je cède ma place à mon fils, quoique leur nomination dépende en grande partie de l'élection de la corporation dont ils protègent les intérêts. Ce ministre, où demeure-t-il?

— Chez maître Thièlemant.

— Qu'on l'arrête! Allez, capitaine, allez, au nom du roi, qu'on l'arrête. Amenez-le-moi au château.

Ceux du peuple qui reconnurent François de Lorraine se retirèrent promptement en leurs maisons, dans la crainte de quelque

malheur. Le duc trouva au château Claude le Sain, prévôt, et Dessalles, prieur de Vassy, qui l'attendaient pour lui demander des ordres sévères contre cette assemblée de protestans, disant que l'attrait seul de la nouveauté suffirait pour perdre un grand nombre de catholiques; que la morale qu'on leur prêchait menait directement aux sacriléges et aux séditions, voire au pillage des choses sacrées, comme, dans une grande partie de la France, aux révoltes fréquentes contre les gens du roi, aux conjurations même contre l'Église et la monarchie. — Que servent les édits, s'ils ne doivent pas être exécutés? disait Dessalles. Les calvinistes se vantent dans leurs discours et leurs écrits d'avoir écrasé les catholiques à Poissy; ne les croira-t-on pas, quand on les verra par toute la France séduire le peuple sans obstacle? Bergers hypocrites, ils conduisent le troupeau du bon pasteur en des prairies empoisonnées, etc. Le capitaine amena le ministre.

— Qui es-tu? lui demanda le duc.

— Je suis ministre du saint Évangile.

— Qui t'a donné le pouvoir de le prêcher?

— Jésus-Christ.

— Il blasphème, s'écria Dessalles.

— Ainsi faisaient les Juifs de notre Seigneur, répondit le ministre.

— Ton nom? dit le duc.

— Chrétien : c'est le nom des martyrs; c'est le nom qui nous convient à nous aujourd'hui.

— Sang-Dieu! ministre du diable, ne blasphème pas de la sorte. Connais-tu l'édit de juillet?

— Oui, monseigneur.

— Les assemblées publiques ou particulières, en armes ou sans armes, n'y sont-elles pas défendues? N'ordonne-t-il pas l'administration des Sacremens, selon la pratique reçue dans l'église catholique? Les paroles séditieuses et même imprudentes n'y sont-elles pas punies de mort?

— Je sais tout cela, monseigneur. Je sais de

plus que je n'ai point blasphémé tout à l'heure. Les édits des empereurs ne défendaient-ils pas aussi les assemblées des chrétiens, les prédications, l'administration des Sacremens? Ne punissaient-ils pas de mort les infractions de leurs édits? Contre nous on fait la même chose maintenant; nous sommes donc aussi des martyrs.

— Vous êtes des fous, répondit le duc, et j'ai pitié de votre folie. Je pourrais te retenir ici prisonnier. J'aime mieux te renvoyer à ton père, s'il vit encore.

— Il vivra toujours... Jésus-Christ n'a-t-il pas dit : *Et vous aussi n'êtes-vous pas fils de Dieu? Numquid et vos filii Dei non estis ?*

— Holà ! deux archers, cria le duc... Vous allez passer par la poterne du château, et conduire ce ministre jusqu'aux confins de notre principauté et des terres de notre bien-aimée mère, Antoinette de Bourbon... Pereira et vous, Tondeur, dit-il au gouverneur du château, que tous les braves gens de Vassy ne

s'exposent plus à encourir la justice du roi, et qu'aucune assemblée ne se fasse à l'avenir en cette ville.

— Entendez-vous, monseigneur? dit Dessalles.

Le peuple redemandait son ministre. Les deux archers l'entraînèrent vers la poterne. Sa prédication passionnée avait déjà son résultat. Le duc changea ses vêtemens, en prit de conformes à sa naissance et à ses dignités, monta sur son cheval, et voulut paraître seul devant cette foule troublée. Les portes du château s'ouvrirent. Dès que le peuple reconnut le prince, il se dissipa; quelques uns même crièrent: Vive monseigneur le duc! Nicolas Thièlemant, qui avait été le principal auteur du tumulte, se vit tout-à-coup abandonné. En ce moment la femme au voile noir sortit de chez l'échevin, se dirigea vers le cimetière près duquel le duc allait passer, et, se mettant en travers du chemin: — François de Lorraine, dit-elle, ne va pas au-delà de ces tombeaux sans me faire une promesse.

— Qui êtes-vous?

— Une femme dont ton père a fait le bonheur et le malheur, qui vient te demander au nom d'une autre femme, dont tu peux causer la mort, de ne jamais plus la revoir.

— Et cette femme !...

— Est Jehanne Thièlemant...

— Ne plus la revoir ! Vous êtes folle....

— C'est ce qu'ils disent tous de moi... elle est folle... Duc de Guise, *l'amour des princes de Lorraine est une chose fatale.* — La première femme qu'aima Claude de Lorraine fut empoisonnée par son mari, et son cadavre porté froid dans le lit de ton père; — la seconde fut trouvée pendue au lieu du rendez-vous; — la troisième mourut tout d'un coup dans un festin en recevant la coupe de dame Antoinette de Bourbon, ta mère; — la quatrième s'est vu arracher son enfant qui venait de naître, et a été jetée mourante dans les bois... Elle erre maintenant sous des habits de deuil... Regarde-la bien; c'est moi... C'est moi qui te

conjure de sauver la vie de Jehanne, *car l'amour des princes de Lorraine est une chose fatale...*

Et elle se retira sans attendre de réponse. Les pages du duc arrivèrent au galop. Un d'eux renversa un vieillard, et n'arrêta pas son cheval pour le relever. C'étaient des Allemands nommés Chebech et Cliqueberg. Le duc était rêveur. — Quelle est cette femme? leur demanda-t-il.

— Une folle, dit Chebech.

— Une sorcière, dit Cliqueberg.

Et le duc ne fit pas d'autres questions.

V.

*

LA FOLLE.

Les hommes sont prompts et cruels dans leurs jugemens. Ils expliquent et commentent malicieusement ce que certaines existences offrent d'obscur et de mystérieux. Là où leurs regards ne peuvent pénétrer, il n'y a pour eux que vices ou crimes. Et comment en adviendrait-il autrement, lorsqu'on les voit embrouil-

ler les choses les plus évidentes ; trouver une origine infâme aux plus pures actions, et flétrir en se jouant les desseins d'autrui, si utiles, si élevés qu'ils soient ? Un fait passé devant quarante individus, aura quarante versions différentes et quarante mille commentaires contradictoires, où l'on n'entendra peut-être pas une seule interprétation favorable ; où le cœur, source des plus nobles et des plus saintes inspirations, sera hideusement disséqué, et le front servant de siége à de hautes et de chastes pensées, stygmatisé par l'opprobre. C'est que la langue est un serpent qui se glisse sous les fleurs, et ne les épargne pas ; c'est que des lèvres, pour un baiser desquelles on donnerait mille fois sa vie, découlent souvent un poison mortel ; c'est que à l'insu des meilleurs, l'envie et la calomnie jettent leurs ombres aux plus vives lumières ; c'est qu'aux plus suaves calices des plantes volent d'horribles insectes, et que l'abeille qui fait le miel fait aussi de cuisantes blessures avec son aiguillon...... Toute vie

étrange, isolée, sera mal vue et outragée. Il faut se résigner à cette nécessité dure ou se confondre avec le vulgaire. L'âme forte reste à sa hauteur, sans s'effacer, en agissant comme la foule, ou descendre à des explications qui ne seraient ni crues, ni comprises.

Tel était sans doute le principe de *la femme au voile noir*, comme la désignaient les habitans de Vassy, et qu'ils surnommaient *la folle;* car depuis le jour où elle est venue habiter leur ville, en 1557, elle a constamment suivi la même voie, et ne s'est jamais abaissée à prévenir la malignité, malgré les fréquentes injures qui l'ont assaillie. Les bourgeois, tous ceux qui se piquaient d'être tant soit peu clercs, l'appelaient *la folle*; les simples artisans, fidèles aux vieilles croyances du moyen âge, *la sorcière*; et les pauvres seuls, *la bonne dame.* A son approche, les bourgeois poussaient des rires immodérés, et lui lançaient des sarcasmes amers; les artisans se séparaient en se signant; les pauvres lui tendaient la main, où elle dépo-

sait toujours quelque aumône, les interrogeant sur leurs besoins et leurs souffrances, et leur donnant des paroles de consolation. Elle ne cherchait point à avoir l'entrée des maisons des riches et de ceux qui la craignaient. Les chaumières les plus délabrées attiraient ses pas : elle y était accueillie avec joie, et n'en sortait point sans y laisser des traces de sa bonté.

Une chose étonnait pourtant ceux qu'elle visitait, ou avec qui elle avait des entretiens dans ses promenades journalières, hors des murs, c'était la singularité de ses questions sur l'âge de leurs filles et le désir qu'elle témoignait de les voir. Elle demandait aux filles si elles aimaient bien leurs mères ; aux mères, si elles chérissaient leurs filles ; les regardait longuement avec des yeux inquiets et pleins de désir, car elle relevait son voile quand elle se trouvait avec des femmes seules. Ses questions étaient plus pressantes pour celles qui avaient de dix-neuf à vingt ans. Elle les consi-

dérait dans une rêveuse immobilité, puis elle prenait leurs mains qu'elle caressait et baisait passionnément ; leur disait de ces paroles que les mères savent trouver, et que les amans imitent naturellement, quand leur cœur est bien vrai. Les soirs d'été, on la voyait souvent assise au bord des chemins, regardant passer les villageoises qui revenaient de paître leurs troupeaux, ou les herbières qui pliaient sous la charge. A leur vue, elle poussait quelquefois de grands soupirs. Elle s'approchait des jeunes filles qui se reposaient de la chaleur et de la fatigue, essuyait avec son mouchoir leur front en sueur, et leur donnait un baiser. De là quelques hommes corrompus calomniaient ses mœurs ; assurant, les uns, qu'elle avait d'odieuses passions ; les autres, que son voile noir cachait la figure d'un homme, déguisé sous des habits de femme. Ceux qui la voyaient de près et l'entendaient parler étaient promptement détrompés par la douceur de sa voix, la finesse de sa taille, la petitesse de ses mains,

et par ce que son voile laissait apercevoir de mélancolique et de pur dans ses traits. Mais cette espèce d'homme n'aime pas à reconnaître son erreur, et y persévère même après l'avoir reconnue.

Les jeunes gens n'excitaient pas également son attention. Quand des chevaliers passaient, elle se renfermait. — Les princes lorrains venaient-ils avec leurs jolis pages et leur suite brillante, tous, amis ou ennemis, couraient au-devant d'eux, sinon pour crier Noël, du moins pour les voir : elle seule, *la folle*, se hâtait de gagner sa maison, et de clore portes et fenêtres. Ceux qui la croyaient sorcière ne la fuyaient pas plus vite qu'elle ne fuyait les gentilshommes et les chevaliers. Un seul lui avait parlé jusqu'ici : Giovanni Pereira était cet homme ; mais personne n'osait l'interroger à son tour sur le compte de *la folle*, car Giovanni, capitaine des archers de Guise, était redouté des manans et des soldats. Il y avait dans sa voix et ses regards une sorte de féro-

cité qui arrêtait la confiance. Son commandement était dur et difficile. L'austérité de ses mœurs contenait sa compagnie. La plus légère faute était punie sévèrement. Inflexible comme l'acier qni couvrait sa poitrine, il ne pardonnait jamais, et la raison de ses châtimens n'était pas toujours assez connue, comme leur proportion assez facile à juger. Il fit fouetter jusqu'au sang un pauvre archer qui avait crié *à la sorcière!* en passant sous les fenêtres de *la folle*. Qu'y avait-il donc de commun entre lui et cette femme? on l'ignorait. Il n'avait jamais pénétré chez elle, du moins personne ne s'en était aperçu. S'il lui parlait, c'était dans une rue, ou à la porte de l'église, ou dans la campagne; encore ils n'échangeaient que quelques paroles, et se séparaient brusquement l'un et l'autre. De même que *la folle*, Pereira ne s'était lié avec aucun bourgeois du pays. Mais il n'était pas également compatissant aux pauvres. Corps et âme d'airain, il avait des mouvemens comme des ressorts; tan-

dis que les sentimens de *la folle* se laissaient voir en mille circonstances. Ils étaient mal compris sans doute; mais enfin ils existaient. L'âme vivait au moins, l'âme animait cette femme; âme voluptueuse et damnée, selon les riches, céleste et généreuse, selon les pauvres, qui sûrement avaient raison. L'aumône et la commisération pour le malheur rachètent bien des fautes...

Après deux années passées comme nous l'avons dit, *la folle* apprit les bruits qui couraient sur la naissance de Jehanne Thièlemant, et dès lors elle chercha les moyens de s'approcher d'elle. Au lieu de se tenir retirée au fond de l'église, comme le publicain, elle assistait aux offices à côté de Jehanne, qui d'abord fut un peu effrayée de son voisinage. Mais la piété de *la folle* et la ferveur de ses prières changèrent sa frayeur en pitié, et sa pitié bientôt en affection. Le voile noir qui couvrait le visage de l'inconnue empêchait Jehanne de se troubler à ses regards fréquens; et quand *la folle* se présenta chez l'échevin, elle éprouva

une joie extrême à la recevoir comme amie. Pendant l'absence de Thièlemant, *la folle* ôtait son voile, et faisait remarquer à Jehanne qu'il y avait beaucoup de ressemblance dans leurs traits; puis elle la priait de n'en rien dire à personne, ou d'attendre encore. D'où venait cela? Quoi donc attendre? Jehanne étonnée, n'y comprenait rien; mais elle avait promis et se taisait. Elle plaignait en elle-même cette pauvre femme, qui raisonnait si bien en mille choses, et qui avait tout d'un coup des étrangetés qu'on ne pouvait fonder sur aucun motif.

Depuis la mort de sa mère, Jehanne aimait réellement l'inconnue. Elle était si touchée de la voir pleurer avec elle quand elle pleurait sa tendre mère, de la trouver bonne sur tout et dans tous ses conseils! *La femme au voile noir* avait bien remarqué l'amour du duc de Guise, mais n'en n'avait jamais parlé à Jehanne, dont elle connaissait les sentimens pieux et dévoués à son mari. Cependant elle

surveillait intérieurement les mouvemens de cette âme si belle, et les dirigeait sans faire sentir son influence. Une mère n'eût pas eu plus de tact et d'aperçus, plus de baume pour guérir les blessures, et plus d'adresse à en faire de salutaires.

Le jour du prêche, *la folle* vint chez Jehanne au moment où le duc de Guise en sortait. Sa foi dans la vertu de la jeune femme ne fut pas ébranlée; mais elle crut à une sorte de fascination qui avait triomphé du cœur de Jehanne, sans la rendre matériellement coupable, ainsi que le croyait Nicolas et que le soupçonnait Sarah. Elle vit dans l'abattement de ses traits tout ce qu'elle souffrait, et dans ses regards supplians, qu'elle demandait à être rassurée, et qu'elle méritait d'être estimée, chérie comme auparavant, davantage encore peut-être, ayant eu de plus terribles luttes à soutenir et de plus grandes difficultés à vaincre. En de telles situations, l'hypocrisie est un voile que déchire promptement le regard; et

ce voile n'avait pas même répandu son ombre sur le visage de Jehanne. *La folle* n'y vit rien pour le présent que la douleur; mais elle mesura de la pensée toutes les craintes de l'avenir, toutes les tortures morales que pouvait inventer Nicolas Thièlemant. Désormais la vie de Jehanne était une pauvre fleur, macérée par l'orage, à laquelle il fallait de beaux rayons de soleil pour renaître. L'âme que ne réchauffe pas alors la confiance abandonne le combat, et se dédommage des peines intérieures par de coupables plaisirs; ou, persévérant dans sa force divine, elle meurt lentement sous le vent de la colère, sous les nuages de la calomnie. Sa résignation frappe ensuite les hommes et leur laisse le doute et le mystère; sa pureté, ses souffrances, lui ont préparé dans une vie meilleure des sources infinies de voluptés saintes et éternelles.

La pensée des infortunes de Jehanne et l'espoir d'y apporter quelque adoucissement inspirèrent à *la folle* de s'adresser sans détour à

François de Lorraine. Elle lui a révélé un côté de sa vie. Il est bien faible encore ce point lumineux qui est tombé sur une ombre si noire. L'histoire qu'elle raconta, quelques jours après, va nous la faire connaître presque tout entière. Depuis l'évènement du premier prêche, *la folle* passait une grande partie de ses journées avec Jehanne et Sarah, car Jehanne avait besoin de n'être pas seule. Elle se dévouait au bonheur de sa fille adoptive, si le bonheur pour elle était encore possible. Sa présence du moins apportait quelque soulagement à des peines en vain dissimulées. Nicolas cachait ses ressentimens devant les étrangers, mais les faisait cruellement sentir, dès qu'il en trouvait l'occasion. Sarah n'avait plus que des complaisances pour sa sœur. Ses épanchemens de cœur, ses affections, n'étaient dus qu'à des momens d'oubli, et les entretiens de *la folle* les prolongeaient, les rendaient plus fréquens. L'échevin lui-même en éprouvait de salutaires impressions; il aima de plus en plus la com-

pagnie de la femme mystérieuse, qui avait des rires et des larmes quand ils étaient nécessaires. Mais les rires chez elle étaient forcés et la faisaient bien souffrir. — Les larmes seules lui étaient naturelles. Des tribulations si désolantes l'avaient éprouvée !

C'était le 6 novembre 1561, le jour de la saint Léonard, fête de Gallois, second échevin de Vassy. Nicolas Thièlemant avait donné un souper à son collègue et à son père Claude Le Poix. Les libations en l'honneur du saint, ou la familiarité entre amis qui cause toujours une espèce d'étourdissement, d'ivresse, avaient répandu une gaieté franche sur les visages des convives. — Ils étaient réunis autour d'un bon feu, et devisaient sur les choses de la religion qui occupaient toutes les têtes alors, et sur les petites nouvelles du pays. Le nom de *la folle* avait été prononcé quelquefois, mais avec respect, en l'appelant *la femme au voile noir*, ou, comme les pauvres, *la bonne dame*. Jehanne ne savait plus la désigner autrement ;

car c'est une grande pauvreté que son malheur et son abandon ! Ce sont de terribles haillons pour l'âme que de semblables douleurs ! — Le hasard l'amena ce soir-là même chez Nicolas Thièlemant. Elle allait se retirer à la vue de Léonard Gallois et du procureur-syndic ; mais Jehanne s'empressa de la retenir, et elle fut réellement la bien-venue. Sans participer précisément à la gaieté de tous, elle devint plus communicative. Elle eut même quelques propos, quelques saillies qui augmentèrent l'hilarité. Tant qu'aucun souvenir fâcheux ne se réveillait dans son âme, elle ne se distinguait des autres que par le choix de ses paroles mesurées, la sagesse de ses pensées et de ses conseils. Une corde sensible venait-elle à être touchée, il y avait une explosion étrange de sentimens enflammés, de toute la ferveur, de toute la poésie des passions italiennes. Cette corde vibrait long-temps ; mais elle en éveillait d'autres sans harmonie qui jetaient de bizarres accords. En ces instans surtout on eût pu croire

qu'elle était folle. Il fallait être dans le secret de sa vie pour n'en être pas étonné. Le mot amour seul, prononcé avec enthousiasme, pouvait produire cet effet. Souvent elle était assez maîtresse de sa volonté pour garder le silence ; mais si l'on eût pu voir son visage sous ses voiles noirs, on eût remarqué sur ses joues passer et repasser mille sensations. Cela lui était arrivé déjà plusieurs fois, seulement à quelques traits d'une ironie bienveillante, lancés à Sarah par le procureur-syndic. Elle s'était toujours contenue, sans que personne ne se doutât de ses efforts ; mais quand Claude Le Poix dit : — Je n'irai pas plus loin, ma petite Sarah, car je vois que cela vous touche trop vivement. Seule de nous tous, vous restez rêveuse au milieu de nos rires ; — c'est vraiment de l'amour.

— Eh bien ! monsieur? dit sèchement la jeune fille.

— Eh bien ! eh bien ! balbutia Le Poix, c'est qu'il vaudrait mieux m'aimer, moi, qu'un

grand seigneur, et que je vous aimerais mieux et plus long-temps que lui.

La naïve bonhomie de Le Poix fit sourire Jehanne et Sarah elle-même. Léonard Gallois frappa sur l'épaule de Claude en disant : — Mais les grands seigneurs donnent de brillans atours et de beaux châteaux.

— Et quand ils aiment, dit Nicolas Thièlemant, ils aiment aussi bien, aussi long-temps que nous. Les âmes qui brûlent d'un égal amour connaissent-elles la différence des rangs ?

— Et quand on aime, on ne pense pas aux châteaux, murmura timidement Sarah.

— Mais s'il fallait habiter une chaumière?...

— Une femme l'habiterait, monsieur, dit *la folle* en interrompant Claude Le Poix; elle l'habiterait... le toit fût-il à jour... n'eût-elle que des feuilles sèches pour y étendre ses membres fatigués, qu'un peu de laine pour se couvrir, qu'un peu de broussailles ramassées au bois pour se réchauffer dans l'hiver... elle l'habiterait..

parce que l'amour d'une femme centuple ses forces, et rend d'airain le corps le plus faible; parce qu'elle le voudrait, et qu'une femme qui aime, veut, et qu'elle vient à bout de faire ce qu'elle veut, malgré tous les obstacles. Elle se traîne sur les mains quand elle ne peut plus marcher pour voir son amant; et quand elle n'a plus de pain, elle vit de racines sans se plaindre... Elle l'habiterait, monsieur, parce que cela s'est vu ailleurs que dans les contes des nourrices; parce qu'un amour bien développé dans une âme forte, brave la soif, la faim, l'intempérie des saisons et les privations de ce que les autres appellent plaisirs. C'est qu'à cette femme tout est plaisir, tout est jouissance dans ses privations, et que son âme, dégagée des choses de la terre, se plonge par avance aux délices du Paradis; et que lui importent les palais, les festins, les spectacles, pourvu qu'elle sache qu'une âme est là, près d'elle, qui fait d'elle le centre de ses pensées; qui pleure à ses pleurs et s'égaie à ses joies, qui lui

abandonne sa vie sur la terre, et quelquefois sa part du ciel? La chaumière est alors un beau palais, le pain du pauvre un splendide festin, et le moindre regard un spectacle merveilleux. Oh! se mirer dans les yeux qu'on aime, sentir alors les âmes qui s'échangent, se déplacent, vont et viennent de l'une à l'autre en nous abreuvant de je ne sais quelles voluptés qu'aucun mot ne peut rendre, qu'on ne peut comprendre sans l'avoir senti. — Oh! pouvoir presser une main contre son cœur qui surabonde de vie, entendre en soi une musique si harmonieuse qu'un long frémissement de bonheur vous laisse sans voix et sans soupir.—Oh! approcher sa bouche d'une bouche qu'on aime, ne plus rien voir, ne plus rien entendre, s'anéantir dans l'amour. — Voilà le beau palais, le splendide festin, le spectacle merveilleux : et pour tout ce bonheur qu'on ne goûte qu'une fois en sa vie, une femme n'habiterait pas une chaumière! Oui, elle l'habiterait, seulement encore pour en garder le souvenir loin des

souillures dont vous couvrent les hommes qui ne peuvent s'élever aussi haut. Leurs bruits étourdissent l'âme et font que les pensées s'envolent avec leurs fantastiques images. Les dessins les plus suaves s'effacent aux nouveaux tableaux qu'ils vous présentent, comme l'empreinte du pied au chemin trop battu. La solitude fait recommencer à l'âme ses sensations; elles sont moins vives et purement idéales; mais elles sont aussi réelles que le reste, plus réelles peut-être, puisqu'elles peuvent se reproduire, et que le passé est mort à tout jamais. Vous avez donc bien raison, ma bonne Sarah; quand on aime, on ne pense pas aux châteaux. Mais que c'est un grand malheur quand une femme de bourgeois aime un gentilhomme qui a des châteaux!...

La femme au voile noir poussa un profond soupir en regardant Sarah, qui baissa la tête et ne répondit rien. Thièlemant avait pris la main de Jehanne, qui avait des pleurs de

joie dans les yeux : tous gardaient le silence. *La femme au voile noir* reprit :

— Oh! j'ai connu une femme, une pauvre femme qui a bien souffert à cause de cela; et si je ne craignais...

— Dites, dites toujours, demandèrent Jehanne, Sarah et Claude le Poix; Nicolas Thièlemant et Léonard Gallois firent seulement un signe de tête.

— C'est une histoire lamentable que sa vie, dit-elle; mais vous m'écouterez sans frémir. Ses douleurs qui furent des choses de l'âme ne peuvent passer dans les paroles, et des paroles dans ceux qui les écoutent. Vous en entreverrez l'ombre seulement, et vous la plaindrez peut-être comme moi. Je l'appellerai Bertha, car je ne puis lui donner ici son vrai nom. Cette femme est née en 1512, dans un pays où tout est précoce, la nature et l'homme, les fleurs et les femmes. Son père était le plus riche bourgeois de la ville, fier comme le premier monarque du monde, et sa fille était

pour lui un objet de luxe que l'on montre, que l'on place dans tel lieu plutôt que dans tel autre pour le faire mieux ressortir, mais auquel on ne s'attache que comme à une chose extérieure. Quand elle fut en âge d'être mariée, elle aimait, sans en avoir fait l'aveu, un jeune homme, dont l'amour pour elle était un vrai délire. Un jour l'entrée de sa maison fut fermée à ce jeune homme; le père fit venir sa fille devant lui, et dit :

— Je vous ai trouvé un mari. C'est un gentilhomme français, un noble et brillant chevalier. Il a dîné hier ici, l'avez-vous remarqué?

— Oui, mon père, répondit-elle d'une voix tremblante...

Elle n'avait plus de mère. Une pauvre fille alors est bien à plaindre. Une mère voit et devine tant de choses!... Ce Français était en effet, un beau gentilhomme. Le père continua :

— Il est aussi loyal en affaires que généreux aux batailles; je lui confierai votre fortune...

L'acte en est déjà dressé... il l'administrera certainement avec une rare probité.

— Mais, mon père, dit-elle...

— Écoutez-moi, reprit-il. Je ne demande pas votre avis : vous êtes trop jeune pour être consultée. Demain, vous serez conduite à l'autel.

Comme une victime, pensa la triste jeune fille. Ses larmes la suffoquèrent. — Mon père ! mon père, s'écria-t-elle, mon bon père ; mais je ne connais pas cet homme, moi. — Vous me jetez à lui, et il ne m'a jamais dit une seule parole. Grâce ! grâce ! au moins quelques jours ; que je le voie encore ; que je l'entende. Oh ! non, vous ne voudriez pas faire mon malheur. Cela ne sera pas.

— Cela sera, dit-il.

— Non, cela ne sera pas, dit une autre voix. C'était le gentilhomme ; il avait tout entendu. — Mademoiselle a raison, et je vous demande cette grâce pour moi-même.

— Je puis toujours compter sur votre parole ? ajouta le père.

— Un gentilhomme en est esclave, monsieur.

— Arrangez-vous donc ensemble. Le père les laissa seuls.

Ils se virent seuls, toujours seuls pendant un mois. Ce fut une étrange fascination, un éblouissement indicible, je ne sais quoi enfin ; mais la jeune fille oublia ses premiers sentimens, peut-être parce qu'elle était bien plus aimée qu'elle n'aimait, et elle devint folle du gentilhomme français qui n'avait, lui, que des semblans d'amour. La célébration du mariage fut arrêtée pour le 16 mai 1528. Dans la nuit qui précéda ce jour, le jeune homme qu'elle avait aimé d'abord, croyant être aussi sûr de son amour que de celui qu'il sentait en lui-même, pénétra dans sa chambre en soulevant une partie du vitrage, et s'approchant du lit de la jeune fille, il l'éveilla par un baiser. Il se mit à genoux devant elle, comme devant une sainte Vierge, et la supplia de le suivre. Tout était préparé pour un enlèvement. Il y avait

une échelle de soie accrochée à la fenêtre, et une litière l'attendait au bas. Son amour était bien vrai, ses prières étaient bien pressantes; mais elle ne l'aimait plus, et elle lui ordonna de sortir. Il se roula à ses pieds, lui, frappant rudement son front contre le lit, ayant des mots à attendrir un cannibale. Elle resta froide, et dit qu'elle allait appeler. Alors cet homme se leva tout droit. Ses yeux ouverts étaient immobiles de désespoir, et ses cheveux hérissés de fureur. Il la considéra ainsi avec un sourire atroce qu'elle a revu souvent depuis dans ses souvenirs; puis il se pencha sur elle pour l'emporter de force. La jeune fille jeta des cris qui réveillèrent ses femmes. Elle s'accrochait au lit, aux rideaux. Sa bouche et ses ongles saignans ne tenaient plus que des fragmens déchirés; déjà elle était auprès de la fenêtre. Elle fit un dernier effort pour saisir la tapisserie. En ce moment son père entra et frappa le jeune homme de son épée dans les reins. Il lâcha sa proie. Un second coup d'épée l'arrêta lorsqu'il

allait s'échapper. Il tomba couvert de sang, et regardant la jeune fille avec des yeux de prière : elle ne cria pas pitié pour lui, et ne chercha point à retenir le bras de son père. Le gentilhomme français qui survint empêcha qu'on ne lui portât de nouveaux coups ; mais il le releva et le jeta par la fenêtre. Ce fut une nuit horrible ! mon Dieu ! et cependant la jeune fille, après s'être baigné la bouche et les doigts d'essences aromatiques, et avoir ordonné à ses femmes de rester dans sa chambre, recommença un paisible sommeil, et le lendemain fut témoin de son *bonheur*.

Il lui fallut à quelque temps de là suivre en France son mari. La première chose qu'elle rencontra hors de la ville fut le cadavre de son père. Bertha ne le reconnut pas ; on le lui dit plus tard, lorsqu'elle ne pouvait plus venir pleurer sur lui. Avec cette vie si chère, pour elle s'éteignirent les beaux jours. Ce tombeau qui s'ouvrait sous ses pas engloutit encore sa fortune et son époux. Elle fut séparée du seul enfant

qu'elle avait eu pendant douze années d'un mariage malheureux. — La séparation d'êtres aimés est une mort anticipée.

Croyez-vous que, après tant de secousses, Bertha put se reprendre à l'amour qui l'avait ainsi trompée ? car son mari avait été de marbre et de fer pour elle, et sa famille, dont il restait encore quelques membres, éloignés, il est vrai, n'avait pas voulu recevoir la fille d'un négociant, alliée à un gentilhomme de haut parage. Qu'elle eut de mépris à supporter, même de son mari ! Oh ! mes amis, laissons reposer les morts. — Oui, elle se reprit à l'amour. Elle fut aimée, bien aimée, et cela dura tant que l'homme qu'elle aimait vécut. C'était un beau seigneur encore. Avant même d'avoir un aveu d'amour, il faisait pour elle des courses longues, bien longues, tout armé, comme s'il allait en guerre. Il épiait les regards de Bertha, partout où il savait qu'elle pouvait aller. Elle le trouvait en tous lieux dans le jour, et souvent, la nuit, elle apercevait son

ombre qui passait devant ses fenêtres. Elle ne l'aima pas sans lutter long-temps, sans verser bien des larmes, sans faire au ciel bien des vœux. Mais c'était sa destinée.

L'indigence, l'abandon, le besoin de communiquer ses peines, font faire tant de choses à une pauvre femme désolée!

Le malheur qui vous plie çà et là, vous force de chercher un appui malgré vous; et quand cet appui s'offre de lui-même, on est bientôt tout étonné de s'y voir attaché.

Elle n'était pas assez noble de naissance pour être la femme d'un gentilhomme; elle fut méprisée et ballottée comme un jouet, et jetée là sans ressources. Elle était cependant trop noble d'âme et de naissance pour être, comme elle le fut, la maîtresse d'un grand seigneur. Sûrement Bertha eut des heures de bien grandes félicités et d'oubli bien profond de son passé, de la fausse position de son présent. Elle vivait dans une chaumière isolée, loin de tous les regards, confiée aux soins d'une

vieille femme, qui était une mère pour elle. Il y avait déjà près de deux ans que ce bonheur durait; Dieu allait lui accorder un enfant, l'ange de ses amours, l'ange qui console une mère... Elle bâtissait mille espérances sur lui; elle ne serait plus seule dans la vie... Un jour elle aperçut un homme d'une taille gigantesque. Il se posa devant elle sans qu'elle eût le temps de fuir. C'était celui qui l'avait aimée si fortement. — Elle s'évanouit. Il la porta dans ses bras jusqu'à sa chaumière. Les douleurs de l'enfantement commencèrent. L'homme disparut. — Le ciel lui avait accordé une fille, comme chaque jour elle l'avait demandé dans ses prières. Elle oubliait toutes ses souffrances dans la joie qu'elle en éprouvait. Au commencement de la nuit, il y a maintenant de cela dix-neuf ans neuf mois et quatre jours...

— Vous dites dix-neuf ans?... demanda Claude le Poix.

— Oui, dix-neuf ans neuf mois et quatre jours.

— C'est que... Je vous demande pardon; mais je n'avais pas bien entendu.

— Des hommes masqués entrèrent dans la chaumière et prirent...

— Des hommes masqués... C'est son enfant qu'ils prirent? demanda encore Claude le Poix.

— Oui, ils prirent à côté d'elle, dans son berceau, sa pauvre petite fille. Bertha n'avait pas de force. Elle s'arracha cependant de son lit, et se traîna sur les genoux. Sa vieille gouvernante avait été renversée et battue. Elles restèrent ainsi toutes les deux une partie de la nuit par terre et tremblantes de frayeur. Bertha parvint cependant à se recoucher. Le père de son enfant ne demeurait pas avec elle, car il les eût tués, ces démons de l'enfer. Les honneurs et la gloire le retenaient ailleurs malgré lui. Quand il revint, à quelques mois de là, les larmes que son récit lui fit répandre prouvèrent combien il aimait. Elle n'osa pas livrer à son courroux l'homme

qui avait ravi son enfant. Elle l'abandonnait à ses remords ; et puis son beau seigneur eut bientôt fait oublier toutes ses peines. Il était aimant et bon comme le premier jour. Les belles heures d'amour recommencèrent leur cours fortuné. Quoique beaucoup plus âgé qu'elle, il avait des idées si fraîches et si nobles, tant d'onction dans la voix, tant de jeunesse dans les sentimens, que l'amour de Bertha peut bien se concevoir avec cette ferveur et cette exaltation. Sa femme dont le cœur était glacé avait encouragé l'homme qui enleva l'enfant de la veuve dénuée de secours. Cette femme était de race royale; elle n'eut pas pitié d'une pauvre mère. Elle vint un jour dans sa solitude à l'heure où elle attendait son ami. Deux valets la suivaient avec d'immenses tapisseries. Elle s'appuyait au bras du misérable à qui Bertha devait peut-être aussi la mort de son père. Elle entra sans lui parler et sans lui demander aucune permission.

— Que signifie cela, lui dit Bertha, et que me voulez-vous?

Elle ne répondit rien, fit un signe à ses valets; les tapisseries furent suspendues en un clin d'œil aux parois de la chaumière (1), et ils se retirèrent. — Cette femme resta avec l'homme qui l'accompagnait.

— Oh! madame, dit la vieille gouvernante, je vous connais, moi; vous êtes toute-puissante; ayez pitié de ma bonne maîtresse.

— Maîtresse?... C'est cela, dit-elle; la maîtresse de mon mari, une infâme courtisane!

— Le ciel vous pardonne, madame, s'écria la jeune femme indignée; mais ne blâmez pas ce que vous ne pouvez comprendre. Une courtisane! une courtisane! eh bien! soit! mais une courtisane aime son enfant. Rappelez-vous le jugement de Salomon. Infâme! Oh! c'est la mère dénaturée qui tue son enfant, ou

(1) Varillas, qui raconte cette anecdote dans son histoire de Charles IX, prétend qu'Antoinette de Bourbon parvint ainsi à guérir Claude de Lorraine de sa passion. La tradition orale contredit positivement le récit de l'historien.

qui arrache celui d'une autre pour le tuer. Tenez, madame, j'oublierai tout ce que vous m'avez fait souffrir, vos paroles, vos actions; je vous aimerai même; oui, je vous aimerai; mais dites-moi ce que vous avez fait de ma fille... Vous riez?... Mon Dieu! vous n'avez donc point d'âme... Je ferai ce que vous voudrez. J'abandonnerai cette chaumière, je me retirerai au fond des bois; mais où est ma fille? donnez-moi ma fille, je vous en supplie! je vous la demande à genoux... Ma fille! ma fille! par pitié! Vous me repoussez! vous ne me regardez plus... Oh! madame, vous serez punie de Dieu; car Dieu est juste... Et vous qui vous êtes fait mon persécuteur, le bourreau des miens, ayez donc enfin pitié de moi, d'une pauvre femme. Ah! vous riez aussi; mon Dieu! mon Dieu!

En ce moment son protecteur arriva.

— Qu'est cela? demanda-t-il. Vous, aux pieds d'un chevalier à mes gages! Messire, sortez d'ici! à dater de ce jour vous ne faites plus partie des officiers de ma maison. Je

ne veux pas de réponse... Sortez... Et vous, madame, que faites-vous céans?

— Que veniez-vous faire vous-même? lui répondit sa femme.

— Peu vous importe! je suis maître ici.

— Et voilà votre maîtresse...

— Plus de respect, madame.

— Pour une courtisane!

— Par la mort-Dieu! j'en jure l'âme de mon corps, si vous n'étiez mon épouse honorée, ces paroles vous coûteraient la vie... Ah! ah! d'où viennent ces tapisseries? dit-il en se retournant.

— J'ai pensé qu'un grand seigneur, comme vous, ne pouvait trouver assez bien une chaumière nue et dépouillée.

— Le corps et l'âme qui l'habitent la rendent assez belle pour moi. Elle est plus belle que mon palais, que ceux de votre famille. Mais je suivrai vos avis. Ce n'est qu'une chaumière, j'en ferai un château... Suivez-moi, madame.

— Mais, monsieur...

— Je vous dis de me suivre; je le veux... je l'ordonne!

Il saisit une des mains de sa femme dans sa main vigoureuse et il sortit avec elle. Bertha soulagea son cœur en versant des torrens de larmes. Le prince revint le soir. Il n'eut jamais peut-être plus de paroles de consolation et d'amour. Il conduisit Bertha dans un couvent de femmes, pour y demeurer jusqu'à ce que le palais qu'il avait juré de bâtir à la place de la chaumière fût terminé. Au bout d'une année, il vint la rechercher au monastère, et la mettre en possession du magnifique séjour qu'il lui avait préparé. Le temps passé avec les saintes filles consacrées à Dieu avait donné à Bertha le désir d'y finir sa vie. Les souvenirs de son amour, l'exaltation religieuse de son âme aimante, suffisaient pour en remplir tous les instans. Elle ne consentit à suivre le prince que par une déférence de reconnaissance; mais ce fut à regret. — Il avait fait graver en tout lieu

des emblèmes et des inscriptions d'amour (1). Le frontispice contenait ces mots entre des cœurs enlacés : *Toutes pour une*. Pour une, en effet, il avait généreusement sacrifié toutes les autres femmes, tout ce que la vie de famille offre de bonheur calme et suave. Son amour n'avait été ni méticuleux, ni hypocrite. Il marchait le front à découvert sans rien nier, parce que, disait-il, je vois que je m'élève en t'aimant, Bertha. Ce n'est point pour conserver un serment d'amour-propre que j'ai construit ce château, c'est que je ne sais ce que tu serais devenue après ma mort. Je veux te laisser au moins une demeure agréable et une fortune digne de toi. Tiens, ajouta-t-il en ouvrant une cassette, voici des pierreries et des bijoux dont la vente enrichirait la moitié d'un province, je te les donne. — Il ouvrit une autre cassette. — Voici de l'or... et je veux que l'acte de donation de ce château soit dressé par-devant notaire.

(1) Voyez les notes à la fin du volume.

Je serai sûr au moins qu'il te restera quelque chose de moi, et que le souvenir de mes bienfaits...

— Non, lui dit Bertha, pas le souvenir de vos bienfaits, mais de votre amour, de votre amour seulement. J'aimais mieux ma chaumière. Je trouve, il est vrai, ma vieille gouvernante; mais c'est moins simple, moins naturel maintenant. Ces pierres pèsent sur moi. L'ombre légère des arbres valait mieux que l'ombre lourde et noire de ce toit. Mais qu'importe, vous êtes là, vous, mon beau seigneur; c'est tout ce que je pouvais désirer. Ces trésors, je les garderai pour notre fille, et si je la retrouve...

— Et vous les avez encore, dit Claude le Poix.

— Moi!

— Je me suis trompé... Non, pas vous... mais Bertha; madame Bertha...vit-elle encore? A-t-elle conservé ses bijoux, son or?...

— Sans doute... Voilà donc une partie de

ce qu'elle dit au prince; mais elle ne le revit plus. Il mourut avant d'avoir fait dresser l'acte, et le lendemain de sa mort, sa femme, sa femme elle-même, vint au petit châtel, toujours avec le même homme qu'elle avait fait rentrer au service du prince, et lui ordonna de quitter sa demeure avant la fin du jour. Bertha se résigna, donna de l'or à sa vieille gouvernante, et s'achemina vers le monastère avec ses deux cassettes qu'elle devait conserver pour sa fille.

Oh! la retraite, le silence du cloître avec Dieu, c'est encore un bien plus grand bonheur que la solitude de la chaumière avec l'amour. Dieu qui a pardonné à la femme pécheresse, *parce qu'elle a beaucoup aimé*, vous tend des bras miséricordieux dans son sanctuaire; il reçoit sans vous alarmer le cœur brûlant que vous déposez à son autel, surtout quand plus rien ne le rabaisse à la terre, et que l'être chéri qui le faisait battre est au ciel avec le Dieu à qui vous vous consacrez. Toutes les voluptés

que l'âme a savourées reviennent, épurées par la méditation, l'entourer comme un parfum bénit. Tout les lui apporte, l'ombre sainte du monastère, le chant des cantiques, l'écho des voûtes, la prière des nuits. Dieu! Dieu! par-dessus tout. Dieu tout amour, toute flamme, tout extase; Dieu qui vous appelle à sa table sainte, qui vous accompagne dans le jour, veille sur votre sommeil pendant la nuit; rafraîchit avec l'aide de ses anges vos fronts que brûle la maladie, redresse votre corps affaissé de douleurs, et vous parle sans cesse du bonheur qui vous attend. Oui, Dieu se complaît au milieu de ces chastes âmes qui se consument lentement pour lui. Il se montre à elles dans de mystérieuses intuitions, et soulève quelquefois les ombres épaisses qui cachent ici-bas les joies de l'éternité. Les réformés, qui prêchent contre les monastères, ne savent pas toutes les félicités qu'ils pourraient détruire, toutes les existences qu'ils flétriraient. Qui donnerait, après, un refuge contre le remords,

la misère, le désespoir? La paix du cloître tient le milieu entre les bruits du monde et le silence éternel du tombeau; si vous ôtez cette tombe vivante, il faudra bien souvent ouvrir celle de la mort. Dès que manquera l'asile où l'on peut vivre, se repentir et se préparer pour le ciel, on se précipitera dans celui après lequel il ne faut plus espérer, et où l'on tombe mûr pour le paradis ou l'enfer!

Bertha avait encore à pleurer sur l'âme de toutes ses espérances, sur le fils dont elle avait été obligée de se séparer. Elle apprit sa mort en même temps que celle de son bienfaiteur. Dieu seul lui restait donc; et pendant sept années elle le servit dans le monastère. Après cela, une nouvelle persécution survint. Une des filles de cette femme, qui l'avait tant haïe, fut nommée abbesse, et chassa du couvent la pauvre Bertha, encore une fois sans une pierre où reposer sa tête. Elle retrouva heureusement sa vieille gouvernante, et maintenant...

— Et maintenant on l'appelle *la femme au voile noir*, dit Nicolas Thièlemant.

— *La bonne dame*, ajouta Jehanne.

— Et Sarah dit : Bertha était Génoise, et s'appelait...

— Vous l'avez dit, maître ; on l'appelle *la femme au voile noir*... — *La bonne dame* interrompit aussi Sarah d'une voix entrecoupée.

— Oh! n'ayez pas peur, madame, dit Claude le Poix. — Votre secret sera bien gardé... nous en avons conservé de plus difficile.

— Vous en conserverez peut-être encore, répliqua-t-elle avec un regard pénétrant qu'on distinguait à travers son voile ; — puis elle se retira. — Jehanne lui dit tout bas en la reconduisant : — Vous êtes madame Giselina. — Elle ne reçut point de réponse. *La bonne dame* parut n'avoir rien entendu.

VI.

*

BURGENSIS DE CHALONS.

On ne tarda pas à ressentir les effets qui devaient nécessairement suivre le prêche du ministre dans la maison de Le Febure. Les Huguenots de Vassy, exaltés par des principes qu'ils n'interprétaient qu'avec leurs passions, commencèrent à être aussi intolérans envers les catholiques qu'ils les supposaient envers eux-

mêmes. Ils donnèrent des preuves de leur *réforme religieuse* en brisant les statues de la Vierge et des saints; comme s'il y avait quelque chose d'anti-chrétien dans ces images qui représentent au pauvre patient la Mère des Douleurs, la Consolatrice des Affligés, et les hommes qui ont lutté, comme lui, dans cette vallée de larmes, contre les infirmités de l'âme et du corps.

Voici un souvenir de mon enfance que cette idée me rappelle. En 1822, je passai quelques jours de vacances chez un de mes camarades de collége, dans un village de l'Anjou. A mon arrivée, la fille de son garde mourut. Le lendemain de l'enterrement, nous allâmes tous les deux tendre des gluaux auprès d'une petite fontaine où nous avions vu voltiger une foule de chardonnerets. C'était le matin : nous étions dans un chemin creux, bordé de troënes qui entremêlaient leurs baies noires aux grappes rouges du houx et aux fleurs jaunes des ajoncs; ce ravin formait subitement un angle aigu,

une pointe couverte d'un vieux châtaignier dont les branches sinueuses serpentaient au-dessus de nous. Dans un enfoncement de ce châtaignier était, depuis longues années, une sainte Vierge grossièrement sculptée; les femmes et les jeunes filles venaient rarement auprès sans s'agenouiller. Ce jour-là, une faucille et un tablier gris, étendus sur la pelouse au pied de l'arbre, attirèrent nos regards. La mère de la morte y priait; elle ne nous entendit pas; et je fus surpris d'abord en la voyant sourire à la Vierge, elle qui, la veille, nous avait tant affligés par ses gémissemens; puis, quoique enfant, je pensai que sa fille venait là souvent aussi prier, et qu'elle croyait encore la revoir, ou que Marie, lui apparaissant, parlait mystérieusement à son âme. — Sans doute il en était ainsi; elle avait par intuition un moment d'oubli et de joie intime : brisez l'image qui le lui donne, et la pauvre mère retombe de sa pieuse vision sur la tombe à peine refermée; et le sourire du bonheur se change en larmes amères.

Appelez cela erreur, superstition, ce que vous voudrez ; mais respectez-le, si un de nos semblables peut y trouver quelque adoucissement à ses peines. Les prières soulagent le malheureux. Les sources de consolation ne sont pas si communes ici-bas pour que nous allions tarir celles où même le plus grand nombre ne voudrait rien puiser.

Les Huguenots renversèrent encore la croix des chemins, sous prétexte que, dans la primitive Église, il n'y avait pas publiquement de pareils symboles. Sûrement, durant les persécutions et la lutte merveilleuse du christianisme contre les croyances reçues et les passions d'un monde qui croulait, l'étendard sacré ne fut point arboré publiquement. Quand, sous Constantin, la croix sortit de l'ombre des catacombes, pour briller à côté du soleil et devenir aussitôt une des enseignes romaines, l'univers était conquis, et l'on pouvait multiplier les marques de la conquête. Un fait touchant se rattache à presque tous les lieux où une croix

est élevée. Soit qu'elle ait été placée en souvenir d'un homme vertueux, d'un bienfait du ciel ou d'un assassinat, elle se fait comprendre à toutes les oreilles, car elle parle de récompense, de salaire après l'ouvrage, de repos après la fatigue, et de clémence après le crime. Son muet langage soutient les forts, encourage les faibles, porte la paix dans l'âme troublée, arrête une pensée criminelle. Elle est là, au bord de la route, comme un bon génie qui veille sur les biens de la terre et les pauvres voyageurs. Ce n'est point un trône qui est exposé à la vénération des peuples, c'est un gibet où périt un homme qui ne passa qu'en faisant le bien ; c'est partout une pensée de civilisation et de fraternité, contre laquelle il est coupable de lever la main parce qu'elle aura été mal interprétée.

Si les apôtres de la réforme au XVI[e] siècle se fussent attaqués aux mœurs et aux abus seulement, leur nombre eût été prodigieux ; mais, loin d'améliorer les mœurs, ils ont violé des vœux prononcés librement, et, pour ne point

reconnaître l'antique autorité de l'évêque de Rome, ils ont préféré se mettre sous la domination immédiate de princes laïques, dont toute la science théologique était dans leur ambition et au fourreau de l'épée. Les catholiques eurent certainement beaucoup à se reprocher; mais ils défendaient une possession de seize siècles, et les assiégeans perdent toujours plus de monde. Il y a eu du sang versé dans tous les lieux où le calvinisme s'est introduit en France. Outre la révolte morale, qui était évidemment le fait de la réforme, l'attaque matérielle, sans résultat politique avantageux au peuple, commença presque toujours du côté des Huguenots. L'une était la conséquence naturelle de l'autre.

La tradition est conforme à un manuscrit que j'ai lu sur les excès auxquels se livrèrent ceux de Vassy, qui allaient, — et je cite textuellement les paroles, — *tuant, massacrant les prêtres, pillant l'église, les croix, calices et autres vaisseaux d'argent, dédiés et consacrés*

à Dieu, rompant les images d'icelle église, venant par chaque dimanche chasser les catholiques de ladite église à coups de ferremens, coups de poings, bâtons et poignards. Le fils du prévôt était à la tête du prieuré *des Ermites;* c'est à lui et à la sainte maison qu'il dirigeait que les protestans firent le plus de mal. Ce prieuré est dans les bois de Vassy, éloigné de tout secours. Ils y mirent le feu à plusieurs reprises. Une nuit, au nombre de dix à douze, ayant escaladé les murs, ils pénétrèrent dans la chapelle qu'ils bouleversèrent horriblement, et dont ils brisèrent tous les vitraux. Ils étaient curieux, et dus à la munificence de Blanche de Champagne, qui fonda le prieuré en 1216. Ils n'épargnèrent pas non plus, à Viller-au-Bois, celui d'*Épineuse-Val*, qui était aussi une filiation du *Val des Écoliers* près de Chaumont, et que Guillaume de Dampierre fonda en 1219. Dans les bourgs où se trouvaient les archers et les gens d'armes des princes lorrains, les huguenots furent tolérans par force. Ils commi-

rent bien quelques désordres à Montier-en-Der ; ce fut plus lâchement q u'ailleurs et tout-à-fait dans l'ombre. Ils ne montrèrent une certaine audace qu'à Vassy. Comme leur nombre s'augmentait,—car les mécontens y étaient fort nombreux, — la maison de Le Febure ne suffisait plus pour leurs réunions. A la suite du premier prêche, ils avaient élu quatre surveillans et deux diacres. Ces derniers étaient Jacques de Moniot, et Jean Pataud, l'un et l'autre fervens calvinistes, hommes passionnés, mais de convictions profondes. « Ils avoient été advertis d'avoir tel soin des poures que leur charge requeroit ; les anciens de tenir la main à ce que nul ne se polluast au baptesme de la papauté, de lire aussi quelques sermons faciles en l'assemblée, en commençant par les sermons qui sont imprimez sur les commandemens, jusques à ce qu'il pleust au Seigneur de les pouruoir de quelque fidèle pasteur. Ce qu'aussi ils firent soigneusement et heureusement. Car le poure peuple fut tellement retenu

en son deuoir par ceste lecture, que le diable mettant en teste au duc de Guise d'envoier quelques gens d'armes pour estouffer cette petite Église en sa naissance, ne perdit que ses peines (1). » — Le duc n'avait point envoyé ses soldats pour chasser les religionnaires, mais pour réprimer leurs déportemens.

Un jour, ils s'étaient réunis au nombre de six à sept cents, dans la cour de l'Hôtel-Dieu, et, après leur lecture faite, ils continuèrent à discourir des choses de la religion et du gouvernement. Le prieur de Vassy, chargé de l'administration religieuse de l'Hôtel-Dieu, voulut les disperser; il était connu par son catholicisme austère et son zèle outré. Aussi ses ordres furent sans effet; et le feu qu'il mettait dans ses paroles les échauffa tellement, que, malgré la présence du prévôt et du capitaine du château, ils se ruèrent sur lui, déchirèrent ses vêtemens et l'eussent tué, si Nicolas Thièlemant n'était venu à son secours. Les menaces

(1) Mémoires de Condé.

du prieur avaient exaspéré la multitude. Le tumulte se prolongea jusqu'au lendemain, où arrivèrent les gens d'armes du duc François. Afin de détruire la cause de semblables désordres, les diacres, de l'avis des anciens, achetèrent une grange pour en faire le lieu de leur réunion. Claude Tondeur, capitaine du châtel, était un homme d'un caractère doux et modéré qui détestait toute espèce de querelle religieuse. Il ne s'opposa ni à l'achat de cette grange, ni au retour du ministre, bien qu'il n'eût pas oublié les recommandations du duc de Guise. Le commandement du château de Vassy lui avait été donné après les guerres d'Italie, d'où il revint couvert de blessures et usé de fatigues. On le savait dévoué aux Guises, mais aussi d'une loyauté qui repoussait toute mesure hypocrite, d'une bonté d'âme qui l'empêchait d'employer la force en matière de religion. Il était même lié assez étroitement avec Thièlemant, Gallois et le procureur-syndic. Le prevôt et Dessalles, le prieur,

lui en avaient fait un crime auprès de madame Antoinette de Bourbon, mère des princes de Lorraine, duchesse douairière de Guise.

C'était une femme *d'un grand air*, comme dit un mémoire, mais dont l'âme froide et sèche n'avait jamais compris l'enthousiasme de la religion ou de l'amour. Elle avait beaucoup des nobles qualités qui conviennent si bien à son rang, mais avec une sorte de calcul; elle était compatissante, *aumônière*, mais avec indifférence. En tout on remarquait de la dignité, une symétrie raide dans les sentimens; point d'abandon, de laisser-aller, de ces sensations fugitives qui révèlent notre pauvre nature humaine. Elle ne sortait de cette pose glaciale, qu'elle conservait toujours, que pour déblatérer vivement contre les novateurs. Le seul nom de protestant excitait sa colère, et elle ne voyait pas de moyen odieux pour les détruire, tant elle était convaincue qu'ils étaient ennemis de Dieu, de la France et de ses fils. Son influence était grande sur les princes lor-

rains, pas de manière cependant à leur faire suivre aveuglément ses volontés ; car ils eussent bientôt dépassé toutes les bornes et foulé aux pieds toutes les lois. Le supplice des huguenots n'excitait point sa pitié. C'était à ses yeux une espèce à part. Ils lui semblaient moins que d'autres hommes, que certains animaux inoffensifs. Les tuer était une action méritoire, et le roi qui les souffrait dans son royaume s'exposait à la damnation éternelle. Tel était le fond des pensées de cette femme, sur lequel se brodait une myriade de sentimens accessoires, dont on peut juger la portée par l'origine. Pourtant cette femme n'était pas méchante. Il y avait conviction en elle, et foi inébranlable, exclusive. Elle croyait ses idées agréables à Dieu, et se faisait un scrupule de ne pas les émettre dans l'occasion. Ainsi quand on apprit à Joinville que le ministre de Troyes était revenu ; que les réformés se réunissaient presque tous les jours pour l'entendre, *tant estait le poure peuple ardant après*

la pasture (1); que la véritable Église était en deuil et presque déserte les jours de fête, elle proposa d'employer la force des armes contre les huguenots, et d'en pendre quelques uns à la porte du prêche, afin qu'ils servissent d'avertissement à ceux qui voudraient s'y assembler à l'avenir. Ses enfans, surtout le duc d'Aumale, s'opposèrent à ses désirs, au moins pour le moment : il fut décidé qu'ils prieraient monseigneur Burgensis, évêque de Châlons, d'aller lui-même à Vassy pour tâcher de ramener au bercail les brebis égarées. Burgensis vint à Joinville à la fin de décembre, et les préparatifs de la croisade morale qu'il voulait tenter ne furent point ignorés des serviteurs du château, parmi lesquels se trouvait un frère de Jacques Billaud que nous avons vu, au quatrième chapitre, en relation avec Claude Le Febure. Jacques avait secrètement embrassé la religion calviniste, et, ne pouvant en faire

(1) Mémoires de Condé.

une profession ouverte à Joinville, il surveillait les Guises et tenait ses frères de Vassy au courant de tout ce qu'il apprenait. Il ne portait plus ses nouvelles au marchand drapier, mais chez le Prédicant, tavernier qui s'était fait calviniste par spéculation, homme sordidement avare, qui eût donné son âme et son corps à Satan pour avoir quelques écus de plus à compter. Il avait une fille d'une beauté rare, mais aussi dissolue que belle. Il ne chercha point à la faire changer de conduite. C'était encore un moyen de s'attirer des chalands, et les pages des princes préféraient toujours sa taverne à l'auberge du Cygne. Quelques huguenots sévères qui n'ignoraient pas cela avaient d'abord refusé d'aller chez le Prédicant. Jacques de Moniot leva tous les scrupules en commentant ces paroles de l'Évangile : *Facite vobis amicos de mammonâ iniquitatis*, « Faites-vous des amis avec l'argent de l'iniquité, » et en devenant lui-même par dévouement un des habitués de la taverne. Elle était comme une suc-

cursale du prêche. Chaque soir, on y discutait des textes de l'Écriture-Sainte, et l'on s'y répétait les nouvelles, plus ou moins fausses, qui circulaient par toute la France à cette époque. Les échevins et Jean le Poix y allaient aussi de temps en temps. Ils y étaient lorsque Jacques Billaud vint annoncer pour le lendemain l'arrivée de l'évêque Burgensis. On courut avertir le ministre, qui ne dédaigna pas de venir à la taverne interroger Billaud. Il eût mieux aimé une attaque de vive force qu'une conférence religieuse; mais il la présenta sous l'aspect d'une persécution, et l'effet qu'il produisit sur les esprits fut à peu près le même.

On se prépara à bien recevoir l'évêque. Dans la nuit tous les huguenots de Vassy et des environs furent prévenus et engagés à ne pas manquer de se rendre au prêche, et d'y amener les membres de leur famille *qu'ils pourraient gagner au Seigneur*. Ce fut un nouveau sujet de chagrin à Jehanne Thièlemant, dont le père, le mari, la sœur, étaient pleins d'ardeur

pour la religion nouvelle, et qui n'avait pas même une amie qui pleurât avec elle; car nous verrons plus tard ce que devint la femme au voile noir, qu'elle ne revit qu'une seule fois après la Saint-Léonard.

Les idées religieuses sont un besoin à ceux qui souffrent, et par ce mot j'entends celles dans lesquelles on a été élevé, avec lesquelles on a grandi, prié, aimé.

Après avoir flétri l'âme de Jehanne par ses soupçons, ses accusations impures, Nicolas Thièlemant la déchirait encore en voulant lui arracher ses croyances, et en la forçant de renoncer à toutes les marques extérieures de religion qu'elle avait données par l'observation ponctuelle des obligations imposées à tous les catholiques. Elle fut contrainte de prier, comme elle pleurait — dans le secret — et de dissimuler encore ses nouvelles douleurs. L'échevin cependant ne les ignorait pas, car il l'avait souvent surprise dans ses larmes; mais il n'en était point touché, et se contenait de rire de

pitié, de faire de grosses railleries, quand il domptait assez sa colère pour ne point la meurtrir de coups. En revenant de la taverne, il la trouva priant devant un crucifix. La pauvre femme ne l'avait pas entendu, tant elle était absorbée dans sa méditation. Elle n'eut pas le temps de se relever. Il la prit rudement par les épaules, la jeta sur un escabeau, et brisa le crucifix.

— Je vous ai avertie, lui dit-il, que je ne voulais ici aucun signe extérieur de papisme.

— C'est ainsi que ma bonne mère m'apprenait à prier, répondit-elle. Depuis quelques mois seulement, vous m'empêchez de faire ce que j'avais fait toute ma vie. Dieu me dit que je ne dois plus vous obéir.

— François de Lorraine vous a préparé cette réponse. La main sur la conscience, Jehanne, je gage que votre prière était pour lui.

— Je demandais à Dieu de vous ramener à lui, de veiller sur mon fils et sur moi.

— Vous êtes un enfant. Il n'appartient qu'à

moi de prendre soin de votre salut ; c'est pourquoi j'ai voulu vous voir renoncer aux mensonges des Romains.

— Mensonges ! ne dites pas ces choses, monsieur. Pourquoi voulez-vous que je croie que ma mère m'a menti ? Si elle m'a menti, elle est damnée ; si elle est damnée, puis-je être heureuse ? Oh ! non, je sentais bien dans mes prières à l'église qu'elle seule était vraie, et que votre ministre est un imposteur.

— Vous êtes folle, Jehanne, folle comme la femme au voile noir ; mais vous ne resterez pas enfermée comme elle, et puisque les Guises, ou du moins deux de leurs émissaires doivent arriver ici demain, pour combattre notre saint ministre, il faut que vous assistiez au prêche ; il faut que votre duc sache enfin par lui-même que vous êtes huguenote.

— Et qu'importe ! pourvu que Dieu sache mes pensées ? Mais vous ne ferez pas cela, monsieur ; vous ne m'obligerez plus à suivre vos prêches, qui poussent le peuple à la révolte et

au crime. Mon ami, c'est pour notre enfant surtout que je vous le demande. Comment voulez-vous que Dieu le protège, qu'il répande sa bénédiction sur nous, si nous l'abandonnons de la sorte ? Est-ce qu'il ne le punira pas de la faute de ses parens ? Vous ne m'écoutez pas, vous détournez vos yeux de moi. Que vous dire, moi ? Je ne sais que pleurer et prier. Vous avez la force, vous ; ayez donc pitié de nous. Ne me contraignez pas à faire une chose que mon cœur repousse. Si ce n'est à cause de moi, que ce soit à cause de votre enfant.

— Vous êtes folle, dit Nicolas en bâillant.

— Oui, à cause de votre enfant, car sûrement Dieu nous punira, vous et moi, peut-être tous les deux ensemble, et que deviendra le petit orphelin ?

Nicolas Thièlemant tenait encore les morceaux du crucifix qu'il avait brisé, il les jeta au visage de Jehanne, en disant : — Demain, vous voudrez me suivre au prêche. — Puis élevant encore la voix : — Il faudra que vous

me suiviez au prêche. On voit à vos paroles insensées que vous rêvez.... que le sommeil vous accable. Mais réveillez-vous donc, ajouta-t-il en la secouant avec violence.

Elle ne répondit rien ; ses sanglots l'étouffaient, et le lendemain il fallut obéir. Je vais copier, dans une vieille relation du temps, l'histoire des évènemens qui arrivèrent à Vassy pendant le séjour de Burgensis. On pourrait la rendre plus coloriée, plus dramatique, plus conforme au genre en vogue, mais on ne lui donnerait certainement pas plus de naïveté, plus de vérité locale. On doit toujours se souvenir que les faits dont je n'indique pas la source sont appuyés sur d'antiques manuscrits ou la tradition orale.

« Il aduint vne chose mémorable, qui ne doit estre obmise, tant pour ce qu'elle a esté vne des principales causes du carnage, que pour ce qu'on peut cognoistre par icelle combien le Seigneur besongne puissamment, quand bon luy semble, par les choses foibles et infirmes.

» L'euesque de Chaalons, nommé Hierosme Burgensis, fut enuoyé du duc de Guyse, suyuant le conseil du cardinal de Lorraine, son frère, à Vaissy, diocèse de Chaalons, accompagné d'vn moine fort estimé entre les papistes, pour être confit en toute la théologie de la papauté, afin que, par le moyen d'iceluy, il renversast la foy, si faire se pouuoit, des simples gens de Vaissy. Iceluy estant arrivé avec sa trouppe, garnie de pistoles, appella aucuns des plus apparens de l'église, à ce que par leur moyen il peust tant faire enuers le peuple qu'il vînt le lendemain au sermon du moine qu'il avoit amené. Ceux qui furent par luy appelez respondirent en toute modestie que, quant à eux, ils ne voudroient ny ne pourroient en bonne conscience ouyr un faux prophète : et quant au peuple, qu'ils ne pensoient pas qu'on le peust amener à ce poinct là. Que s'il plaisoit à monsieur l'euesque venir ouyr leur ministre, ils se faisoient forts qu'on ne luy feroit ne mal ne desplaisir, ni aux siens : et

outre-plus, qu'il trouveroit que la doctrine de laquelle on repaissoit le poure peuple, n'estoit autre que celle des prophètes et apostres. L'euesque, ayant ouy une telle response, fut bien esbahy, et se mit à leur faire quelques remontrances tendantes à cette fin qu'ils suivissent le train de leurs pères qui avoient esté si gens de bien, sans s'embrouiller en opinions nouvelles, qui ne pourroient estre cause que de leur totale ruine, s'ils y persistoient, ne tenant compte de rentrer en grace auec nostre mère, saincte Église, de l'obéissance de la quelle ils s'estoient revoltez à l'appetit de quelques affronteurs de Genève. Voilà en effect ce qu'il leur disoit, adioustant qu'il estoit bien marry, qu'il ne sauoit prescher, mais que le moine qu'il avoit amené suppléeroit à son défaut. Voyant qu'ils demeuroient fermes et arrestez en leur première responce, il leur promit qu'il se trouueroit le lendemain au sermon. Et ainsi se despartirent tous joyeux de luy, esperant que le sermon ne seroit sans vn grand fruict.

» Au sortir du logis de l'euesque, ils vindrent droit en la maison du ministre, pour l'aduertir de tout, et nommément de la promesse qui leur avoit esté faicte par l'euesque de venir ouyr le sermon. Iceluy loua le Seigneur, esperant que l'euesque seroit suiuy de beaucoup de poures ignorans de Vaissy, auxquels il pourroit profiter, encore que la doctrine qui seroit annoncée, fust reiectée par l'euesque et par les siens. Et afin qu'il peust profiter d'auantage, delibera, après avoir eu sur ce l'aduis des frères, de faire confession de sa foy, laissant pour une autre fois le second commandement qu'il devoit exposer.

» L'heure du sermon venue, l'euesque empescha qu'on ne le sonnast, mais le peuple ne s'esmeut aucunement pour cela, donnant ordre qu'vn chacun fust aduerty, de main en main, de venir ouyr la parole de Dieu, comme de coustume, encores que le sermon ne fust passionné.

» Le peuple estant assemblé on vient querir le ministre, lequel ne voulut partir du logis

que, premièrement, il n'eust prié le Seigneur de luy donner de quoy respondre à ce moine qu'on lui faisoit si terrible. Après la prière il s'achemina vers le temple, s'asseurant de l'assistance de celuy qui a promis aux siens bouche à la quelle leurs ennemis ne pourroient résister. Comme on chantoit les commandemens de Dieu, d'entrée l'euesque arrivé, estant suivi du prevost, homme qui s'estoit revolté de la cognoissance qu'il avoit eue de la vérité de l'Euangile, du procureur du roi, du prieur du dit Vaissy, de son moine et de douze ou quinze personnes qui estoient de sa suite ordinaire. Après qu'on eust fait fin de chanter les commandemens, on se mit à prier Dieu pour demander la grace du Sainct-Esprit, mais l'euesque interrompit la prière disant :

» — *Messieurs, je viens icy comme euesque de Chaalons, et par conséquent de ce lieu.*

» Le ministre ne le voulant laisser passer plus oultre, rompit son propos, et lui dit :

» — Monsieur, puis que ie suis le premier en

chaire, c'est raison que ie parle le premier. Que si vous trouuez chose digne de repréhension en ma doctrine, il vous sera libre de parler puis après.

» Cette responce ouye, le peuple commença à faire quelque bruict, lequel estant appaisé, l'euesque rentra en son propos, vsant des mêmes termes que dessus. *Messieurs*, dit-il, *ie viens icy comme euesque de Chaalons, et par conséquent de ce lieu.*

» Le ministre l'empescha de rechef de poursuyre, disant :

» — Monsieur, ie m'esbahy comment vous nous voulez empescher d'inuoquer Dieu en ce lieu, veu que le roy le nous permet et monsieur le gouverneur.

» Or disoit-il cela, estant seur qu'ainsi estoit : car il n'y auoit rien que le gouverneur de Champagne, estant à Troyes, leur auoit permis d'inuoquer Dieu en la façon des églises réformées : se disant auoir charge d'exposer les édits du roy : pour fermer la bouche aux pres-

tres, requerant instamment l'obseruation d'iceux. L'euesque ne lui voulut rien respondre, retournant encore un coup à son premier propos : *Messieurs, ie viens icy comme euesque de Chaalons, et par conséquent de ce lieu.*

» Quand le ministre vit qu'il n'en pouvait autrement cheuir : — Bien, dit-il, puisque vous avez si grande envie de parler, faites-le, non pas en qualité d'euesque, ains d'homme particulier seulement : car nous ne vous coignoissons point pour tel.

» — Pourquoy? dit-il, si est-ce que j'ay l'imposition des mains?

» — Pourquoi? répondit le ministre, pour ce qu'il fault que l'euesque presche la parole de Dieu en vérité, qu'il administre les sacremens, et ait soin iour et nuict du trouppeau du Seigneur. Mais vous qui vous dites pasteur, quand avez-vous repeu votre trouppeau de la pasture de vie? quand avez-vous administré les sacremens, ou fait la moindre chose de ce qui est requis en vostre charge?

» — Comment savez-vous que je ne presche point? dit l'euesque.

» — Vous dîtes hier vous-même à ceux de nostre église que vous appellastes pour parler à vous, que vous ne saviez prescher, et que vous en estiez bien marry.

» — Et où trouuez-vous qu'il faille qu'un euesque presche?

» — Je le trouve au chapitre VI des Actes des Apôtres, où ces derniers, ayant rassemblé la foule des disciples, dirent : *Non est æquum nos derelinquere verbum Dei. — Il n'est pas juste que nous abandonnions la parole du Seigneur.* — Et plus bas : *Ministero verbi instantes erimus. — Nous persévèrerons dans le ministère de la parole. — Item* au chapitre IV de la deuxième épître à Timothée, où la prédication est recommandée à l'euesque du commencement à la fin.

» Or il ne faut pas oublier, en passant, que le ministre estudiant au matin son sermon, estoit tombé, par la prouidence de Dieu, sur ces deux passages-là, comme il cherchoit autre chose.

Par ainsi, il luy fut facile de respondre aussi promptement à l'euesque, aiant la mémoire de ces passages toute fresche. L'euesque voyant qu'il estoit pris :

» — Oh ! dit-il, ie presche par mes vicaires.

» Le ministre, lui répondant de grande affection, lui dit :

» — Ce sont toutes moqueries ; les apôtres et anciens euesques preschoient-ils par vicaires ?

» L'euesque ne pouuant contredire :

» — Et vous, dit-il, êtes-vous ministre ? Avez-vous l'imposition des mains ?

» — Je le suis, et ay ce qu'il fault que j'aie.

» — Si est-ce que vous n'avez pas l'imposition des mains de quelque euesque dont ie me puis assurer.

» — Vous avez, répondit le ministre, l'imposition des mains de faux prophètes.

» — Nous sommes les vrais bergers de l'Église, successeurs des apostres.

» — Comment le seriez-vous, veu que vous êtes excommuniez par vos canons mêmes, en

tant que vous êtes entrés en la bergerie par la fenêtre? veu que vous vous êtes ingerez de vous-même? veu que le peuple n'a pas approuvé vostre élection?

» — Alors l'euesque dit en regardant derrière luy : — Monsieur le prevost, j'en demande acte.

» — Oui, répondit le ministre, c'est raison. Mettez que je m'offre à montrer même, par les canons du pape, que celuy qui se dit euesque de Chaalons est excommunié et indigne d'estre euesque. Le ministre estant pressé par quelques risées de l'euesque, fut contraint de dire hault et clair, qu'il auait plusieurs fois exposé sa vie pour le Seigneur Jésus, et qu'il estait prêt à la quitter à toute heure. Je suis prêt, dit-il, à sceller de mon sang la doctrine que j'annonce à ce poure peuple, duquel vous vous osez bien dire pasteur, sous ombre que vous auez l'imposition des mains, comme vous dites de trois ou quatre de vos euesques. La pasture que vous pouuez alléguer, est que vous auez mis peine de repaistre vostre insatiable con-

uoitise, et non point les âmes, qui ont été rachetées si chèrement du sang du Fils éternel de Dieu. — Puis s'adressant au peuple, il dit : — Voyez-vous, poure peuple, ce qu'il vous dit, il veut vous faire accroire en somme, que cestuy-là est le berger qui se contente d'avoir une pannetière et une houlette pour vivre à son plaisir en la maison, sans mener les brebis aux champs pour repaistre.

» L'euesque dégarni de response, ne pouuant plus dissimuler la cause de sa venue, dit : — Si est-ce que vous délogerez.

» Le ministre répondit : — Je prescherai l'Éuangile du Seigneur Jésus. Si vous le voulez escouter paisiblement, escoutez-le : sinon, ne nous troublez point.

» — Je vois bien que tout se gouverne ici par furie.

» — Non, non, tout se gouverne de nostre costé par un sainct zèle qui a esmeu jadis les apostres à dire à vos semblables : *Il vaut mieux*

obéir à Dieu qu'aux hommes. — Melius est obedire Deo quàm hominibus.

» Cela dit, l'euesque se retira auec sa courte honte, n'estant si bien accompagné que quand il estoit entré. Car le prevost et les autres qui deuoient former le procès-verbal que l'euesque voulait faire faire, s'estoient ia retirés de crainte, sans coucher un seul mot par escrit de tout ce qui avoit esté dit.

» Le peuple voyant que l'euesque se retiroit tout avec son moine, qui jamais n'avoit osé sonner mot, pour aider aux responces impertinentes de son euesque, commença à louer Dieu, leuant les mains au ciel. Aucuns leur crièrent à haute voix: — Au loup! au renard! à l'escole! à l'asne! devant! devant! — Voilà à la vérité ce qu'on fit à l'euesque; lequel de ce pas s'en alla faire prescher son moine au moustier de la papauté, n'estant suivy que de son train: car les poures ignorans qui estoient venus quand et luy dans la grange, pour voir

le débat du ministre et du moine, ayant ouy l'offre que le ministre de première arriuée avoit faite, de satisfaire, après le sermon, à tout ce qu'on voudrait amener contre la doctrine qu'il annonçoit, ayant aussi ouy comment il auoit respondu à l'euesque, et que rien n'auoit esté repliqué qui fût pertinent, demeurèrent au sermon du ministre, et l'ouyrent de bout en bout : non sans fruict. — Entre ceux qui furent gaignés au Seigneur, il y eut un vieillard tout gris, auquel à l'issue du sermon on dit : — Eh bien! père, que vous en semble? — Ah! mon enfant, répondit-il, je voy bien que nous auons esté abusez!

» Comme le peuple sortoit paisiblement, et se retiroit un chacun en sa maison, le moine preschoit encore. Mais oyant quelque petit bruict du peuple deuisant au sortir, de ce qui estoit aduenu, fut saisi de telle frayeur, pensant qu'on luy en voulust, qu'il quitta la chaire habilement, sans dire ny pourquoy, ni comment, y laissant une de ses pantoufles. L'eues-

que aussi, pensant estre poursuivi, se sauua en grande haste, par une petite porte de la maison du prieur, qui est tout joignant le moustier. Mais ils cogneurent incontinent qu'ils s'estoient espouuantez de leur ombre. Le lendemain au matin l'euesque, sans autre bruict, s'en alla droict à Joinville, pour dire des nouvelles de son voyage. Mais aussitost qu'il fut arriué, il se sentit tellement picqué des brocards du duc d'Aumale (comme on a seu des seruiteurs domestiques de la maison), qu'incontinent à sa relation on dressa un procès-verbal pour enuoier à la cour, lequel estant faict à leur poste touchant l'iniure qu'ils disoient auoir esté faite à l'euesque, tendoit à ceste fin que commission fust donnée au duc de Guyse, pour estre exécutée sur les délinquans de Vassy. Lesquels en estans aduertis par aucuns seruiteurs domestiques du duc d'Aùmale, envoyèrent gens de leur costé à la cour. »

Nicolas Thièlemant, premier échevin; Claude

Le Poix, procureur-syndic, et Jacques de Moniot, régent des écoles, s'étaient chargés de cette périlleuse mission. Leur séjour à Paris se prolongea plus long-temps qu'ils ne l'avaient pensé, et ceux de Joinville firent courir le bruit de leur emprisonnement. Il fut bientôt généralement accrédité. La consternation des Huguenots de Vassy était profonde. Le 26 janvier, un page du duc de Guise vint chez Jehanne Thièlemant. On pensa qu'il apportait quelque nouvelle, et, dès qu'il fut sorti, une grande foule entoura la maison de l'échevin, interrogeant la jeune femme, qui ne pouvait donner aucune réponse, car le page avait demandé à lui parler en secret, et personne ne sut, même depuis, le sujet de leur entretien. Le peuple n'était pas encore dissipé au commencement de la nuit. On entendit le galop de trois chevaux qui se dirigeaient vers le lieu du rassemblement. Le peuple crut que c'étaient les archers de Guise ; il se dispersa. La voix rude de Jacques de Moniot rappela les fuyards

qui reconnurent les trois députés et poussèrent des acclamations de joie. Le ministre fit sonner la cloche du prêche, et Jacques de Moniot apprit aux religionnaires que le conseil du roi Charles IX n'avait voulu permettre aucune voie de fait contre les fidèles de Vassy, et que désormais ils n'avaient plus rien à craindre. Alors il déroula une copie d'une ordonnance que le roi avait rendue à Saint-Germain-en-Laye, le dix-septième jour de janvier, et la lut entièrement à l'assemblée, qui l'interrompit souvent par ses cris d'allégresse et le chant des Psaumes; car cette ordonnance suspendait l'édit de juillet, *attendu que ledit édict n'estoit que provisionnal;* permettait aux protestans de se réunir en toute liberté, sans armes toutefois, *défendant à tous juges, magistrats et autres personnes, de quelque état, qualité ou condition qu'ils soyent, que lorsque ceux de la dicte religion nouuelle iront, viendront ou s'assembleront pour le fait de leur dicte religion, ils n'aient à les y empescher, inquié-*

ter, molester, ne leur courir sus en quelque sorte ou manière que ce soit. Ils devaient rendre les temples dont ils s'étaient emparés, les maisons et revenus appartenant aux ecclésiastiques qu'ils avaient usurpés, les reliquaires et autres ornemens d'église qu'ils avaient pillés. *Inhibons et défendons, par ces dictes présentes, d'abattre et démolir croix et images et faire autres actes scandaleux et séditieux, sur peine de vie et sans aucune espérance de grace ou de rémission.* Ces mêmes peines aussi étaient infligées aux magistrats qui ne les protégeraient pas dans leur culte; et tout cela, y est-il dit, *pour entretenir nos subjets en paix et concorde, en attendant que Dieu nous fasse la grâce de les pouvoir réunir et remettre en une même bergerie, qui est tout notre désir et principale intention.*

Des cris de vive le roi éclatèrent de toutes parts, quand de Moniot eut terminé la lecture de l'ordonnance. De peur que cette exaltation de joie n'allât trop, il se hâta de faire remarquer que

cette ordonnance n'était pas signée par MM. de Guise, et que, tôt ou tard, ils emploieraient leur influence pour la faire retirer, ou qu'ils la violeraient sans crainte. La nuit était descendue, le froid même était assez vif; les huguenots se séparèrent, et l'on entendait de loin en loin des voix qui chantaient les psaumes de Théodore de Bèze. L'effet que produisit cette ordonnance fut le même partout. *Par la publication de l'édit de janvier*, dit un historien, *les huguenots, délivrés de la crainte des peines, avoient commencé de prendre poulx et vigueur.*

— Eh bien, madame! dit Le Febure à Jehanne Thièlemant qui s'appuyait au bras de son mari, je savais bien que le page de M. le duc de Guise...

— Monsieur... fit Jehanne d'une voix tremblante, interrompant le drapier. — L'échevin n'avait pas entendu, et Le Febure recommença d'une voix plus haute :

— Oui, je savais bien que Cliquebert.....

— Quel est ce nom? demanda Thièlemant.

— Il me semble... que tu le connais? reprit Le Febure; mais oui, tu le connais!... c'est un des pages de M. de Guise.

— Eh bien?

— Je disais donc a dame Jehanne, que je savais bien qu'il lui avait apporté des nouvelles ce matin.

— Un page du duc de Guise est venu vous apporter des nouvelles ce matin, dit l'échevin sèchement et en s'arrêtant sur chaque mot. — Puis, s'adressant à Le Febure : — Adieu, mon ami! adieu! au revoir! — Le Febure resta tout ébahi du ton de voix de Thièlemant et de cet adieu, prononcé d'une manière si étrange, qu'il en avait le cœur serré, comme s'il avait été cause d'un malheur. Nul ne sait ce qui se passa ensuite entre Jehanne et Nicolas Thièlemant, pas même Sarah, qui accusait sa sœur dans son âme et hautement par le si-

lence obstiné qu'elle garda aux questions pressantes de son frère. Elle entendit seulement quelques cris, et distingua des sanglots entrecoupés de plaintes qui se prolongèrent assez avant dans la nuit.

≫•≪

VII.

*

LE PACTE DE SANG.

La lune, versant ses rayons pâles entre les fissures des nuages qui courent sous elle, blanchit çà et là les ténèbres de la nuit; pèlerine voilée, elle poursuit tristement sa route solitaire dans un ciel gris et lourd. Le vent glacé de l'hiver roule de sombres gémissemens. Les masses de neige, qu'il arrache aux créneaux du

châtel, tourbillonnent comme des ombres plaintives, tandis que les oiseaux funèbres jettent des cris lamentables dans leur vol circulaire autour des toits de Vassy, ou s'abattent comme des fantômes courroucés dans les ifs et les buis du cimetière. Des lampes rares éclairent encore quelques fenêtres, mais elles s'éteignent peu à peu, et les vents, qui grondent toujours, font autant frissonner l'âme de terreur que le corps de froid. La nuit est profonde; tout se tait aux maisons des bourgeois et des manans, même à la taverne où une femme seule veille en filant. Elle se penche quelquefois et semble prêter l'oreille au bruit du dehors ; elle n'entend que la voix des chouettes ou le frémissement de la neige contre les vitres, et recommence à filer, pour s'interrompre encore. Mais elle est lasse d'attendre ; le sommeil vient et pèse à ses yeux; elle détache sa quenouille, et, s'appuyant les coudes sur la table, elle se met la tête dans les mains et s'endort. Un violent coup de poing donné dans la fe-

nêtre la réveille presque aussitôt, et une voix connue chante ce vieux refrain :

Sus donc, gente pucelle !
Dormirais-tu sans moi ?
Sus donc ! etc.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit-elle, c'est Cliquebert, le maudit page de monseigneur de Guise. — Et elle paraissait désolée de cette visite, que cependant elle avait souvent reçue à la même heure. — On y va, on y va ! cria-t-elle en se levant, au jeune page qui secouait la porte à la briser.

— Par saint Nicolas ! fit Cliquebert, tu es sourde, Mariette, ou j'ai quelque rival.

— Je ne suis pas sourde, et vous n'avez pas de rival. Seigneur Jésus ! parlez plus bas... mon père va vous entendre.

— Le père Le Prédicant ! Est-ce qu'il ne dort pas ?

— Oui, dans cette chambre, là.... derrière vous...

— C'est très bien, il a le sommeil aussi dur que mon grand-père qui dort depuis vingt ans dans le cimetière de Munster. Sais-tu, Mariette, que tu m'as bien fait attendre ?

— Maître de Moniot m'a menti en disant que les Allemands n'étaient jamais pressés.

— Non, méchante, quand ils n'ont pas de maîtresse aussi jolie.

— J'en suis fâchée, mais il faut repartir vite, comme vous êtes venu.

— Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que...

— Si tu n'as pas d'autres raisons à me donner....

— Écoutez-moi, monsieur, et soyez sage....

— Je ne veux pas écouter ! je ne veux pas être sage ! Dût-il y avoir cette nuit ici un conseil de sorcières ; Satanas dût-il y venir présider le sabbat... je resterai ! Avec toi, Mariette, je brave tous les diables !

— Mais si vous saviez, messire !....

— Je sais que je n'aime pas une voix sup-

pliante comme celle-là ! Comment ! je suis venu pour toi de Joinville, à pied, malgré le froid, les voleurs et les revenans, et tu me laisserais recommencer ce voyage, afin que si je n'étais pas égorgé en chemin, j'allasse mourir de froid devant les herses abaissées? Mais tu rêves, Mariette !...

Cliquebert mentait à la jeune fille. Il était venu à cheval apporter des ordres au capitaine Tondeur et à l'auberge du Cygne, parce que le duc d'Aumale devait passer le lendemain. Il détacha le ceinturon de son épée, et se mit à chanter :

Sus donc, gente pucelle,
Dormirais-tu sans moi?
Sus donc! la colombelle
Suit... etc.

— Silence! mon beau page... entendez-vous?

— Oui, j'entends des voix qui s'approchent.

— Pour l'amour de Dieu! pas un mot!... pas un souffle!... ou vous êtes perdu, et moi aussi peut-être!...

— Un rival ? Ah ! je l'attends de pied ferme, et nous allons voir !

— Je vous en supplie ! encore une fois, pas un mot !.. pas un souffle !.... Tenez !.. on frappe !.. entrez dans ma chambre !...

— Je resterai ici !

— Ah ! mon Dieu ! dit Mariette en se jetant à ses genoux.

Elle eut un accent si déchirant et si persuasif, que Cliquebert la releva, et, sans ajouter un mot, s'enfuit dans la chambre. Les coups redoublaient au dehors. — Le Prédicant se réveilla et appela sa fille. Mariette ouvrit ; trois hommes entrèrent, enveloppés dans de larges manteaux, contrairement aux ordonnances.

— Vous êtes donc une des vierges folles ? dit l'un d'eux, et si vous avez de l'huile encore dans votre lampe, ne craignez-vous pas que Dieu ne vous dise : *Vous n'avez pu veiller une seule heure avec moi ?*

— Maîtres, vous m'aviez dit que vous viendriez plus tôt ?

— Et vous dormiez! c'est ainsi que *le zèle de la maison du Seigneur vous dévore!*

— C'est bon, c'est bon, dit un autre. Mariette, ce feu s'éteint; apportez-nous du bois et du vin, et vous nous laisserez seuls.

Mariette fit tout ce qu'on lui avait demandé, regarda s'il y avait assez d'huile dans la lampe, et en se retirant reçut quelques caresses du dernier interlocuteur.

Quels étaient ces hommes? des huguenots sans doute. Cette taverne était devenue le lieu de leurs réunions publiques et secrètes. Là, se discutaient les édits royaux et les règles de conduite que devaient suivre les protestans de Vassy; là, se tramaient les petites intrigues qui mettaient en jeu tous les amours-propres du pays. A la voie périlleuse où s'engageaient les esprits exaltés, il fallait s'attendre que, tôt ou tard, on y formerait d'odieuses conspirations. Les cruautés dont les huguenots s'étaient rendus coupables, avant l'arrivée de Burgensis de Châlons, s'augmentèrent après l'espèce de

victoire qu'ils remportèrent sur lui. L'histoire ne parle pas de forfaits nombreux qu'autorisent à croire les vieilles traditions. Garnier seul semble les indiquer lorsqu'il dit : « Après les injures que les protestans de Vassy avaient prodiguées à Burgensis de Châlons, qu'ils forcèrent de quitter leur ville, devenus plus insolens encore, et par ce prétendu triomphe, et par leur nombre qui montait déjà à trois mille, ces paysans révoltés ne gardèrent plus aucune mesure, ni à l'égard du duc de Guise qui leur tenait lieu de seigneur, ni même envers Antoinette de Bourbon qu'ils ne nommaient que *la mère des tyrans.* »

Cette audace s'accrut bien davantage encore après l'édit de janvier, qu'ils n'observèrent pas plus dans ce qui leur était permis que dans ce qui leur était prohibé; car ils outrepassèrent les droits qu'on leur accordait, et ne tinrent aucun compte des défenses. Tous les récits populaires s'accordent à dire qu'ils continuaient à briser les saintes images et les vitraux des

chapelles. Cependant cette partie de la Champagne en conserve d'admirables restes. A deux bonnes lieues de Vassy existe encore la chapelle de Sept-Fonds, dont tous les vitraux ont leurs antiques peintures et des légendes écrites en lettres gothiques. Elle a la forme des monumens druidiques. Un vieux curé, à qui je m'étais adressé pour la visiter, a bien voulu m'y conduire, un soir du mois de juillet 1828; car elle n'est point desservie, et reste abandonnée assez loin du village. Il serait hors de propos de dire ici l'effet religieux qu'elle produisit sur mon âme. J'étais seul avec le vieux prêtre, et les premières ombres de la nuit s'étendaient aux figures graves des vitraux qui semblaient nous regarder.

Ceux qui ont observé la vie, le *trémulement* qu'imprime à ces figures la lutte indécise des ombres et des rayons du soleil couchant, se feront une idée du tableau qu'offraient dans la taverne les trois hommes silencieux, autour de l'âtre, dont les lueurs, jaunes et cuivrées, se

reflétaient sur eux. C'étaient bien des huguenots, mais que venaient-ils faire ainsi la nuit? Et pourquoi ce mystère? Ils restèrent muets quelque temps, comme s'ils craignaient de se l'avouer à eux-mêmes. Le plus jeune des trois avait une physionomie à part. Ses traits, hardis et heurtés, décelaient une impétuosité rare; son front était noble et découvert, son regard farouche à la fois et bienveillant. Toutes les passions semblaient l'agiter dans son silence. Les autres étaient mornes et immobiles : il avait, lui, des mouvemens brusques, et sa poitrine se soulevait par instans comme chargée du poids de quelque violent désir. Ses narines et ses yeux s'enflaient et s'ouvraient comme ceux de la cavale sauvage, aspirant les fraîches brises du matin.

On reconnaît sans doute à ce portrait Onéïou, le jeune Péruvien. Le cadre resserré de cette histoire ne nous permet pas de donner à ce caractère tout le développement de la passion. Ce n'est pas l'amour que nous avons cherché

à peindre dans *Jehanne Thièlemant*, mais les agitations politiques et religieuses des esprits de ce petit coin de la province de Champagne, et un faible reflet des passions domestiques, autant que nous croyons nécessaire pour faire comprendre les mœurs de l'époque. Le défaut d'un ouvrage de ce genre sera peut-être de n'avoir pas un intérêt particulier assez vif, ou un intérêt général assez grand, pour s'assurer un long succès. L'écrivain marche entre deux écueils qui le tiennent en crainte de trop donner à l'un et d'ôter à l'autre. L'action dramatisée nuit souvent à l'histoire, et la vérité historique au drame. C'est déjà beaucoup d'indiquer au lecteur un caractère à approfondir, une situation à creuser. Nous espérons qu'on nous tiendra compte de nos efforts. Il y avait certainement un grand parti à tirer de ce jeune sauvage transporté, comme il le fut réellement, de sa terre vierge avec ses passions jeunes et vigoureuses, dans notre vieux monde européen du XVIe siècle, où toutes les passions,

vigoureuses aussi, ne sont cependant que les efforts convulsifs d'une société agonisante. La tradition dit seulement : « Un jeune sauvage, amené du Pérou par un seigneur des environs, aima la sœur de Nicolas Thièlemant, premier échevin de Vassy, et se fit huguenot pour l'amour d'elle. » Voilà un cadre bien simple, et que nous n'étendrons pas beaucoup plus.

—

Le lendemain de la fête que nous avons décrite, soit fatigue du voyage, soit par suite des secousses morales qu'il avait éprouvées, Georges d'Éclaron fut atteint d'une maladie qui le conduisit à une telle extrémité qu'il demanda un notaire et dicta son testament, par lequel il laissait toutes ses terres à Onéïou, en l'engageant à épouser Sarah Thièlemant et à se charger du petit Georges. Le 12 janvier 1652, sa santé, complètement rétablie, lui permit d'accomplir les vœux de sa jeunesse, qu'il avait si

souvent renouvelés. Il alla sur-le-champ à Montier-en-Der. Avec l'aide d'un religieux de l'abbaye, il découvrit le lieu où l'inconnue avait été ensevelie et y fit élever un monument de sa douleur. Puis il vint à Vassy dans l'espérance de voir la femme au voile noir; mais elle était devenue folle, et la vieille gouvernante refusa constamment de le recevoir. Il partit à la fin du mois pour son pèlerinage, et laissa Onéïou seul maître au château d'Éclaron. Pendant la maladie de Georges, le Péruvien avait été de temps en temps à Vassy. Le testament, qui fut dicté en sa présence, lui montra que le baron approuvait son amour; aussi Onéïou s'y livra-t-il avec tout l'emportement de ses passions indomptées et insatiables. Sarah désira qu'il devînt protestant. Il abjura le catholicisme, le jour même du départ de Georges. Elle exerçait sur lui un empire sans bornes. Jacques de Moniot et Nicolas Thièlemant en profitèrent pour faire du *sauvage* l'instrument de leur vengeance. On se rappelle les maximes

du régent des écoles, et les dispositions de l'échevin à l'égard de François de Lorraine, assez ouvertement manifestées le jour du premier prêche. Il faut se rappeler aussi la haine d'Onéïou pour les Espagnols et leurs amis, et son dévouement jusqu'à la mort pour Georges d'Éclaron ; il faut songer à l'intensité que doit avoir un sentiment comme celui de l'amour, dans un cœur qui ne s'est pas plié à nos hypocrisies sociales, et dont les allures franches et généreuses se sont largement développées aux solitudes du Nouveau-Monde, et n'ont depuis éprouvé d'autres contraintes que celles imposées par les lois de la pudeur, presque uniformes chez tous les peuples du monde. Un pareil amour ne peut connaître d'obstacles, et doit pousser aux entreprises les plus hasardeuses. Pleins de cette conviction, Nicolas Thièlemant et Jacques de Moniot ont donné ce rendez-vous nocturne à Onéïou dans la taverne isolée. Tous les deux avaient le même désir et le même but ; mais c'est chose grave qu'une coupable révéla-

tion faite à un homme, si sûr qu'on soit de lui, et le silence qui suivit leur entrée chez le Prédicant fut un silence de doutes et d'inquiétudes pour Onéïou, de tumultueuses agitations pour les autres. Onéïou le rompit le premier.

— Maîtres, je suis venu comme vous me l'avez dit. Je vois que votre cœur est ballotté de même qu'un vaisseau par le vent de l'orage! Allez-vous m'apprendre quelque malheur?

— Nous n'avons aucun malheur à vous annoncer, dit Thièlemant.

— S'agit-il d'un service que je puisse rendre?

— Oui, à l'Europe entière! dit Jacques de Moniot.

— A l'Europe! L'Espagne n'est-elle pas en Europe? N'est-ce pas de l'Espagne que sont venus les assassins de ma famille, les égorgeurs du Pérou?... L'Europe ne m'est rien!... Retranchez l'Espagne de l'Europe!... L'Espagne a été maudite par mon père!..... Je dois mon poignard au cœur de chaque Espagnol!...

— Aimez-vous Sarah? dit Thièlemant.

— Demandez-moi tout pour elle, ma vie si vous voulez.

— Ce n'est pas la vôtre qu'elle désire, mais celle d'un ennemi.

— Qu'il périsse! dit Onéïou; Sarah peut-elle avoir un ennemi?

— Un ennemi mortel, répondit Thièlemant; un homme qui nous rend les jours odieux; qui nous torture dans les nuits; qui nous a ravi tout notre bonheur; qui fait que les yeux de ma sœur et de Jehanne sont deux sources de larmes intarissables, et que mon cœur est consumé des feux de l'enfer...

— Qu'il périsse mille fois! cria Onéïou en se levant, et en pressant Thièlemant entre ses bras.

Leurs voix arrivaient assez distinctes dans la chambre de Mariette.

— Entends-tu? disait Cliquebert à la jeune fille; mais ce sont des assassins. Que veulent-ils tuer ainsi? Quels sont ces hommes?

— Des hommes qui ont demandé l'hospita-

lité pour cette nuit. Que vous importe ce qu'ils disent ? Comme le vent ébranle le toit ! Qu'ils sont à plaindre les pauvres voyageurs, et les mendians sans abri ! N'est-ce pas une fresaie qui vient de crier ? C'est signe de mort. — Mariette cherchait ainsi à détourner l'attention de Cliquebert ; mais quand elle eut dit : C'est signe de mort, il continua ainsi :

— De la mort de cet homme que ces assassins veulent tuer? Écoute donc, Mariette.

— Non, n'écoutons pas. Qu'est-ce que cela nous fait ? Dormons plutôt ; dormez donc, mon beau page, ou bien parlez tout bas.... Tenez... apprenez-moi votre chanson :

Sus donc, etc.

— Allons, je vais dormir ; tais-toi, Mariette. Il ne dormit pas, et prêta l'oreille à l'entretien des trois huguenots.

— Oui, Dieu vous bénira, disait Jacques de Moniot ; soyez l'ange exterminateur ; car cet

homme n'est pas seulement l'ennemi de maître Thièlemant...

— Maître Thièlemant! pensa Cliquebert.

— C'est encore l'ennemi de nous tous, de cette malheureuse ville, de vous, de toute la France. C'est Guise, l'infâme Guise, suppôt de Philippe II.... Le bras droit du roi d'Espagne.

— Il est ami des Espagnols! dit Onéïou.

— C'est leur représentant et leur meilleur soutien : c'est par lui qu'ils doivent établir en France la sainte inquisition.

— Eh bien! que faut-il faire?

A ces mots, Cliquebert trembla de tous ses membres.

— Ce qu'il faut faire! dit Thièlemant; trouver le moyen de vous introduire au château de Joinville. Cela est facile. La duchesse aime les étrangers. Anne d'Est se plaît aux récits merveilleux.

— Anne d'Est! la fille du duc de Ferrare! s'écria Onéïou.

— Oui, elle a épousé le duc de Guise. Qu'avez-vous, messire? demanda Thièlemant. — Un sourire affreux venait de passer sur les lèvres convulsives du jeune Péruvien. Pensait-il au plaisir qu'il ferait à son frère, en lui apprenant qu'Anne d'Est était si près de lui? Ne pensait-il pas plutôt au bonheur qu'il pouvait lui procurer par la mort du duc, en laissant la duchesse libre de lui donner sa main? Il ne répondit pas à la demande de Thièlemant; il dit d'une voix calme, comme si sa résolution était prise irrévocablement, et que s'il s'agissait d'une chose tout ordinaire :

— Anne d'Est se plaît aux récits merveilleux, dites-vous?

— Elle accueille avec bonté les étrangers, les moines, les pèlerins surtout; il faudrait vous déguiser en pèlerin; et il est facile alors de cacher un poignard, et de s'en servir dans l'ombre.

— Si noire que soit l'ombre, le poignard y fait tache encore, — et le sang ne s'efface alors qu'avec du sang. — Mais on peut faire boire la

mort. — Tenez, dit-il en montrant une bouteille renfermant une liqueur blanche et limpide, une seule goutte de cette eau dans une coupe rend ivre et furieux celui qui la boit; elle le tue une heure après sans qu'il ait souffert et soupçonné le poison. Il tombe comme frappé de la foudre. Quatre gouttes font mourir à l'instant même. Nous autres sauvages, comme vous dites, nous savons composer des boissons qui nous délivrent de nos tyrans, soit en les leur servant, soit en les prenant nous-mêmes. Je puis vous donner cette liqueur, et vous apprendre à la composer; c'est la meilleure arme contre les malheurs et la servitude.

Nicolas Thièlemant s'en empara avec une sorte de joie; Jacques de Moniot dit :

— Contre les malheurs et la servitude, la meilleure arme, c'est le courage pour les chasser ou les supporter. Doublez la force que vous avez pour mourir, et vivez. Arrosez de vos sueurs, de vos larmes, de votre sang, votre sentier de Golgotha; mais portez votre croix

jusqu'en haut, comme Jésus-Christ, et comme lui, attendez qu'on vous tue.

Onéïou ne comprit pas les paroles figurées du régent des écoles ; il dit à l'échevin :

— Vous savez, maître, ce que je ferai ; et vous?...

— Ce que vous voudrez ensuite.

— Le duc de Guise mourra, et, si cela se peut, plutôt mille fois qu'une.

—Ma sœur vous appartiendra, messire ; elle sera votre femme.

— Et Anne d'Est, celle de Georges, pensa Onéïou.

— Et le saint Évangile est sauvé, murmura Jacques de Moniot.

Chacun, rêvant à part soi, médite sur les difficultés de l'entreprise et les avantages qui doivent en résulter pour la religion et la France. Un grand cri se fit entendre au dehors, et contre la porte de la taverne sembla rouler un homme blessé. Ils ouvrirent ; un fantôme se dressa, debout devant eux, agitant un bras

tout sanglant. De Moniot approcha la lampe. Ils reconnurent la femme au voile noir. Le sang de sa blessure coulait en abondance ; le froid et la douleur lui ôtaient la parole ; ses dents claquaient les unes contre les autres. Elle se tint droite d'abord, étendant les bras, puis chancela comme un arbre qu'on déracine, et serait tombée sur le seuil, si Nicolas Thièlemant ne l'eût reçue dans ses bras. Il la transporta auprès du feu. Elle reprit bientôt connaissance, et dès qu'elle put parler :

— Fuyez ! fuyez ! s'écria-t-elle... vous n'avez pas de temps à perdre... C'est la femme au voile noir ; elle est folle, voilà ce que vous pensez, n'est-ce pas ? Je ne suis pas folle ; fuyez ! fuyez ! Je puis vous répéter presque tout ce que vous avez dit : Le pèlerin, — la liqueur blanche, —Sarah... le prix du sang. — J'étais là, couchée à cette porte ; malheureusement je n'étais pas seule, et cependant je n'ai vu personne en y arrivant. Tout-à-coup quand vous avez dit : Ma sœur vous appar-

tiendra; du côté de la fenêtre, à droite, a paru un homme près de moi, comme s'il tombait du ciel; j'ai voulu l'arrêter pour lui parler; j'ai senti quelque chose de froid sur mon bras; il m'a renversée; il s'est enfui. Sûrement, il vous aura entendus aussi. — Fuyez! vous dis-je; mais fuyez donc, maître Thièlemant; ma pauvre Jehanne a déjà tant à souffrir! Vous me regardez tous avec étonnement; vous désirez savoir pourquoi je suis venue à cette porte? Je vous le dirai, mais sortons d'ici; car cet homme, cet espion est allé vous dénoncer au château, et les archers vont bientôt entourer cette taverne.

Elle s'appuya sur Onéïou et Thièlemant.

— Or, voici pourquoi je suis venue. Le jour, je ne sors pas; ma vieille gouvernante ne le veut pas; je sais qu'elle a raison; le jour me fait mal et m'éblouit; et puis tous les hommes me connaissent à présent. Ils me crient : La folle, ta fille est morte! — et je pleure; — ils crient ensuite : Non, non, elle n'est pas morte;

elle est belle comme la sainte Vierge; — et je pleure encore, parce qu'on me l'a prise. — D'autres, ce sont les plus méchans, ils me frappent au front. Là... où je souffre tant, là... ils me frappent bien fort, et ils crient plus haut que les autres : Ton fils a été assassiné. — Ensuite, Il vit encore; ensuite, Tu l'as tué. — Voyez-vous, les hommes me disent tout cela dans le jour... aussi je me cache derrière mes fenêtres... Silence! Tenez, entendez-vous craquer le pont-levis qui s'abaisse? hâtons le pas sans bruit.

Le vent soufflait par intervalle dans ses cheveux et son voile qu'il soulevait; elle ouvrait de grands yeux; ses traits étaient raides et décomposés; son aspect était effrayant aux douteuses clartés de la lune. — Elle reprit :

— Pourquoi je suis venue? C'est que pendant la nuit, lorsque tout dort, lorsque ma vieille gouvernante dort aussi, je sors de ma chambre, et je vais respirer l'air libre par les rues; je vais au cimetière causer avec les morts,

avec mon fils, avec ma fille, parce qu'ils sont morts, parce qu'un homme a dit qu'il les tuerait, et qu'il a toujours fait ce qu'il a dit, et qu'ils sont bien morts à présent.

— Pauvre femme! dit Onéïou.

— Oui, pauvre femme, allez, continua-t-elle. Je priais, je parlais avec eux, malgré le froid, la neige et le vent. J'ai vu une lumière à la taverne; mon fils m'a dit de l'y suivre. Je l'ai fait; il est entré, et m'a dit de l'attendre; je l'attendais lorsque l'espion m'a blessée. Mais nous voilà à ma porte. Fuyez promptement! Merci de m'avoir ramenée. Vous avez été bons pour moi... vous avez bandé ma blessure.

En effet, Onéïou l'avait bandée avec son mouchoir.

— Je ne souffre plus. Vous ne m'avez pas dit que j'étais folle, que mes enfans étaient morts... vous me faites croire qu'ils vivent. Ah! mon Dieu! vous me faites mal à présent. — Adieu. — Elle entra chez elle, et referma vivement sa porte.

Jacques de Moniot, Nicolas Thièlemant et Onéïou n'étaient nullement effrayés des périls qu'ils couraient. Ils se retirèrent lentement dans leurs maisons, maudissant les espions dont les Lorrains remplissaient Vassy. Le régent des écoles confirma Onéïou dans ses résolutions par quelques citations de la Bible; et finit en lui adressant ce passage du psaume LXIX[e], ainsi traduit par Théodore de Bèze :

Fais que leur table et les banquets qu'ils font
Soit un appast qui leur vie extermine;
Fais-leur tourner en mortelle ruine
Tout le plaisir et le repos qu'ils ont.

Obscurcis leur la vue, tellement
Que de leurs yeux toute clarté s'en aille;
Romps-leur les reins continuellement,
Si qu'en marchant pied et force leur faille.

Ils auraient recommencé dans la rue leur entretien de la taverne, s'ils n'avaient entendu quelque bruit au château et vu passer des si-

gnaux aux sentinelles sur les tours. Voici donc quelle était la cause de ce mouvement inaccoutumé. La folle n'avait point menti; sa blessure était d'ailleurs un témoignage irrécusable. Lorsque Cliquebert eut bien entendu qu'on en voulait aux jours de son maître, il se leva, malgré les instances de Mariette, ouvrit doucement la fenêtre de la chambre, qui donnait de l'autre côté de la porte d'entrée, et s'esquiva pour aller avertir le capitaine Tondeur et faire prendre les conspirateurs sur le fait. La folle qu'il heurta dans sa précipitation voulut l'arrêter, il lui porta un coup de dague et s'enfuit en toute hâte vers le château. Il savait le mot d'ordre. On abaissa le pont-levis, et il alla droit à la chambre du capitaine, qui était enseveli dans un profond sommeil.

— Capitaine! capitaine! cria-t-il d'une voix émue.

— Que voulez-vous? gronda celui-ci en se retournant sans regarder, sans même ouvrir les yeux.

— Capitaine ! capitaine ! dit Cliquebert d'une voix plus forte.

Tondeur se redressant sur son séant : — Jour de Dieu ! suis-je encore à camper en Italie ? Qu'y a-t-il donc ? qui êtes-vous ? que voulez-vous ? Eh bien ! parlez donc ! j'attends ! Ah ! c'est toi, Cliquebert ! pourquoi cette alerte ? as-tu peur dans ta chambre ? est-ce un rat qui te poursuit ? un rêve qui t'épouvante ? Vous êtes beaux, messieurs les pages, mais vous n'êtes pas braves ! Jette-toi sur le pied de mon lit, ou dedans, car il fait froid. Comme tu voudras, mais laisse-moi dormir ! — Et il se recoucha. Toutes ces paroles avaient été prononcées si vivement que Cliquebert n'avait pu glisser un seul mot ; il se pencha sur le lit, prit le bras de Tondeur, et dit :

— Capitaine, écoutez-moi, de grâce ! Je n'ai pas peur ! et j'aurais bien voulu avoir tout à l'heure plus de barbe au menton et quelques années de plus ; vous en auriez la preuve !

— Ah ! ah ! fit Tondeur en se frottant les

yeux, qu'y a-t-il, mon garçon? Voyons, raconte-moi cela !

— Avant tout, il faut donner l'ordre sur-le-champ à quatre ou cinq archers d'aller à la taverne des huguenots!

— Mais encore pourquoi?

— Pour prendre des hommes qui composent des poisons afin de tuer monseigneur le duc!

— Comment le sais-tu? c'est un rêve!

— Ce n'est pas un rêve! j'en suis sûr! Voici en peu de mots ce qui m'est arrivé. J'allais porter les ordres de monseigneur le duc d'Aumale à l'auberge du Cygne; il était nuit close; mais vous savez que je suis arrivé tard, et dans ce mois de février, le jour est fermé à cinq heures. En revenant de l'auberge, j'entendis du bruit dans la taverne.

— Ne mens donc pas, damné mauvais sujet! dis donc que tu allais chez Mariette!

— Ah! capitaine! pensez ce que vous voudrez; mais laissez-moi achever! Je cherchai à voir à travers la fenêtre, je ne distinguai pas

à cause d'un rideau rouge qui la couvrait tout entière; mais comme j'avais ouï bien clairement des menaces, je voulus tout écouter, malgré le froid et le vent. Ils sont trois. Deux ont fait jurer au troisième d'assassiner monseigneur François de Lorraine; il a promis de l'empoisonner, et leur a montré à faire du poison qui ressemble à de l'eau; je crois du moins qu'il a dit cela. Mais, capitaine, on peut les prendre; ils y sont encore, je pense, hormis qu'une femme, qui était aussi à la porte, et que je n'avais pas vue d'abord, ne les ait avertis de ma direction vers le château. Elle a voulu m'arrêter; je lui ai donné un coup de dague. Maître Thièlemant est un des conjurés. Son nom a été prononcé plusieurs fois, et il a promis à l'assassin sa sœur en mariage.

— M'affirmes-tu tout cela sur ta vie?

— Sur la damnation de mon âme! capitaine; j'en jure par le saint Évangile : tout ce que je vous ai dit est vrai.

Le vieux capitaine s'élança de son lit. Il était

aussi prompt à l'action qu'à la parole. Aller dans la chambre des gardes, leur donner l'ordre de descendre à la taverne, d'y prendre les hommes qu'ils y trouveraient réunis, et recommander aux sentinelles de redoubler de surveillance ; tout cela s'exécuta en un moment. Mais le plus profond silence régnait chez Le Prédicant. Mariette avait éteint la lampe et le feu. Le tavernier, dont le sommeil n'avait été que faiblement interrompu par l'arrivée des trois huguenots, dormait aussi tranquillement que si rien d'extraordinaire ne s'était passé près de lui. Les archers ne purent obtenir aucune réponse satisfaisante. Il ne les comprenait pas ; il avouait seulement avoir entendu un moment quelque bruit ; mais le sommeil l'emporta sur la curiosité. Mariette dit franchement qu'elle avait reçu, après le couvre-feu, trois hommes sans les connaître ; qu'ils étaient restés, c'est-à-dire qu'ils avaient voulu rester seuls ; qu'elle s'était couchée comme son père, et qu'elle ne savait rien de plus. On con-

duisit Le Prédicant au château, où l'on ne tira de lui aucun autre aveu plus direct. Tondeur, naturellement bon, et du reste aimé de tous les habitans de Vassy, catholiques ou huguenots, exigea de lui un écu d'or pour être contrevenu aux ordonnances qui défendaient d'ouvrir les tavernes après le couvre-feu. Mais Cliquebert répandit l'alarme à Joinville. Les serviteurs et les soldats du duc furent autorisés à s'emparer de tous les étrangers, vagabonds, moines ou pèlerins qu'on verrait rôder autour du château. Le capitaine Pereira, et, à son défaut, le lieutenant de la troupe, furent chargés de les interroger et de les juger militairement. — Dieu garde les pauvres pèlerins! Dieu garde aussi le duc ! Ils sont à cette heure sous la main de deux hommes, Pereira et Onéïou, — et ces deux hommes sont implacables dans leur vengeance.

VIII.

*

LE PÈLERIN.

Pour expliquer la folie de la femme au voile noir, que nous venons de voir figurer d'une manière si étrange dans le chapitre précédent, il faut interrompre le fil de cette histoire, et remonter jusqu'au 12 novembre 1561.

Elle a éloigné sa vieille gouvernante ; elle est seule. Une agitation inaccoutumée la tour-

mente. Tantôt elle se jette à genoux lourdement sur son prie-dieu qui craque, et où tombe sa tête sans mouvement, puis se relève vivement, traverse sa chambre avec rapidité, et regarde dans la rue ; tantôt elle marche lentement, s'assied devant une table, pose son front sur ses mains, et, fermant les yeux dans une inquiète rêverie, elle a de profonds soupirs, prononce des paroles incohérentes... Tout-à-coup elle repousse la table qui lui sert d'appui, se frappe la tête du poing, lève les yeux au ciel, ou les tient fixés à terre, larges et immobiles. Le plus souvent elle s'approche de sa fenêtre, dont la vitre carrée et taillée en losange, soutenue par de petites lames de plomb qui serpentent en tout sens, reflète faiblement la lumière d'une vieille lampe et les flammes vacillantes du foyer, et frémit au vent qui s'engouffre dans l'angle du mur. Sa porte s'ouvre. Une voix rauque et vibrante lui dit :

— Autrefois tu me fuyais, il fallait te forcer à m'entendre ; maintenant tu me fais appeler : que me veux-tu ?

La femme consternée cherchait d'une main tremblante un fauteuil de bois. L'homme le lui approcha et la fit asseoir ; puis, restant debout devant elle, et la scrutant du regard :

— Allons, lui dit-il, que me veux-tu?.... J'attends.

— Votre voix me fait peur.

— Comme il y a trente-trois ans, à Gênes, elle te faisait pitié ! quand nous étions seuls, la nuit, et qu'elle était si suppliante. Depuis, elle a oublié l'accent de la prière et de la douceur. Plus je vieillis, plus elle se fait rude, austère, comme mon âme. J'ai cinquante ans, et mon corps est aussi vigoureux qu'en mes vertes années.... et ma haine d'autant plus profonde.... que l'amour peut moins pénétrer dans mon cœur désormais.

— Retirez-vous. Je ne sais plus ce que je voulais vous dire... Oh ! j'ai bien peur... Je ne veux plus rien entendre.

— Tu m'as fait venir, je resterai. Si tu n'as rien à me dire, tu m'entendras. Pour obéir

aux ordres du roi et de monseigneur de Guise, je quitterai ce pays au printemps ; on parle même secrètement d'une campagne à faire ; il faut donc qu'avant de m'éloigner, pour toujours peut-être....

— Oui, que je sache tout... De grâce, messire, ne me cachez rien, plus... rien... C'est ce que je voulais vous demander... N'emportez pas avec vous vos secrets, vos terribles secrets. O Giovanni ! ayez enfin pitié de moi !

— Je ris de voir ainsi à genoux, devant moi, la Giselina Pazi. Relève-toi ; écoute. — C'est une longue histoire que j'ai à te raconter. Il y eut, en 1528, une nuit du mois de mai que j'aurais voulu que Dieu effaçât du nombre des nuits ; une nuit orageuse et lamentable, où tu fis percer de coups, dans ta chambre, un homme qui t'adorait, par un autre homme qui était ton père. Ensuite Georges d'Éclaron, qui fut ton mari, précipita le mourant dans la rue. Cette nuit-là, je versai beaucoup de larmes et je perdis beaucoup de sang, et quand ils cessè-

rent de couler, j'eus un souvenir étrange que tu vas également te rappeler. — Quatre mois auparavant, jour pour jour, au bout d'une de ces antiques rues de Gênes qui mènent au port, nous avions été tous deux chez la vieille mère de ce marin qui sauva mon père en 1512. On disait qu'elle connaissait l'avenir. Nous lui demandâmes le nôtre. Elle prit nos deux mains et les regarda long-temps. La tienne était dans sa main droite, la mienne en sa gauche. Elle les laissa tout d'un coup tomber, et s'écria : *L'une est pleine de sang ;* — elle montrait la mienne : — *L'autre est pleine de larmes*, et tu secouas ta main en riant. Elle considéra nos deux fronts. — *Ici*, dit-elle, *une couronne noire ;* — et elle embrassa ton front : *Là, une couronne de feu ;* — et elle me repoussa. Nous ne la comprenions pas ; nous la crûmes folle. Je lui demandai si nous serions unis ; elle reprit nos mains, les regarda de nouveau, et dit : *Pas un malheur n'atteindra l'un sans l'autre.* En cette nuit de mai, je me rappelai donc ce

souvenir, et je me dis : La sorcière a eu raison; ma main a été pleine de sang, sa main a été pleine de larmes; mais c'est de mon sang et de mes larmes, et il faut que ce soit à l'avenir de son sang et de ses larmes, à elle ; il faut que mon front ait la couronne du feu de l'enfer, que le sien ait la couronne noire, la couronne du deuil; que je me fasse Satan pour eux, comme ils se sont faits Satan pour moi ; il faut que pas un malheur ne l'atteigne sans qu'il ne vienne de moi, et je le jurai au tombeau de mon père, qui n'avait rien laissé d'impuni, qui était mort en se vengeant, et je me levai dans ma force et dans ma haine.

— Vous êtes un homme affreux, Giovanni!

— Écoute, Giselina Pazi; telles étaient mes pensées, telles furent mes actions. — Un soir, je te vis sortir de chez ton père, et j'appris que tu venais de lui faire tes adieux, que tu partais le lendemain. Je me servis d'une main étrangère pour lui donner un rendez-vous, hors des murs de la ville, sur cette route de France qui

tu devais parcourir. Il s'y trouva à l'heure indiquée. A la vue de ses cheveux blancs, je me sentis attendrir ; mais il eut un tel sourire de mépris, que je fus implacable envers le vieillard, comme il l'avait été envers moi. Je lui jetai une dague, et lui dis de se défendre, et je fus blessé tout d'abord à la main. Il me sembla entendre de nouveau la voix de la sorcière. Toute ma rage se ralluma ; je me ruai sur lui, et je l'égorgeai lentement, afin qu'il souffrît davantage. Il ne prononça pas un mot. Quelques larmes roulèrent dans ses yeux — C'était un beau vieillard, ton père, Giselina. — Je ne voulus pas le tuer tout-à-fait ; je le traînai dans la poussière au milieu de la route, et lui laissai assez de vie pour qu'il t'aperçût dans ta voiture de voyage, et j'arrachai ses habits, afin qu'aucun de tes serviteurs ne le reconnût, et ne lui portât secours. Tu as passé ; tu l'as fait fouler aux pieds de tes chevaux. J'étais caché près de là ; je sais qu'il t'a reconnue ; car il a soulevé la tête.

La pauvre femme resta sans voix, bouche béante, les yeux égarés, mais les reportant sans cesse vers Pereira, debout devant elle, calme et appuyé sur son épée. — Giselina! Giselina! dit-il d'une voix tonnante. — Giselina tomba à genoux, le regardant avec des yeux fixes. Il la remit sur le fauteuil. — Écoute encore; et il continua ainsi. En 1533, je passai en France avec la noblesse italienne qui accompagna madame Catherine de Médicis, duchesse d'Urbin, fille de Laurent de Médicis, et nièce du pape Clément VII, aujourd'hui madame la reine régente de ce royaume. J'entrai au service de France, dans le désir de rencontrer un jour le seigneur Georges d'Éclaron. Pour t'oublier et oublier aussi ce vieillard dont l'image me poursuivait sans cesse, je me plongeai dans la débauche et les orgies. Un jour, autour d'une table de jeu, où nous jetions de l'or à pleines mains, je remarquai un homme dont les yeux rouges et le front plissé trahissaient le trouble de l'âme et de fortes pertes. C'était

ton mari. Je me fis voleur, comme je m'étais fait assassin. Je convins de certains signes avec son adversaire. Je le suivis constamment chaque jour jusqu'à ce qu'il se fût entièrement ruiné, et qu'une mort volontaire terminât une vie qui avait rempli la mienne de malheurs et de larmes.

La pauvre femme restait toujours sans voix et bouche béante; sa poitrine râlait comme chez les agonisans. Pereira se pencha sur elle, et lui secouant la tête : M'entends-tu bien, Giselina Pazi? — Elle trembla de tous ses membres, et ne répondit pas. — Tu trembles! tu m'as entendu, reprit-il. A quelques mois de là, j'appris que le château d'Éclaron n'était pas loin du château de Joinville. Claude de Guise m'accepta comme un de ses principaux officiers, et ce fut une vraie douleur lorsque je sus que tu n'habitais plus le château d'Éclaron, et qu'on ignorait ta retraite. La sorcière l'avait dit : j'avais une couronne de feu sur le front. Cette lumière de Satan m'éclaira. Je te

découvris; mais tu ne pouvais être à moi, étant devenue une vile courtisane, une maîtresse de grand seigneur, Giselina Pazi! Quand je te vis tombée si bas, je trouvai que tu ne méritais plus ma haine; je te traitai en fille de mauvais lieux, et te fis arracher l'enfant que tu étais indigne d'élever.

Giselina fit un effort...—Ah! ah! s'écria-t-elle en se précipitant aux pieds de Pereira. Le sang sortait de ses yeux et de ses narines. Il la releva.

—Oui, ta fille vit encore. Je te l'ai déjà dit. Elle est belle, comme tu étais belle; mais elle a une âme supérieure à la tienne; c'est un ange, et elle est malheureuse comme un ange serait malheureux dans l'enfer; et si demain tu cessais d'être, je me vengerais de toi sur elle; de même que lorsque Claude de Lorraine m'eut chassé, je me suis vengé de toi sur ton fils à la cour du duc de Ferrare, en le faisant chasser ignominieusement, et en lui donnant une lettre qui lui annonçait ta mort, afin qu'il

ne fût jamais tenté de revenir en France. Il y est revenu cependant; mais il te croit bien morte, et tu ne le reverras plus que je ne le veuille.

Les yeux de Giselina brillèrent d'un éclat surnaturel. La parole lui fut rendue.

— Mon fils n'est pas mort! cela est vrai!

— Très vrai; il est riche; il peut devenir un puissant seigneur.

— Cela m'importe peu... Il n'est pas mort! vous ne me trompez pas! Où est-il? Messire, je pardonnerai tout; je prierai Dieu pour vous. Rendez-moi mon fils! dites-moi en quel lieu je pourrai le trouver? Donnez-moi ma fille... je la lui conduirai... Il la recevra comme une sœur.

— Il te repousserait comme une courtisane! Tu vois donc bien, Giselina Pazi, que j'ai encore de quoi me venger; que j'ai la vie de ton fils et de ta fille, que je peux prendre... et que je les prendrai, si cela me plaît. Mais je me rappelle encore que deux mois après la pré-

diction de la sorcière tu parus changer. Je me plaçai devant toi comme devant une sainte... Tu fus mon idole; je t'immolai tous mes plaisirs, toutes mes volontés. Je me fis ton esclave, comme un noir d'Éthiopie. Plus je t'aimais, plus tu changeais. J'écrivis mon nom avec du sang, en mémoire des paroles de la sorcière, au-dessous de deux vers du *Paradis* de Dante, sous lesquels j'avais fait une barre, encore avec mon sang. Ces vers te présentaient mon amour sous la forme d'une prière. Tu mis au-dessous ces mots de l'*enfer : Lasciate ogni speranza.* Rappelle-toi-les bien ces mots terribles, et qu'ils retentissent à tes oreilles, toutes les fois que tu désireras connaître où sont et ta fille et ton fils. Si je pouvais les faire égorger de ta main, je le ferais. Ils mourront de la mienne... et bientôt... Maintenant tu sais tout. Que veux-tu de plus?

Elle ne répondit pas. Le sang coulait avec plus d'abondance des yeux et des narines. Le râle recommença dans sa poitrine. Elle eut

aussi deux ou trois éclats de rire qui étonnèrent Pereira. Elle devenait folle. Il sortit en souriant et en levant les épaules.

—

Le lendemain de la nuit où elle avait été blessée, elle se ressouvint que Pereira lui avait dit qu'il s'éloignerait au printemps du château de Joinville pour n'y plus revenir peut-être. Le coup de dague qui la frappa, l'horreur qu'elle dut concevoir du pacte de sang, avaient-ils changé le cours de ses idées? leur avaient-ils donné plus de lucidité? Ou seulement, quand sa raison était moins ébranlée, sa mémoire conservait-elle tous ses souvenirs du passé? Elle se rappela, n'importe comment, ce que Pereira lui avait dit, et, comme il ne reparaissait plus à Vassy, elle résolut de l'aller trouver et de tenter un dernier effort. Vers les derniers jours de février, elle partit à pied, seule, un matin, sans avertir sa vieille gouvernante; car la mémoire de ce fait unique, l'éloi-

gnement prochain de Pereira, était toute sa raison, faisait toute sa force, absorbait tout le reste de son entendement. Dans les momens lucides, elle croyait bien que ses enfans n'étaient pas morts. Il lui restait cette espérance, qui donne aux mères une si puissante énergie.

Giselina trouva Joinville en fête. On attendait le duc François de Guise qui arrivait de Savernes. Les chevaliers, les seigneurs des environs, les soldats, remplissaient toutes les rues. Elle alla droit à la chapelle de Saint-Michel qu'ont bâtie Ferri I de Lorraine et Marguerite de Joinville sa femme, et qui est située au penchant de la colline sur laquelle est assis le château. Elle vit un pèlerin derrière la chapelle, au milieu des arbres; elle se souvint du pacte terrible, et s'enfuit effrayée de ce que sa première vue lui rappelait une pensée de mort.

Et quelles autres images s'élevèrent ensuite dans son âme! Elle revoyait de près les lieux où elle avait été si heureuse, les bois qui ca-

chèrent ses amours, et les murs du monastère où en commença la terrible expiation. Alors elle oubliait toutes ses peines; ce sont maintenant toutes ses joies qu'elle oublie, ou elle ne se les représente que pour déchirer son âme.

Elle descendait à l'église Saint-Laurent, lorsque le chemin lui fut barré par des gentilshommes qui passaient, allant au-devant du duc. Elle reconnut au milieu d'eux Giovanni Pereira; elle lui fit un signe de la main; il poussa son cheval de son côté, et lui demanda en se penchant pourquoi elle était venue à Joinville.

— Pour te faire une dernière prière; car je me sens mourir tous les jours, et tu m'as dit toi-même que tu quitterais ce pays bientôt.

— Après?

— Tu la sais bien ma prière : je te l'ai faite assez souvent. Où est ma fille? où est mon fils?

— Mais ils rougiraient d'une mère, courtisane vieillie, et folle hideuse

— Que t'importe à toi? où sont-ils? Que veux-tu que je te dise pour cela? Veux-tu que je te livre l'assassin du duc?

— C'est donc vrai?... Un pèlerin, je crois, qui doit venir...

— Et qui est venu...

— Où est-il?

— Où sont mes enfans?

— Dis-moi où est l'assassin, Giselina, et je te ferai une promesse. — Pereira descendit de cheval, s'approcha de la folle, et reprit : — Parlons bas... Voyons... ne me cache rien... Où le trouverai-je?

— Où trouverai-je mes enfans, moi? Tu ne sauras rien, si tu ne me le dis pas.

— Tu veux donc que le duc meure?

— Et toi, que je meure sans voir mes enfans, après tant de souffrances? Ta vengeance n'est donc pas encore désarmée? tu as donc encore à te venger de moi?... La folle!... Tu vois bien que je ne suis plus folle maintenant... La courtisane!... Tu n'imagines donc pas tout ce

que le malheur fait faire? Une belle âme embellit tout. Mais c'est toi qui m'as précipitée dans cet abîme, et si tu eusses été là, me cachant ton âme, je me fusse appuyée sur toi, plus promptement encore peut-être que sur Claude de Lorraine; car j'ai eu des remords en pensant aux peines que je t'avais causées.

— Giselina, tu mens pour me toucher l'âme : tu mens; tu es bien femme... et tu sais que je te hais. Je vais te faire une promesse solennelle, si tu veux me dire où est l'assassin.

— Voyons d'abord ta promesse.

— Je te promets, le 5 mars prochain, de te conduire à la demeure de ton fils, et ensuite à celle de ta fille. J'ai besoin pour moi des jours qui doivent s'écouler jusque là. Ma parole est immuable; y crois-tu?

— J'y crois.

— Consens-tu?

— Mais pourquoi me renvoyer si loin?

— Cela ne se peut autrement. D'ailleurs, choi-

sis vite, ou je te fais saisir et mettre à la question. Ton aveu alors sera payé de souffrances.

— Vous êtes toujours impitoyable. — Le pèlerin est au milieu des arbres qui avoisinent la chapelle de Saint-Michel.

— Cela suffit; je tiendrai ma parole. Il appela Cliquebert qui s'approchait, lui murmura quelques mots à l'oreille. Cliquebert remonta vers le château. Pereira rejoignit les chevaliers qui étaient déjà loin devant lui. La folle reprit le chemin de Vassy.

—

Même avant de connaître l'excommunication mineure lancée contre lui, nous savons que Georges d'Éclaron voulait faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse, où avait été bénit le reliquaire que lui donna la fille d'Hercule de Ferrare. Nous savons encore qu'une longue maladie ne lui permit que long-temps après son retour en France d'exécuter son vœu. Le chirurgien qui le soigna dans sa maladie était un homme dévoué à Pereira. On

peut supposer que ce capitaine lui donna l'ordre de faire en sorte que la maladie tirât en longueur. Mais sa santé se rétablit au mois de janvier. Il se hâta, comme nous l'avons dit, d'élever un tombeau à sa mère qu'il croyait morte, et partit ensuite pour Notre-Dame-de-Liesse. La chapelle de la Vierge est remplie de divers présens en or, en argent et en cire qu'y ont portés les fidèles, depuis les plus grands princes jusqu'aux derniers des villageois. Les noms des donateurs sont écrits sur les offrandes (1). Après ses prières, le jeune baron eut la curiosité de lire les inscriptions. Quel fut son étonnement quand, sur deux cœurs d'argent massif, il lut : — *François de Lorraine, duc de Guise, et Anne d'Est, sa femme, le* 17 *juin* 1551 ! Anne d'Est était la femme du duc de Guise, de ce duc qu'on lui avait représenté comme un tyran, et au nom duquel Gio-

(1) Voyez l'histoire de Notre-Dame-de-Liesse, par l'abbé Villette, édition de 1708.

vanni Pereira avait voulu l'arrêter ! Georges, dont l'âme ne s'était jamais ouverte à la haine ou à la jalousie, sentit cependant pour le duc de Guise quelque chose de ces odieux sentimens. Il ne doutait point que le capitaine Pereira ne fût l'homme de la salle aux portraits de Ferrare, que cet homme ne fût son ennemi mortel; — ses dernières paroles à Éclaron en étaient une preuve assez évidente; — qu'enfin Pereira n'eût tout révélé à François de Lorraine. Ce dernier devait donc être aussi son ennemi. S'il l'était réellement, comme on le lui avait dit, n'abuserait-il pas de sa puissance pour le perdre, lui, Georges d'Eclaron, sans appui, sans protecteurs, dont les parens ignoraient la destinée, depuis vingt-deux ans, et ne voudraient peut-être pas le reconnaître, puisque tout autre homme riche eût pu acheter les titres que son père avait vendus? N'était-ce pas déjà un essai que le duc avait fait sur lui par la scène grotesque de cette excommunication apportée au milieu d'une fête de famille? Ces pensées furent

la source d'une foule d'autres que le lecteur peut imaginer, et qui toutes fortifièrent cette croyance du jeune homme, que le duc était son ennemi, et chercherait à se défaire de lui, ce qui lui serait assez aisé avec un homme de la trempe de Pereira. Il fallait, pour s'introduire dans son château, trouver un déguisement. L'habit de pèlerin qu'il portait lui sembla le plus simple. — Il résolut donc de ne point le quitter, et d'aller droit à Joinville, sans passer par Éclaron. Il reverrait Anne d'Est! Le reconnaîtrait-elle? A-t-elle conservé de lui un doux souvenir? Son cœur lui garde-t-il encore un peu d'amour? Que lui dira Georges? osera-t-il seulement lever les yeux sur elle? Ne s'offensera-t-elle point de sa visite? Si elle l'aimait encore! — L'union des âmes est bien ce qu'il y a de plus beau, de plus durable dans l'amour. — S'il était certain que son âme pût se donner à la sienne, qu'aurait-il de plus à désirer? Si, à une même heure, ils étaient assurés de se retrouver dans la même

pensée et la même prière! — Quand on a les pensées, les vœux, les prières d'un être adoré, qu'attendre encore sur la terre? que peut-il exister de plus réel et de plus désirable? — C'est dans la certitude que deux âmes se retrouvent à un temps donné, au même point de contact, que sont les jouissances pures qui élèvent les hommes et ne les dégradent jamais. L'estime alors accompagne toujours l'amour, et l'amour ne meurt pas, faute d'estime. — L'esprit de Georges roula dans le cercle de ces idées chastes et sereines en abandonnant les fatigantes pensées de la haine qu'il supposait à François de Guise. Georges d'Éclaron acheta une statue de la Vierge pour Dammartin-le-Franc, se remit en route, à pied, comme il était venu, et arriva le même jour que Giselina, sa mère, à Joinville, quelques heures seulement avant elle. Il ne la vit pas quand elle s'approcha de la chapelle Saint-Michel, et resta caché dans les arbres, parce qu'un paysan lui avait dit

que, à une certaine heure, la duchesse de Guise venait prier à cette chapelle, et qu'il voulait d'abord la voir sans en être vu : puis il se mettrait sur son chemin à la façon des mendians, et l'accompagnerait ainsi jusqu'au château pour se faire reconnaître. Il se livrait en attendant à tous les rêves d'une imagination habile à se créer des illusions, se recomposait toute une vie de félicités. Il fut interrompu durement dans ses délicieuses méditations par des froissemens d'armes, et entendit des voix qui disaient : le voilà — Des hommes armés l'entourèrent; un d'eux, nommé de La Brosse, lieutenant de la compagnie du duc de Guise, s'approcha plus près de lui, et dit :

— Qui es-tu, pèlerin ?

— Tu l'as dit... un pèlerin...

— Que fais-tu là ?

— J'attends.

— Qui attends-tu ?

— Et que t'importe ? Qui t'a donné le droit de m'interroger ainsi ?

— Emparez-vous de cet homme, dit de La Brosse à ses gardes.

— Pourquoi cela, seigneur chevalier?

— Parce que tu n'es pas pèlerin; que tu n'es pas ici pour prier Saint-Michel, et que nous savons qui tu es.

— En ce cas, retirez-vous, et laissez-moi.

— Nous nous retirerons, mais avec toi. Allons, gardes, qu'on s'en empare! Nous te connaissons, te dis-je; la femme au voile noir a nous tout révélé.

La femme au voile noir! pensa-t-il. Que lui ai-je donc fait à cette femme? Maudite soit-elle! — Où me conduisez-vous? dit-il aux gardes qui l'entraînaient avec violence.

— A la prison du château.

— Qui vous a donné cet ordre?

— Le capitaine Pereira, sous l'agrément de madame la duchesse.

— Anne d'Est?

— Oui, madame Anne d'Est.

— C'est un démon, cette femme au voile noir.

— Ce que tu voudras ; mais suis-nous, dit La Brosse.

— Je te suivrai, si tu me conduis à la duchesse ; mais à la prison ! tu es fou, certainement, chevalier.

— Soldats ! emportez-le de force ; s'il crie, qu'on le bâillonne.

Les soldats se précipitèrent sur Georges d'Éclaron, et le portèrent dans un cachot qui avait pour ouverture une meurtrière pratiquée dans un mur épais de quinze pieds (1), et le laissèrent là sans pain, sans eau, sans paille pour se coucher. La voûte et les dalles suaient d'humidité. Heureusement que l'air du dehors était

(1) Le lecteur peut se fier aux détails historiques et topographiques de ce livre. Tous les lieux que je cite, je les ai parcourus. Il ne reste plus que quelques ruines du château de Joinville ; mais lorsque je les visitai, on pouvait encore distinguer l'épaisseur des murs de la tour où était ce cachot. Le manuscrit de l'histoire de Joinville, dont je mettrai un fragment dans une de mes notes, confirme tout ce que j'avance.

assez doux. Georges monta dans l'embrasure de la meurtrière, et vit aux mouvemens qui se faisaient que le duc de Guise était arrivé. Une longue terrasse s'étendait devant son cachot. Des seigneurs et des valets y passèrent, mais si rapidement, que, malgré ses cris, il ne put se faire entendre d'eux. Les bruits extérieurs cessèrent peu à peu, les ombres du soir descendirent, un vent froid siffla par la meurtrière; mais il ne quitta point sa place, espérant toujours voir quelqu'un et lui parler. On ne lui apporta point de nourriture. On avait oublié le prisonnier dans la joie que causait le retour du prince. La nuit était déjà profonde lorsqu'il crut distinguer des pas non loin de son cachot; il appela, cria long-temps; personne ne lui répondit. Il souffrait presque autant de la faim que du froid. Un frisson glacé courait sur ses membres qui grelotaient. Il tomba dans une torpeur qui lui procura une sorte de sommeil. En appesantissant ses paupières, ce sommeil ne l'empêchait point de

sentir la fatigue et le froid. Un bruit se fit dans la spirale de la tour ; il s'approcha de plus en plus ; la porte s'ouvrit en grondant : un geôlier apportait du pain et une cruche pleine d'eau.

— Mon ami, dit Georges, ce cachot est bien humide ; ne pourrais-je pas avoir quelques brins de paille ou des vêtemens pour me couvrir ?

— Ah ! vous ne resterez pas long-temps ici, dit le geôlier... Messire Pereira expédie promptement ses prisonniers. Tenez... regardez cet anneau de fer à la voûte : on y a suspendu plus d'hommes que de lampes ; et puis là, dans le mur, à droite, devant vous, il y a une dalle qui se lève, et au-dessous sont les oubliettes, c'est-à-dire un puits perdu dont on n'a jamais trouvé le fond, et dont les pierres sont hérissées de lames de faux.

— Mais on ne tue pas sans entendre les gens.

— C'est selon. Il y a des gens qu'il serait dangereux d'entendre ; et, voyez-vous, mon-

seigneur ferait toujours grâce; il est si bon! il ferait grâce à tous ces brigands de voleurs qui sont dans les bois de Joinville. Quand nous les prenons, ils ne dorment pas deux nuits dans ce cachot. Le chef a beau tempêter, lorsqu'on lui donne un rendez-vous.

— Comment cela? un rendez-vous...

— Oui, quand messire Pereira, le capitaine, a besoin d'un homme, qu'il appelle dans sa langue italienne *Bravo*, il fait un signe sur la pierre d'une croix qui est à la gauche du chemin, au-delà du faubourg du Grand-Pont, et, à une heure convenue par ce signe, le chef des brigands, Angelo, vient s'entendre avec le capitaine, qui lui dit comme ça, — je peux vous le répéter, car je l'ai entendu : — Angelo, tel homme habitant tel pays, ou tel homme devant suivre telle route, habillé de telle manière, te vaudra vingt pièces d'or. Cela veut dire : Tu le tueras, et tu trouveras les vingt pièces d'or à cette place, à la pierre de la croix.

— Malédiction du ciel!

— Eh bien ! Angelo a beau crier alors sur ses hommes qu'on exécute, comme je vous l'ai dit, on ne l'écoute jamais, et il obéit toujours. Il tue ceux qu'on n'oserait arrêter.

— Comment ! de telles horreurs se commettent !

— Pourquoi pas ? Vous veniez bien, vous, pour tuer monseigneur le duc.

— Moi ! Qui a dit cela ?

— C'est messire Cliquebert, un page de monseigneur, qui avait prévenu tout le monde de l'arrivée d'un pèlerin déguisé pour tuer monseigneur le duc, et c'est la femme au voile noir qui vous a montré. Malgré cela, monseigneur vous pardonnerait si vous étiez conduit devant lui ; mais vous ne sortirez d'ici que comme les autres qui y sont venus. Ce cachot dit la sentence qui sera exécutée.

— Mais, mon ami, je te jure qu'on s'est trompé, je ne connais même pas le duc de Guise. Écoute, combien gagnes-tu ici ? je te donne le triple, si tu veux faire ce que je te dirai.

— Vous me donneriez le paradis, où je n'irai jamais, que je ne vous délivrerais pas. Le capitaine est un homme avec qui il ne faut pas jouer ; il me ferait rôtir à petit feu, moi, ma femme et mes enfans, si j'avais le malheur de vous ouvrir la porte.

— Ce n'est pas cela que je te demande. Tiens... voici de l'or... Veux-tu seulement porter deux billets pour moi?

— A qui?

— Un à madame Anne d'Est, duchesse de Guise.

— Pas possible, mon pauvre pèlerin, pas possible; Messire Pereira le saurait.

— L'autre à Éclaron, au seigneur Onéïou.

— Je pourrai le faire porter par mon fils aîné.

— Il faut qu'il parte cette nuit même.

— Pas cette nuit, mais demain matin; je vais vous chercher de la paille et du parchemin.

Georges s'assit sur un escabeau devant une

petite table qui vacillait sur ses pieds dont le bois était vermoulu, prit sa tète dans ses mains, et pensa aux malheureux qui l'avaient précédé dans ce cachot, qui avaient été assassinés n'étant peut-être pas plus coupables que lui. N'allait-il pas lui-même subir un pareil sort? car ce Pereira le haïssait et se réjouirait de l'avoir ainsi en son pouvoir, désarmé, ne pouvant appeler personne à son secours. Il faisait ces tristes réflexions, en dévorant le pain noir qu'on lui avait apporté.

Le geôlier rentre, jette de la paille et une couverture de laine dans un coin du cachot, dépose sur la table encre et parchemin, et met sa lanterne pour éclairer Georges, qui écrit à son frère :

« Je suis venu directement à Joinville de mon » pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse. On m'a » arrêté sous prétexte que je voulais assassiner » le duc de Guise. Je suis dans un cachot où » toute espèce de justification est impossible,

» et d'où jamais aucun prisonnier n'est sorti
» vivant. Viens avec tous mes serviteurs me re-
» demander aux princes de Lorraine. Je t'at-
» tends.

» GEORGES D'ÉCLARON. »

— Pardon, Messire, dit le geôlier, mais je ne puis laisser partir cette lettre sans savoir si rien ne peut me compromettre.

Georges la lut sans la signature, et dit : — Que voulez-vous que j'y retranche?

— Rien... Mais ajoutez : Ne dis pas comment tu as appris que j'étais ici, parce que Pierre Berru, le geôlier, perdrait son emploi. On me remplacerait... Vous entendez.

— Très bien, je vais arranger cela. Il ajoute quelques mots et les montre à Pierre Berru, qui secoua la tête en signe d'approbation.

— Mon ami, dit Georges, est-il bien vrai que tu ne pourrais rien dire de ma part à madame la duchesse?

— Si je faisais un coup semblable, je serais

un homme perdu sans ressources : et ma chère femme ! mes petits enfans ! Je ne suis pas un mauvais homme, allez, tout de même. D'abord madame la duchesse, qui est bien bonne pour le pauvre monde, se détourne toujours de son chemin, si par hasard elle me voit devant elle ; un geôlier lui fait peur, pauvre chère dame ! Ensuite monsieur le capitaine Pereira est un homme qui ne laisse jamais voir le fond de sa pensée ; quand il dit oui, c'est souvent non. S'il savait que j'ai porté à d'autres les paroles d'un prisonnier de ce cachot, ma femme ne serait pas long-temps à me pleurer. Donc, Messire, vous ne pouvez compter sur moi pour ça ; mais je vous donne ma parole de Pierre Berru que demain matin, avant le lever du jour, mon fils partira pour Éclaron. Ça étant, je vous souhaite une bonne nuit, et que monsieur Pereira vous oublie long-temps ; car vous m'avez l'air d'un brave homme, et cette idée de tuer monseigneur le duc n'a pas dû venir de vous : d'autres, plus méchans, vous y auront poussé... Bonne nuit. — Il sortit.

Georges boucha la meurtrière avec une partie de la paille, se roula sur le reste, en s'enveloppant de la couverture de laine, et posa sa tête sur l'escabeau; il s'endormit... son sommeil fut calme et paisible, il eut des rêves dorés. Ce fut une nuit de visions heureuses et pleines d'espérances, une nuit telle qu'il n'en avait pas goûté depuis Ferrare. Quand il se réveilla il croyait rêver... De la paille et un cachot au baron d'Éclaron! — Le geôlier refusant de porter son message à la duchesse de Guise, il n'avait plus d'espoir que dans la bonne volonté de ceux qui viendraient sur la terrasse et dont il pourrait se faire entendre. Il ôta donc la paille de la meurtrière, et vit plus de mouvement que la veille : on fêtait encore le retour du prince. Un beau jour s'était levé; le ciel était sans nuage, l'air moins froid que la veille, le soleil brillait serein. Il se replace donc dans l'embrasure de la meurtrière et attend.

Pierre Berru entre avec le déjeûner du prisonnier.

— Dieu vous protège certainement, car il vous laisse encore toute cette journée; monsieur le capitaine est envoyé à Vassy... il ne reviendra que ce soir, et j'espère encore qu'il vous oubliera la nuit prochaine. Vous aurez le temps de voir votre monsieur d'Éclaron. A propos d'Éclaron... Angelo, vous savez, ce chef de brigands, ce Bravo, comme dit le capitaine, eh bien! je l'ai vu ce matin, et il m'a dit que messire le baron d'Éclaron devait lui rapporter, le 5 mars, vingt écus d'or.

— Que dis-tu ?

— Vous voyez bien...... Le baron d'Éclaron doit lui rapporter, le 5 mars, vingt écus d'or. Vous savez ce que cela signifie dans le langage d'Angelo et du seigneur Pereira... Ce qui m'afflige le plus, car je ne connais pas le baron d'Éclaron, c'est qu'il doit faire tuer aussi une jolie petite femme de Vassy, dame Jehanne Thièlemant. Angelo a demandé mon aide; je lui ai répondu que je ne le servirais plus jamais pour de telles expéditions. Ce n'est pas que

je tienne à la vie du baron ; mais tant que le seigneur Pereira ne m'y force pas, je ne me mêle que de garder mes prisonniers.

— Tu as raison. Sais-tu qui peut porter cet homme à ces assassinats?

— Je n'en voudrais pas jurer; je crois bien tout de même que la femme au voile noir y est pour beaucoup. Elle est venue hier; elle a causé long-temps avec le capitaine, et certainement elle l'aura prié de commettre ces deux crimes. Pourquoi maintenant ? Le bon Dieu seul peut le savoir, et puis le démon qui aura conseillé cette bohémienne. — Oh! mais qu'avez-vous donc, messire? vous êtes tout consterné. Vous voilà cependant un beau jour devant vous, et, on ne sait pas, le seigneur Pereira peut changer d'idée.

— Bien, bien, mon ami; merci de tes renseignemens.

— Au revoir donc, seigneur pèlerin.

Georges ne répondit pas. Son esprit roulait de tristes idées. Comment expliquer le

singulier rôle que la femme au voile noir jouait dans sa vie? Qui aurait poussé cette femme à vouloir la mort de Jehanne qu'elle avait tant recherchée, et pour laquelle, depuis trois ans, elle montrait une affection de mère? Cela était bien mystérieux, mais ne lui semblait pas impossible. Une partie de la journée s'écoula dans de sombres pensées. Aucun être vivant ne s'approcha de la tour. Cependant il oublia peu à peu les sinistres prédictions de Pierre Berru, et, comptant sur l'arrivée d'Onéïou, vers le soir, pour se distraire et attirer, s'il le pouvait, l'attention des promeneurs solitaires, il se mit à chanter quelques couplets appris dans sa jeunesse à la cour de Ferrare; entre autres le chant nuptial de madame Renée, seconde fille de France, et de monseigneur Hercule II, duc de Ferrare. Le geôlier vint l'avertir qu'on l'entendait du dehors, et qu'il fallait se taire, parce que les dames et les damoiselles du château venaient par extraordinaire sur cette terrasse, et qu'un prisonnier qui chante est un insolent

qui ne mérite et n'obtient aucune compassion.

— Écoutez, dit Georges, ces bruits d'instrumens, ces éclats de rire qui s'approchent; les vrais insolens sont les gens qui viennent ainsi se réjouir près du pauvre prisonnier.

— Comme vous voudrez, dit Pierre Berru, mais arrive qui pourra, le capitaine ne vous pardonnera pas, et on le lui dira sûrement. — Le geôlier sortit.

Georges distingua des voix de femmes. Un mendiant qu'elles rencontrèrent sur la terrasse amena un moment de silence, dont le baron profita pour chanter plus fort. Il en était à ce couplet :

Dancez, ballez, solennisez la feste
De celle en qui votre âme gist si fort.
Las! qu'ai-je dict? qu'est-ce que j'admoneste?
Ne dancez point... Soyez en desconfort...
Elle s'en va : Amour par son effort
Lui faict laisser le lieu de sa naissance,
Parents, amis et longue connaissance (1).

(1) Chansons manuscrites de la Bibliothèque Royale. Juin 1528.

Une des femmes qui se distinguait le plus des autres par sa taille et la richesse de ses vêtemens prêta une oreille attentive à ce chant, et se fit montrer le lieu d'où sortait la voix. Elle devint rêveuse, écouta encore; mais le chant avait cessé. Elle s'éloigna.

Le chant avait cessé, car les tristes pensées de Georges s'étaient réveillées à la vue de ces femmes, heureuses et folâtres, qui étaient souvent venues s'égayer ainsi devant le cachot où peut-être en même temps, dans une terrible agonie, quelque infortuné luttait vainement contre la nécessité de mourir sans prouver son innocence, ou sans être jugé.

Le jour baissait, les ombres s'alongeaient; Onéïou ne paraissait pas. N'avait-il pas été trompé par Pierre Berru? Les naïfs aveux de cet homme faisaient frémir. Le couvre-feu sonna. L'effroi commençait à s'emparer du cœur de Georges, dont toute l'espérance allait reposer maintenant sur l'oubli de Pereira qui demeurait dans la tour même au pied de la-

quelle étaient le cachot et les oubliettes. Pereira avait pour seul compagnon, la nuit et le jour, un vieil archer tout cassé de fatigues et d'années, mais qui portait encore assez vigoureusement son armure et maniait son cheval comme un jeune écuyer. Là, le chef des gardes venait chercher le mot d'ordre; rien n'entrait au château, ou ne sortait des remparts à l'insu du capitaine. Les princes eux-mêmes, fidèles à une ancienne coutume, ne faisaient aucune course au dehors sans l'en prévenir. C'était l'âme de tout. Sa surveillance s'étendait aux moindres choses. Son activité merveilleuse contenait les esprits, plus encore que les châtimens dont il punissait les infractions à sa discipline sévère. Ce redoutable capitaine arriva, rendit compte de sa mission au duc de Guise, et revint à sa tour, où il se fit servir à souper. Il se mettait à table avec son vieil archer, lorsqu'un des gardes lui annonça que dix cavaliers, venant d'Éclaron, demandaient à parler à monseigneur le duc.

— Il est trop tard, dit Pereira ; les herses sont abaissées... A cette heure, personne ne peut pénétrer auprès de monseigneur François de Guise.

— Ils font beaucoup d'instances, seigneur capitaine.

— Il est trop tard. — Cependant si le chef veut entrer, qu'on le reçoive, mais seul... Il ne pourra voir monseigneur le duc. Il logera ici... et partagera mon souper.

— Si c'était Georges ! pensait-il. Pourquoi la nuit ? Ce matin encore, Tondeur m'a dit qu'il n'était pas revenu de son voyage.

— Raimbault ?

— Mon capitaine.

— C'est peut-être un huguenot, un ennemi qui médite quelque surprise, car un gentilhomme solliciteur ne viendrait pas après le couvre-feu. Donne-moi le narcotique qui est là, derrière toi, sur la troisième planche de ce *vaissellier*, nous nous délivrerons de lui en l'endormant. Demain, nous verrons...

On amena Onéïou.

— Je vous connais, dit Pereira; soyez le bien-venu. Asseyez-vous à ma droite. Que désirez-vous de moi?

— La délivrance de mon frère.

— De votre frère! quel est votre frère?

— Le baron d'Éclaron.

— Mais qu'entendez-vous par sa délivrance?

— Je sais, messire, qu'il est venu à Joinville en pèlerinage, qu'on l'a pris pour un assassin, et jeté dans un cachot, où peut-être on le fera mourir.

— Oui, oui, dit Pereira; c'est juste, j'oubliais... Mais vous ne l'avez donc pas rencontré dans votre chemin? Je l'ai délivré. — Ah! ce pèlerin, pensa-t-il, est le fils de Georges d'Éclaron!... et c'est Giselina... — Un sourire vint sur ses lèvres.

— Cela est vrai, messire?... Vous l'avez délivré?

— Très vrai. Puisque vous ne pouvez maintenant courir après lui, partagez notre sou-

per ; et tenez, ajouta-t-il en se levant, et en ouvrant une porte, vous coucherez ici ; demain vous partirez de bonne heure.

— Georges d'Éclaron est réellement en sûreté ?

— Je vous le dis ; vous le retrouverez sans doute à Éclaron.

— Eh bien ! je veux retourner tout de suite. Mes gens sont à l'auberge, vis-à-vis de l'église Saint-Laurent, j'irai les chercher et nous partirons. Nous sommes nombreux ; nous ne craignons pas de voyager la nuit.

— J'en suis fâché, messire. Les herses maintenant ne se relèveront plus ; les ponts-levis ne s'abaisseront plus... Si vous ne voulez rien prendre, vous nous regarderez ; je ne puis mieux faire.

Le regard d'Onéïou étincela ; ses lèvres remuèrent sous un atroce sourire ; ses joues se colorèrent d'une ardente rougeur. Cela vint et disparut comme l'éclair. Il dit d'une voix calme et douce : J'aime mieux être votre hôte que

votre prisonnier. — Il s'assit à la droite de Pereira et mangea gaiement, ne laissant soupçonner aucune préoccupation. Pereira lui avait déjà versé une fois de son narcotique. Onéïou vidait sa coupe lorsque Pierre Berru entra, et dit :

— Seigneur capitaine, le pèlerin veut vous parler. Il assure que vous le connaissez, et...

Pereira l'interrompit par un signe, regarda Onéïou, qui n'eut pas l'air d'avoir entendu, et se versait une autre coupe de vin. Rassuré, il se retourna vers le geôlier, lui lança des regards foudroyans, et par un signe encore le renvoya sans réponse. Pendant ce temps, Onéïou avait mis sa main dans le petit sac qui pendait à sa ceinture, et ensuite trempé le bout de son doigt dans la coupe de Pereira. L'archer, qui regardait aussi Pierre Berru, ne remarqua point ce mouvement. Quand ce dernier fut sorti : A votre santé, messire, dit le capitaine. — A votre santé, répondit Onéïou, et ils vidèrent tous les deux leur coupe. Quel-

ques minutes après, Onéïou se pencha sur la table. Un sommeil de plomb allait le tenir longtemps engourdi, car il avait bu une grande dose de narcotique. Pereira, de son côté, tomba dans une ivresse furieuse qui effraya Raimbauld lui-même.

— Camarade, allons faire une orgie avec le sang du pèlerin. Prends-moi ton grand poignard; apporte ma dague de Ferrare. Nous le percerons au cœur. Tu boiras son sang tout chaud, car tu n'as point bu, toi. Allons donc, que fais-tu à me regarder de la sorte? J'ai soif... j'ai soif... allons.

Son regard était de feu. Raimbault ne répondit point. Il alluma une lanterne, et suivit Pereira qui avait une clef du cachot. A leur vue le pèlerin se leva fièrement, et dit :

— Je t'attendais, capitaine Pereira. — Celui-ci poussa un grand éclat de rire en portant la lanterne sous les yeux du prisonnier.

— Malédiction ! reprit Georges; tu m'as fait jeter dans un cachot, et tu m'insultes! Que je

ne te rencontre jamais face à face lorsque je serai hors d'ici.

— Cela n'arrivera pas, jeune homme, dit Raimbault en dégaînant son long poignard.

Pereira semblait hennir de joie et de rage; c'était le grondement d'un tigre qui flaire sa proie. Cet homme était horrible dans son ivresse sauvage. Le vieil archer lui-même tremblait. Georges vit bien qu'il était perdu. Il prit d'une main son escabeau, et s'accrocha de l'autre à la table. Il attendit ainsi. Le capitaine ne tira point sa dague. Il restait dardant sur Georges des yeux flamboyans. Essoufflé, haletant comme un animal qu'on a long-temps poursuivi, tout-à-coup il reprend la lanterne, recommence ses rires, et s'approche de nouveau du pèlerin. Georges brise la lanterne avec son escabeau qui retombe violemment sur la tête de Pereira. La lumière s'est éteinte. Il y a une lutte terrible corps à corps entre ces deux hommes. Raimbault n'ose frapper dans l'ombre. Les têtes rebondissent sur les dalles.

On entend les dents craquer et des gémissemens qui s'échappent sourdement des poitrines oppressées. Pereira rugit en appelant Raimbault, pendant que le râle d'un homme qu'on étouffe se répand lugubrement au milieu de rires forcenés. Une lumière subite éclaire le cachot. Pereira lâche sa victime, se relève ensanglanté, se précipite sur Pierre Berru qui entre. Une femme masquée se met devant lui, et dit : — Seigneur capitaine, vous égorgez donc vos prisonniers ?

— Et toi comme eux, répond-il en arrachant le masque.

Il reconnaît Anne d'Est, duchesse de Guise. Mais ce n'est plus un homme. Il ne respecte plus rien ; il retourne vers Georges, qui s'est relevé, et qui cherche à se défendre avec la table vermoulue.

— Pereira ! s'écria la duchesse, Pereira !

— Que voulez-vous, madame ? Écoutez ! Il ouvre avec effort la porte des oubliettes, et s'écrie : — Écoutez, madame ! Comme dans la

salle aux portraits de Ferrare, — ici Georges d'Éclaron et Anne d'Est; — là, les oubliettes et Pereira!

Il bondit sur Georges, le soulève de terre, veut le lancer dans les oubliettes, et tombe mort, comme foudroyé, sans pousser un soupir. Ce n'était pas Dieu qui le frappait, c'était le poison d'Onéïou.

Tous restèrent immobiles et muets de terreur. Raimbault se pencha sur son maître, et ne donna aucune autre marque de regret. Georges, tout étourdi, s'approche de la duchesse, demeure sans voix, et lui montre son reliquaire en tremblant. — Ah! Georges, s'écria-t-elle. — Tout ce qu'elle venait de voir l'avait tellement frappée qu'elle tomba évanouie aux bras du prisonnier.

— Me pardonnez-vous, messire? dit Raimbault.

— Tout est pardonné, mon ami, ne nous occupons que de madame la duchesse.

— Suivez-moi, messire.

L'archer prit la lumière des mains de Berru, monta les degrés de la tour, et les conduisit dans la chambre de Pereira, où Onéïou dormait sur la table. La duchesse reprit ses sens, expliqua comment le chant nuptial, que si souvent elle entendit dans son enfance, avait attiré sa curiosité; comment elle s'était décidée à pénétrer dans le cachot. La joie qu'elle éprouvait rendait son récit incohérent et remplissait sa voix de larmes; mais elle comprit bientôt qu'il fallait cacher ses sensations. Elle rappela toute son énergie. Georges était sous le poids d'une accusation capitale. Personne ne le connaissait que Berru et Raimbault. La duchesse s'assura de l'un et de l'autre. Elle exigea de Georges qu'il revînt dans quelques jours au château de Joinville, entouré de l'éclat de sa naissance et de ses richesses; lui promit d'aller avec le duc de Guise au château d'Éclaron, et s'empressa de retourner à son appartement, de peur qu'on ne s'aperçût de sa sortie mystérieuse.

Raimbault dit à Georges que son frère Onéïou avait pris un narcotique violent servi par Pereira. Berru et lui le prirent sur leurs épaules, et s'acheminèrent vers une porte secrète par laquelle Raimbault avait souvent passé accompagnant Pereira. Ils portèrent Onéïou jusqu'à l'auberge, vis-à-vis de l'église Saint-Laurent, où étaient les serviteurs de Georges. Ils furent bientôt à cheval. Raimbault leur donna le mot d'ordre. Ils sortirent de Joinville sans difficulté. Pierre Berru et le vieil archer, largement récompensés, retournèrent au château, en se jurant l'un à l'autre de dire le lendemain qu'ils n'avaient rien vu ou entendu.

IX.

*

VASSY.

Nous avons expliqué dans notre prologue à quels desseins les seigneurs de Guise, mécontens de l'édit de janvier, et prenant avec raison, pour un favorable augure, la résistance du parlement, avaient demandé au duc du Wurtemberg une entrevue à Saverne. Cette conférence dévoila une partie de leurs plans ulté-

rieurs, et alarma les hommes sages et modérés par l'imminence d'une guerre civile. Les huguenots de Vassy, qui étaient les premiers sous leurs mains, pressentirent qu'ils seraient aussi les premières victimes. Leur audace se changea en terreur; de la terreur à la lâcheté l'espace est si court que, y étant arrivés, ils se décidèrent froidement à un assassinat. On comprend ainsi le pacte de sang. Mais le retour de François de Lorraine à Joinville n'augmenta point cette terreur. Les esprits sortirent de cet engourdissement léthargique où elle les avait tenus, et ils s'allumèrent plus vivement au feu des passions.

Le nouveau ministre, qui leur fut envoyé de Genève, contribua sans doute à ce changement. Il s'appelait Léonard Morel. C'était, disent les Mémoires de Condé, *un bon homme*, *craignant Dieu.* Les faits ont prouvé qu'il était, dans son parti, aussi fanatique que Dessalles dans le sien. Dès que l'arrivée du duc fut connue, il réunit les huguenots, et fit une prédi-

cation furibonde, où il comparait, comme Jacques de Moniot, Vassy à Béthulie, et le duc à Holopherne, n'exprimant pas cependant le désir de trouver une Judith. François de Guise était, il est vrai, disposé de son côté à suivre toutes les conséquences de sa démarche. Il ne l'avait pas caché dans sa route; car, au bourg de Saint-Nicolas en Lorraine, il fut sans pitié pour un pauvre *épinglier* qui avait fait baptiser son fils d'après les rites nouveaux. Afin que personne ne fùt tenté d'imiter son exemple dans ce bourg, où il y avait très peu de réformés, il ordonna qu'on le pendit près de la halle. Il se montra tout aussi sévère à Vyc, qui appartenait au cardinal de Lorraine, son frère, à cause de son évêché de Metz, et chassa soixante *mesnagers* de la ville (1). Il espérait imprimer par là une terreur salutaire. Le contraire arriva. Tous les protestans voisins de

(1) Voyez pour ces deux faits les mémoires de Condé, — les autres mémoires du temps et l'histoire de la Lorraine.

ses terres s'échauffèrent aux récits exagérés des deux faits que j'ai cités, et se préparèrent au martyre en insultant leurs persécuteurs.

Le jour même où ces bruits agitèrent Vassy, de vieilles femmes racontèrent qu'elles avaient entendu, la nuit, dans l'air, comme des chocs d'armures et des voix de mourans. Chacun prétendait avoir vu des choses extraordinaires; on parlait surtout de revenans et d'hymnes chantées par des morts, sortis du cimetière en habits de moines.

A la prière du soir, un enfant, placé au haut d'un échafaud, dans la grange, s'était écrié tout-à-coup : Du sang! du sang! je vois du sang qui coule le long des murs... et il s'était tué en tombant de l'échafaud. Puis, comme l'on emportait son cadavre, un vieillard inconnu, qui traversait la place de Vassy, avait secoué la tête en disant : Il montre le chemin à tous ceux qui le suivent aujourd'hui. — On avait entouré ce vieillard pour lui demander ce que signifiaient ses paroles; il n'avait rien

répondu, sinon qu'il voyait beaucoup de morts qui marchaient et parlaient. — Quelques femmes crièrent que c'était le Juif Errant. — Chacun se hâta de fuir; il regarda la grange, fit un signe de croix, et disparut derrière le cimetière.

Alors on se rappela les divers pronostics fâcheux qu'on avait observés au départ des seigneurs de Guise de la cour. Un vent horrible et *du tout extraordinaire*, dit un historien, ayant soufflé, avait renversé des toits et déraciné des arbres. N'était-ce pas le présage de la tempête qui allait s'élever? « On remarqua aussi, dit le même historien, que, en ce temps, furent apportez et vendus à la cour trois grands tableaux, excellemment peints, dont l'un fust acheté par le prince de Condé, où estoient représentez les sanglans et horribles massacres de l'ancien triumvirat de Rome, vrais pourtraicts des cruautés exercées l'an suyvant par le support et adueu du triumvirat françois sur ceux de la religion. »

Ces pronostics se commentaient de mille et mille manières. Chaque heure apportait de nouveaux mensonges. Léonard Morel passait toute sa journée à écouter les récits qu'on venait lui faire, et à exciter à la révolte ceux qui le consultaient. Le Prédicant voyait sa taverne toujours pleine; et son vin échauffait encore moins les têtes que les nouvelles absurdes qu'on débitait. Cela durait depuis trois jours. Le samedi, dernier jour de février, soixante hommes d'armes et les archers du duc de Guise arrivèrent à Vassy, où ils avaient coutume de venir chercher leur paie chaque semaine; mais au lieu de se séparer, après l'avoir reçue, et de retourner à leurs cantonnemens habituels, à Montier-en-Der, Vignory, et autres lieux voisins, ils se logèrent chez les bourgeois, et se mirent aux fenêtres à nettoyer leurs armes. Jean de Serres se trompe quand il dit dans son histoire de Charles IX : *Dès huit jours auparavant sa compagnie d'hommes d'armes l'attendoit là.* Ceux qui ont vu dans le malheur

de Vassy une conspiration tramée de longue main contre les huguenots, prétendent que ces troupes avaient été réunies à dessein; il est plus simple de supposer et plus vrai de dire qu'elles apprirent à Vassy l'arrivée de leur général, et qu'elles restèrent pour lui rendre les honneurs militaires, et passer devant lui une espèce de revue. Leur séjour inaccoutumé à Vassy répandit la consternation. On les interrogea pour en connaître le motif; ils ne l'avouèrent pas. C'était un ordre qui leur avait été intimé. Ils furent honnêtes envers les habitans, et, en général, évitèrent les questions religieuses.

Cette consternation était moins de la terreur que de l'inquiétude; mais tous l'éprouvaient, et s'attendaient à quelque mesure sévère contre les réformés. Ils étaient convenus de se présenter le lendemain en plus grand nombre que jamais à leur prêche, afin d'être plus à même de résister, ou du moins de protester plus énergiquement. Les principaux de la ville se ré-

jouissaient des dispositions du peuple. Deux d'entre eux seulement étaient cruellement tourmentés : ils venaient d'apprendre qu'on avait arrêté à Joinville un pèlerin qui voulait assassiner le duc. N'ayant pas revu Onéïou depuis la nuit du pacte, ils ne pouvaient douter que ce ne fût lui, qu'on ne le mît à la torture, pour connaître ses complices; et n'avaient-ils pas à craindre que la douleur ne lui arrachât leurs noms? Peut-être ces soldats ne restaient-ils à Vassy que dans le but de donner une plus grande solennité à leur arrestation le lendemain.

—

Ils s'ingéniaient l'un et l'autre à faire de sinistres suppositions, lorsqu'une main vigoureuse ébranla la porte de la rue. Jehanne et Sarah, qui étaient dans une chambre à part, accoururent tremblantes et glacées d'effroi. Ils se regardèrent tous en silence; le même bruit

recommença plus violemment. Qui est là ? demanda l'échevin.

— C'est moi, maître, c'est moi ! ouvrez ! ouvrez !

— Oui, oui ! s'écria Sarah. C'est lui.... mon frère, courez donc. Ah ! quel bonheur ! Je savais bien qu'il viendrait aujourd'hui.

Onéïou parut. Sa figure rayonnait de joie. Nicolas Thièlemant et le régent des écoles crurent bien qu'il avait exécuté son projet. Ils lui pressèrent les mains, et l'amenèrent auprès du feu. Onéïou comprit ce que signifiait leur silence, et comme s'il répondait à une question directe :

— Non, dit-il, non, je ne l'ai pu ; mais demain ! demain ! tout se fera.

— Il sera peut-être trop tard, dit de Moniot.

— Comment, trop tard ? Que voulez-vous qui arrive jusqu'à demain ? répondit Onéïou ; demain il vient au château d'Éclaron.

— Qui donc ? demanda Jehanne.

— Votre ennemi, dit Onéïou.

— Mais, je n'ai pas d'ennemi, moi.

— Le duc de Guise ?....

— Mon ennemi ! à moi ! dit Jehanne. Et que voulez-vous lui faire ?

— J'ai juré de le tuer ; je l'ai juré pour vous, pour damoiselle Sarah ! Vous me l'avez fait demander...

— Ah ! mon Dieu ! cria Jehanne en se renversant sur sa chaise.

— Ne vous en occupez pas, dit Thièlemant, elle est folle depuis quelque temps. — Et il l'emporta. Sarah le suivit, et il revint bientôt seul. Onéïou raconta les aventures de Georges, la mort de Pereira, et comment il fut ramené lui-même endormi à Éclaron, ce qui l'avait empêché d'envoyer le duc de Guise rejoindre son infâme capitaine.

Un jour seulement s'était écoulé depuis son réveil. En se retrouvant à Éclaron, il croyait sortir d'un rêve pénible, et si son frère ne lui en eût rappelé toutes les circonstances à la

mémoire, il aurait entièrement oublié son voyage à Joinville et son souper à la table de Pereira. Le samedi, à l'heure de l'angelus, un exprès était venu apporter au seigneur Georges une lettre de la part de la duchesse, laquelle lui apprenait que, le lendemain dimanche, premier jour de mars, le duc et la duchesse, le cardinal et leur suite, viendraient au château d'Éclaron. En ce moment, le baron s'était souvenu des paroles du geôlier, Pierre Berru, et de la promesse qu'avait faite Angelo d'assassiner Georges et Jehanne. Il pensa que le brigand pourrait bien ne pas savoir la mort de Pereira, ou croire que ce meurtre lui était commandé par d'autres, dont Pereira n'était que le messager, et par conséquent l'accomplir; il était donc nécessaire d'en prévenir promptement Jehanne, afin qu'elle ne s'exposât point. Angelo pouvait aussi devancer de quelques jours cet assassinat et, profitant du tumulte que devait sans doute occasionner le passage du duc de Guise, frapper Jehanne dans

la foule des spectateurs. Georges, connaissant le désir d'Onéïou d'aller à Vassy, le chargea de prévenir adroitement l'échevin du malheur qui le menaçait. Celui-ci n'y voulut pas ajouter foi. Pourquoi la femme au voile noir aurait-elle demandé la tête de celle qu'elle avait tant aimée ? Elle était folle, il est vrai ; mais n'avait-elle pas encore dernièrement montré son attachement à Jehanne, en priant Nicolas de fuir de la taverne ? De plus fortes raisons empêchaient encore le duc de Guise de vouloir sa mort. Elle était inoffensive, ne s'occupait que de son ménage et de son enfant ; il concluait donc de tout cela, que Pierre Berru avait trompé son prisonnier, et que, ayant deviné qu'il était le baron d'Éclaron, il avait voulu l'effrayer par un conte de son imagination de geôlier. Ces réflexions rassurèrent l'échevin. Il les communiqua à Onéïou, et lui inspira la même sécurité. Mais il craignait bien davantage le passage du duc de Guise pour les religionnaires.

Malgré l'édit de janvier, ne tenterait-il pas d'empêcher leur prêche? n'emploierait-il pas même la force? Jacques Billaud lui avait dit si souvent que madame Antoinette de Bourbon ne parlait que de pendre ou brûler les huguenots! Que s'était-il donc passé à Joinville depuis le retour de Saverne? Quel spectacle devait donc être donné bientôt à Vassy?

—

Le soir même de l'arrivée du prince, malgré la joie que sa présence avait coutume de causer, sa mère, madame la duchesse douairière de Guise, laissait voir un abattement profond dans tous ses traits et du découragement dans ses paroles; peut-être parce que son fils, le cardinal de Lorraine, était allé directement à Reims; et qu'elle espérait plus de sa bonne volonté que de celle du duc, naturellement plus porté à la tolérance et à la commisération pour le malheur. François prévint les

questions de sa mère, en lui apprenant le résultat de l'entrevue avec le duc de Wurtemberg; mais il ne lui parla point de Vassy. —

Or, le lendemain, dans un salon du château de Joinville, étaient réunis la duchesse Anne d'Est, madame Antoinette de Bourbon, le cardinal de Guise, d'autres seigneurs lorrains, et quelques gentilshommes. Le duc François n'était pas encore sorti de son cabinet de travail, où il avait reçu ses pages et ses officiers, les uns après les autres, et les avait interrogés sur ce qui s'était fait dans la principauté de Joinville pendant son absence. A ses questions incohérentes, on voyait qu'il était étrangement préoccupé. Au mot de Vassy, chaque fois qu'on le prononçait, il tressaillait involontairement et se mordait la barbe (1). D'où venait cet effroi ou cette impatience? Le capitaine Pereira, resté long-temps seul avec

(1) Des mémoires nous apprennent que *le duc François de Guise avoit coustume de marmonner et de se mordre la barbe*, lorsqu'une idée triste le préoccupait.

lui, n'avait cependant point parlé de l'assassin arrêté la veille, sous l'habit de pèlerin.

Il faut en chercher le motif dans la peine qu'il éprouva, en apprenant que les habitans de Vassy avaient maintenant un ministre résident; que leur nombre s'augmentait d'une manière effrayante, et qu'ils commettaient journellement de criminels excès contre les catholiques. Un prompt remède devenait nécessaire. Mais les édits étaient formels. Comment concilier l'obéissance au roi avec ce qu'il devait à sa mère, au bien de ses vassaux, à sa religion, à sa conscience? Cet édit lui semblait arraché par la force, par le mauvais vouloir, à un roi enfant. Sa conscience l'empêchait autant de le briser lui-même, que de le laisser sans protestation. Il était bien décidé à en adresser une vive à la cour de France, et comptait s'y rendre après quelques jours de repos. Vassy, comme un remords, l'agitait incessamment. Il descendit au salon, où l'on remarqua facilement ses combats intérieurs.

— Mon fils, lui dit Antoinette de Bourbon, je n'ai point voulu hier affliger votre esprit en vous occupant de vos sujets rebelles de Vassy; ma conscience me fait un devoir de vous en parler aujourd'hui.

— J'allais, madame, vous en parler moi-même.

— Ils ont dépassé toutes les bornes de la licence, dit le cardinal de Guise.

— Il n'en faut plus mettre à votre justice, reprit madame la duchesse douairière.

— Oui, je sais que cette maudite ordonnance de janvier a exalté leurs têtes, et qu'ils ont pillé...

— Pillé! interrompit le cardinal; mais ils ont battu des prêtres, incendié les églises, assassiné!

— Vous seriez dans votre droit en les condamnant à mort pour toutes leurs cruautés; c'est de plus une défense légitime...

— Je ne vous comprends pas, madame.

— Le capitaine Pereira ne vous a donc pas

dit, mon frère, qu'ils avaient résolu de vous poignarder ?...

— Ah! dit le duc en souriant, ils n'oseraient.

— C'est ce qu'ils ont fait pourtant...

— Mais vous voyez bien, monsieur mon frère, que c'est une histoire fabriquée à plaisir...

— L'assassin a été arrêté hier.

— Je veux le voir; c'est un fou. Nous le renverrons.

— Le renvoyer! mon fils, s'écria la duchesse. Il faut que son supplice effraie tous ceux qui auraient seulement la pensée d'attenter à vos jours. Ne le voyez pas aujourd'hui; je vous le demande. Attendez Pereira. Demain, il sera toujours temps de faire grâce.

— Comme il vous plaira, madame.

En ce moment on annonça le maïeur, le prevôt et le prieur de Vassy. Le duc frappa du pied d'impatience.

— Eh bien! messieurs, dit-il en les abordant, qu'est-ce à dire? Vous venez sans doute

m'annoncer tout ce que je sais déjà. Pourquoi le capitaine Tondeur n'est-il pas avec vous? Si des hommes se sont rendus coupables, pourquoi ne les a-t-il pas arrêtés? Pourquoi, monsieur le prevôt, justice n'a-t-elle pas été faite? Si le clergé de Vassy donnait l'exemple des bonnes mœurs et des vertus de la vie, croyez-vous, monsieur le prieur, que vous perdriez autant de brebis. Il y a de votre faute, messieurs, beaucoup de votre faute, et quand le mal a été fait sans obstacle, vous venez réclamer la force. La force est alors blâmée. C'étaient les coupables isolément qu'il fallait châtier. Comment voulez-vous qu'on punisse en masse? car je vois ce que vous venez me demander. On dira que je suis un tyran; que je ne regarde pas à la vie des sujets du roi. Cela n'est pas, messieurs; il faut plutôt respecter la vie d'un homme coupable que de porter la moindre atteinte à celle d'un innocent. Faites votre devoir, messieurs, et vous n'aurez pas besoin de moi.

Les trois députés de Vassy restèrent silencieux et interdits. François de Lorraine se promenait à grands pas dans le salon, où résonnaient seuls les éperons de ses bottes, car tous, même les plus jeunes princes, n'osaient dire une parole. Le duc reprit : — On en veut à ma vie, dit-on. Celui qui l'attaquera me regardera en face sans doute; et Dieu sait si je crains de pareils ennemis. Monsieur le prieur, laissez faire les huguenots; contentez-vous de prêcher et de prier. S'ils vous insultent, le maïeur, le prevôt et le capitaine seront là pour punir; et si je deviens nécessaire, alors comptez sur moi.

— Monseigneur, dit le prevôt...

— Voyons, mon ami, je vous écoute...

— Monseigneur, tous leurs crimes se commettent dans l'ombre; ils s'y prennent de manière à ce qu'on ne sache jamais le vrai coupable, et la crainte qu'ils impriment est telle, que ceux qui pourraient aider la justice dans ses recherches n'osent élever la voix, de peur d'être leurs victimes.

— Alors, répondit le duc, je me charge de votre requête. Faites un procès-verbal qui constate exactement tous les crimes des huguenots, et je le présenterai au conseil du roi. Je suis à vous, messieurs, pour tout ce qui ne sera point contre les lois; mais je n'emploierai jamais la violence. L'épée que je porte n'est pas pour frapper une chaire de ministre, un banc d'église, ou des hommes qui chantent des psaumes en français. Retournez à Vassy. Annoncez ma résolution formelle de réprimer les moindres désordres.

Le duc continuait à marcher avec précipitation et comme agité d'une ardente colère. Le maïeur, le prevôt et Dessalles, n'osèrent pas insister, et se retirèrent stupéfaits de leur réception, ne reconnaissant point dans ces paroles vives l'aménité naturelle au caractère du duc. François de Lorraine lui-même fut honteux de son emportement, et, s'approchant de sa mère, après leur départ :

— Dieu sait ce que je voudrais faire pour

vous, lui dit-il; mais vous devez voir tous les obstacles qui s'y opposent.

— Je n'en vois point, répondit-elle sèchement; je ne me souviens que de votre promesse de mettre fin à ces scandales, et je vais en attendre l'effet à ma terre de Dammartin-le-Franc.

Elle se leva, et donna l'ordre du départ à ses gens. Le duc, absorbé dans ses pensées, ne chercha point à la retenir, resta rêveur comme s'il n'avait pas entendu et compris sa mère. Personne ne le retira de sa méditation; et, quand Antoinette de Bourbon eut quitté Joinville, et qu'on le dit à François de Lorraine, il ne fut point distrait de ses pensées, ne répondit rien, et se renferma dans son cabinet jusqu'à l'arrivée de Pereira. Le départ de la duchesse douairière, et la tristesse de François de Lorraine, comprimèrent un peu la joie des jeunes seigneurs qui s'étaient réunis pour fêter le retour du prince; mais Anne d'Est, cherchant à dissimuler tout ce qu'elle ressen-

tait elle-même, se composa un visage riant, et se mêla aux divers jeux et aux danses, suivie de ses jeunes enfans, dont l'aîné, Henri, promettait tant pour l'avenir. Elle encourageait les tireurs de l'arc ou des arquebuses en voulant que son fils rivalisât d'adresse avec eux. C'était un rival à craindre; car, tout enfant qu'il était, il tirait souvent mieux que les plus vieux archers qui avaient fait leurs preuves sur tant de champs de bataille.

On connaît les terribles scènes nocturnes qui succédèrent à ces jeux, l'arrivée d'Onéïou, l'empoisonnement de Pereira, la présence inattendue d'Anne d'Est, attirée par le chant de Georges. Le lendemain, le duc, un peu moins sombre, vint au même salon où il avait reçu les envoyés des catholiques de Vassy, et, quand il fut entouré de ses officiers, il dit à son lieutenant de La Brosse :

— Le capitaine Pereira tarde bien à venir ce matin. Allez le chercher de ma part, et amenez-moi en même temps le pèlerin, son prisonnier.

La Brosse sortit, et revint bientôt avec Raimbault et Pierre Berru. Il marchait lentement, baissant une tête chagrine.

— Monseigneur... dit-il.

— Qu'avez-vous, mon ami La Brosse ? demanda le duc. Est-il arrivé quelque malheur à Pereira ?

— Il est mort... monseigneur.

— Mort ! Il est mort, Pereira !

— Oui, monseigneur ; je l'ai trouvé mort dans le cachot même de l'assassin qui a disparu. Toutes les portes de la prison étaient fermées, excepté celle du cachot.

— Maître geôlier, tu as ouvert à l'assassin...

— Non, monseigneur. Ayez pitié de moi, de ma femme et de mes enfans; je vous jure que non, monseigneur.

— Monseigneur... dit Raimbault.

— Voyons... que sais-tu, vieille barbe? explique-toi...

— Un gentilhomme est venu ; les herses étaient déjà baissées; on l'a conduit à mon ca-

pitaine; il est sorti avec lui; je ne l'ai plus revu depuis.

— Oui, c'était un complice... Donc, c'était bien un assassin qu'on avait arrêté... Ah! ils en veulent à ma vie. Eh bien! nous irons les voir, ces braves huguenots. Retirez-vous, dit-il à Raimbault et à Pierre Berru. Malédiction du ciel! Mon bon, mon loyal capitaine Pereira!... Messieurs, si jamais vous rencontrez l'assassin, vous êtes libre de courir sus. Ils l'ont empoisonné! Nous ne voulons pas mourir ainsi, nous... C'est sur un champ de bataille... n'est-ce pas, messieurs; c'est sur un champ de bataille qu'il faut mourir? Ils empoisonnent! — Mon frère le cardinal, vous aviez raison... Madame ma mère avait raison aussi... Nons irons donc les voir, ces braves huguenots.

Un messager du roi de Navarre apporta des lettres pressées; on les remit au duc qui continuait à se promener et à se parler seul au milieu de ses gardes silencieux. Il lit les dépê-

ches, et de temps en temps s'écrie... Eh bien... soit... c'est cela. — Une feuille lui échappe, il se baisse pour la ramasser; en ce moment, son épée sort du fourreau, et retentit en tombant dans la salle. Dieu le veut! fit-il en la regardant. Elle est sortie d'elle-même... Mon gentilhomme, dit-il au messager du roi de Navarre, retournez vers votre seigneur et maître, rapportez-lui ce que vous avez vu, que l'épée du duc de Guise est sortie d'elle-même du fourreau... et ajoutez-lui que vous ne me devancez que de quelques jours. Messieurs, — et il s'adressait à ses officiers, — nous partons demain pour Paris. Nous irons coucher à Dammartin-le-Franc, chez madame la duchesse ma mère; nous visiterons ensuite les huguenots de Vassy, en nous dirigeant sur Éclaron. Préparez-vous, messieurs.

—

Les catholiques, effrayés de l'appui que Ca-

therine de Médicis donnait aux protestans, réclamaient une action de vigueur de la part des chefs de leur parti. Le roi de Navarre, qui, depuis sa liaison avec les triumvirs, restait toujours à Paris, y rappelait par ses dépêches le cardinal de Lorraine et son frère, le duc de Guise.

Des ordres furent envoyés à Vassy. Madame la duchesse de Guise fit prévenir le seigneur Georges, et le lendemain vers le milieu du jour, le duc partit de Joinville avec ses serviteurs et ses gardes, qui ne pouvaient contenir leur joie de retourner à Paris, où ils s'attendaient à de grands évènemens. François de Lorraine était soucieux et rêveur. A quelque distance de Joinville, dans un passage resserré entre deux collines couvertes de bois, il entendit un bûcheron chanter ces couplets populaires sur le prince d'Orange (1) :

(1) Chansons manuscrites de la Bibliothèque Royale. Année 1544.

C'est le prince d'Orange,
Trop matin s'est levé;
Il appela son page:
— Mon more est-il bridé?
— Que maudit soit la guerre!...
Mon more est-il bridé?

Il appela son page:
— Mon more est-il bridé?
— Ah! nanida, mon prince,
Où voulez-vous aller?
— Que maudit soit la guerre!...
Où voulez-vous aller?

Je veux aller en France
Où le roy m'a mandé
Par une lettre close
Qu'on m'avoit envoyé.
— Que maudit soit la guerre!...
Qu'on m'avoit envoyé.

Par une lettre close
Qu'on m'avoit envoyé;
Je partis sain et sauve,
Et j'en revins blessé.

— Que maudit soit la guerre !...
Et j'en revins blessé.

— Cliquebert, va voir quel est cet homme, dit le duc à son page.

— La Brosse, mon ami, cette chanson est d'un mauvais augure.

— Il est vrai, monseigneur, qu'on l'a chantée à gauche.

— Ce n'est pas cela, mon ami : écoutez encore.

. . . .
On dit que j'en mourrai...
— Que maudit soit la guerre !...
On dit que j'en mourrai.

Tenez... ne trouvez-vous pas, La Brosse, que ces paroles ont quelque chose d'effrayant ? — Plus vite, Cliquebert.... Voyons quel est cet homme.

— Monseigneur, c'est un bûcheron ; un vieux soldat qui a servi sous monseigneur Claude de Lorraine.

— C'est bien.

Cliquebert se retira en murmurant le refrain du bûcheron :

> Que maudit soit la guerre !...
> On dit que j'en mourrai.

Le duc *marmonna*, se mordit la barbe, et, poussant son cheval en avant, il retomba dans sa rêverie. Ils arrivèrent ainsi chez madame Antoinette de Bourbon avec laquelle le duc resta long-temps enfermé. Après cette conférence, la duchesse douairière montrait une joie inaccoutumée. Elle adressait des paroles bienveillantes à tous les chevaliers, même aux serviteurs, qui ne l'entendaient ordinairement que pour en recevoir des ordres toujours froidement donnés, toujours sévères. La tristesse régnait encore sur le visage de François de Lorraine. Sa voix était brève et sombre. Il paraissait horriblement souffrir d'une lutte intérieure. Contre ses habitudes militaires, il ne réprimait plus les propos de ses gens d'armes

sur les huguenots en général et ceux de Vassy en particulier. Ces propos étaient sanguinaires, et il les entendait cependant, et plusieurs fois un sourire anima ses lèvres, ce qui leur fit croire qu'il les approuvait. Madame Antoinette de Bourbon leur distribua du vin et de l'eau-de-vie. Quelques uns passèrent dans l'ivresse la nuit du samedi, et le dimanche 1er mars, jour de la Saint-Aubin, après une messe basse, célébrée par monseigneur le cardinal de Guise, elle voulut qu'on doublât les rations de la veille. Mais on donna le signal du départ avant que ces hommes en eussent bu seulement la moitié. C'était malheureusement beaucoup trop. Leur tête travaillait encore de l'ivresse de la nuit ; ils marchaient en désordre. François de Guise gardait le même silence que la veille. La Montagne, maître d'hôtel du duc d'Aumale, et La Brosse aîné allaient à ses côtés. Sa troupe s'augmentait à chaque village. — L'histoire de la messe entendue à Vassy, pendant laquelle le duc aurait envoyé prier les

protestans de cesser le chant des psaumes, d'où serait venu le massacre, n'a été admise que de peu d'historiens, et se trouve contredite par grand nombre d'écrivains contemporains et par la tradition du pays. —

Ils arrivaient au village de Broussëval, à un petit quart de lieue de la ville, quand la cloche du prêche sonna. Le duc s'arrêta, et s'adressant à un vieux meunier qui passait :

— Holà ! bon homme, quelle est cette cloche ?... Est-ce la cloche de l'église, de la vraie église romaine ?

— Monseigneur, c'est la cloche du prêche.

— Du prêche ! en es-tu sûr ?

— Oui, très sûr, monseigneur. Tous les braves gens que vous voyez là-bas s'en vont au prêche.

— Sainte messe ! sainte messe ! ces fils de Satan profanent la sainte messe, car c'est l'heure de la dire.

— Si vous vouliez, monseigneur, dit La Montagne, nous pourrions bien empêcher ces

hommes de continuer leur route, et les corriger pour toujours de leur huguenoterie. Vos gens d'armes ont de bonnes arquebuses et de solides pistolets.

— Marchons ! marchons ! répondit le duc ; il les faut aller voir pendant qu'ils sont assemblés.

Les soldats, échauffés par le vin et la route, se réjouissaient de cette entreprise, suivant les écrivains calvinistes, jurant la mort et le sang qu'il y en aurait qui seraient bien huguenotés. « Le duc de Guise, disent les mémoires de Condé, arrivant à Vassy avec sa troupe, un jeune homme, cordonnier de son métier, sortant de sa maison, près de sa porte, fut montré au doigt par La Montagne, disant au duc que c'estoit l'un des ministres. Ce cordonnier fut appelé par ledit duc, et interrogé s'il estoit ministre, et où il avoit estudié : lequel fit response qu'il n'estoit point ministre, et n'avoit jamais esté aux escoles ; ce qui estoit vrai : et par ce moyen, eschappa hors de ceste troupe

qui l'avoit environné, et luy fut dit par l'vn de la compagnie que son cas estoit bien sale, s'il eust été ministre. »

—

Le matin de ce jour, Jehanne était languissante et inquiète. Un rêve l'avait fatiguée toute la nuit. Réveillée plusieurs fois, elle avait cherché à se rendormir sur d'autres idées ; mais avec le sommeil le rêve fatal recommençait toujours. — Elle était encore à ces premières années, où le soleil, plus radieux et moins brûlant, semble nous mesurer de plus longs jours que dans tout le reste de notre vie ; où la nature se déploie si belle et si féconde ; où nous sourions à tout, parce que tout nous sourit. Le soleil descendait à l'horizon, l'air était calme et le ciel limpide et bleu. Marie Stuart et Jehanne sortent du château de Vassy, suivent dans les bois le cours de la Blaise qu'aucun souffle ne ride, et où leurs images légères se reflètent

mollement avec les ombres vacillantes des arbres. Elles marchent, marchent toujours. Déjà le soleil ne dore plus que le sommet des tours. Une brise parfumée soulève leurs cheveux et les rameaux qui ondulent; elles marchent encore, les jeunes filles, elles s'arrêtent à un détour de la rivière, et s'asseient au bord, sur les blanches marguerites de la pelouse fleurie.—L'onde transparente s'assombrit. Ce n'est plus l'azur du ciel qu'elle répète, mais une masse noire avec de larges veines de sang. Marie Stuart roule dans le gouffre, l'eau s'agite lourdement, l'engloutit, et au-dessus monte en gros bouillons un sang noir, comme celui qui s'échappe des entrailles du taureau dans les fêtes espagnoles. Jehanne veut fuir, mais elle ne retrouve plus sa route. Toute la forêt mugit. Les arbres se changent en serpens qui sifflent et dardent sur elle leurs langues venimeuses. Elle entend des voix de moines qui chantent l'office des morts; un petit enfant, semblable à Georges, vient après elle; mais un serpent le mord

à la tête, et il expire. Le chant des prêtres s'approche de plus en plus. Elle crie : aucune voix ne lui répond. Une femme tout en noir paraît. Devant elle s'éloignent les serpens ; elle va tendre la main à Jehanne et la sauver ; mais le chant lugubre résonne plus près. Avec la femme en deuil, les prêtres vêtus de leurs chapes noires sont venus d'un autre côté ; Jehanne veut s'élancer vers la femme qui l'appelle ma fille ; un serpent l'entoure, — la déchire, et elle entend prononcer son nom dans la prière des morts.

Voilà le rêve qui tourmentait Jehanne Thièlemant, et que, dans la grange, au lieu de prêter une oreille attentive aux paroles de Léonard Morel, elle repassait dans sa mémoire et cherchait à interpréter. Quand le chant des psaumes commença, elle se rappela, malgré elle, le chant des moines de son rêve, et elle tressaillit et pâlit, car son fils lui disait d'essuyer avec son mouchoir du sang qu'elle avait sur les joues. Or, elle y porta son mou-

choir et ne vit rien. En ce moment, sonnèrent les trompettes du prince qui descendait au Moûtier. Onéïou, assis auprès de Nicolas Thièlemant, se pencha, et lui dit : — L'ennemi est arrivé; il ne sera pas à Éclaron avant moi. Deux serviteurs sont à l'auberge du Cygne, qui m'attendent avec d'excellens chevaux. Ce soir, tout sera fini. Souvenez-vous de votre promesse. — Le chant continuait.

— Je souffre bien ! dit Sarah. Il me semble qu'un cercle brûlant me presse la tête. Jehanne, voulez-vous que nous sortions?

Mais des voix dans la rue : — Taisez-vous donc, possédés du diable ! blasphémateurs maudits ! canaille ! canaille de damnés !

Léonard Morel fait un signe, et la porte est fermée aussitôt. Les mêmes voix recommencent les mêmes injures. Chebech, Cliquebert, La Brosse et plusieurs archers frappent rudement du pommeau de leurs épées. Le chant est interrompu, le ministre reprend le prêche que l'on entrecoupait ainsi de psaumes, et l'on entendait au dehors :

— Retire-toi, page de Satan. — C'était la voix de Le Prédicant... Messeigneurs! messeigneurs! laissez donc mon vin, ou payez-le moi... Mais c'est une atrocité. Je suis là pour gagner ma pauvre vie, attendant à la porte du prêche qu'on veuille bien m'en acheter quelques bouteilles, et vous me prenez tout sans payer.... vous me frappez encore... Ah! mon Dieu! vous me tuez! ah! ah! ah!

Une jeune fille, Mariette, veut sortir du prêche et voler à son secours. — La porte! la porte! messire le ministre.

Et les voix du dehors: — Oh! marchand de vin, tu es protestant. Tiens, voilà pour te payer tes bouteilles... Un cri aigu s'échappe, et plus rien... que ceux de Changuyon, le boucher, dont on pille la maison, et qui supplie les archers de ne pas tout briser... Ils le tuent... et viennent en foule à la porte de la grange. Si l'on croit les protestans et les gravures que j'ai vues à la Bibliothèque Royale, il y avait douze cents personnes assemblées. Ce n'était

point une réunion fortuite, et pour faire ce que nous appellerions aujourd'hui de l'opposition, puisque c'était un dimanche, et l'heure ordinaire de leur prêche. Cependant les soldats et les valets, s'irritant et s'excitant les uns les autres, veulent l'empêcher. Les huguenots refusent d'ouvrir et de cesser leurs prières. Les portes sont enfoncées, les trompettes de la troupe sonnent plus près, et ces cris retentissent : Tue! tue ! mordieu ! tuez ces huguenots! On n'entend plus que les mousquets, les pierres qui bondissent sur les casques et les cuirasses, les grincemens du fer des épées et des hallebardes, les prières des femmes, les cris des blessés, les dernières voix des mourans. Jacques de Moniot tombe à côté de la pauvre Mariette. Elle s'était jetée au visage d'un soldat qui fouillait Le Prédicant ; Le Febure est égorgé à la porte de Changuyon. François de Guise vient l'épée au poing. Nicoles de Bordes se jette à ses genoux, les mains jointes...—On voit cette femme aux genoux du prince dans toutes

les gravures.— Onéïou, ne pouvant se précipiter sur le duc, lui lance une pierre au visage qui fait jaillir le sang. Le duc retourne au Moûtier pour panser sa blessure, n'ayant pu arrêter le désordre de ses gens que la colère de le voir blessé rend encore plus furieux. La femme du sergent royal de Bordes est tuée aussitôt. « Ils frappent asprement à grands coups d'espées, et dagues et coutelas sur ces poures fidèles, sans aucunement avoir esgard ny au sexe ni à l'aage. » Onéïou arrive jusque sur la place où ses gens l'attendent. Sarah, séparée de lui, s'était enfuie d'un autre côté avec Jehanne. Elles étaient parvenues à la halle, devant leur salut sans doute à leur jeunesse et à leur beauté. Elles hàtaient leur marche. Le duc, qui ne les croyait pas au prêche, avait envoyé trois serviteurs à leurs portes pour les protéger. Deux soldats aperçurent et convoitèrent leurs agrafes d'argent. Ils se précipitent sur elles, éventrent le petit Georges, portent un coup dans les reins de Jehanne. Elle tombe

entre les bras d'Onéïou, accouru avec ses gens. Les soldats abandonnent leur proie. Malgré les hommes qui veillaient sur la maison de l'échevin, des valets et des habitans de Vassy la pillèrent. Onéïou voit traîner au Moûtier Nicolas Thièlemant. Il met donc Jehanne derrière un de ses serviteurs, et lui dit de retourner à toute bride à Éclaron. Il confie l'enfant mort à un second serviteur; lui-même monte à cheval, Sarah se jette en croupe derrière lui... Pierre Deschetz, qui arrivait d'Éclaron, est frappé à mort devant eux. Ils partent au galop à travers les balles des arquebuses. Dieu les protège! Des soldats font encore feu sur eux. Onéïou n'a-t-il pas chancelé sur son cheval? peut-être; mais il fuit toujours; le galop du cheval n'est pas ralenti. Puissent les balles ne les avoir pas atteints! Jehanne n'a pas vu rouler auprès d'elle Claude Le Poix, son père. Il est blessé mortellement; il rampe jusqu'à la porte de la femme au voile noir, de la pauvre folle, Giselina, qui est à genoux sur le seuil,

priant pour ceux qu'on tue, au risque d'être elle-même percée de quelque balle.

— Madame! madame! lui dit-il, où est madame Bertha?

— C'est moi, répondit Giselina.

— Vous.... oui. C'était bien vous! Oh! mon Dieu! Jehanne avait, le 6 novembre 1561, dix-neuf ans neuf mois et quatre jours. C'est votre fille! Madame Antoinette de Bourbon l'avait envoyée la nuit à ma femme, en lui disant que c'était la fille d'une pauvre famille; que jamais personne ne viendrait la redemander. Madame la duchesse savait que nous voulions adopter un enfant... Ma femme le lui avait souvent dit au château de Vassy.... Je ne puis plus vous parler... ma vue se trouble... Ah! je vais mourir sans embrasser... Jehanne...

Giselina était muette, immobile, ouvrant des yeux égarés, et l'écoutant toujours... Claude Le Poix, épuisé de sang, se souleva, et dit lentement... — Ma pauvre fille... Allez, madame, allez la retrouver à Éclaron... Le seigneur Onéïou

vient de l'emporter en croupe derrière lui... Courez... madame... allez... elle est blessée... elle meurt peut-être comme moi... — Le procureur-syndic fit un effort... se redressa sur les genoux, et vomissant des flots de sang : — Ma pauvre fille ! s'écria-t-il... Il tomba la face contre terre, et ne se releva plus.

La folle sortit ; traversa la place au milieu des hommes et des femmes qu'on égorgeait. La grange était comme une immense bouche qui hurlait. « Aucuns des massacreux, dit un mémoire, tirèrent plusieurs coups de hacquebutes et pistolets au travers de ceux qui estoient sur les échaffauds. Les autres, d'une grande furie, faulchoient à grands coups d'estoc à travers les corps de ceux qu'ils rencontroient. » Quelques malheureux percent le toit, et parviennent à s'échapper dans les vignes et dans les bois voisins. Plusieurs sont tués sur le toit comme des passereaux ; on accusa même le prieur Dessalles d'en avoir abattu quelques uns. Les rues étaient pleines de morts et de blessés ; de

tels cris sortaient de cette misérable ville, que la duchesse, qui venait à quelque distance de son mari, se doutant bien, dit de Thou, de ce qui était arrivé, envoya un exprès demander grâce au duc. Un manuscrit apprend que ce qui émut surtout la duchesse fut la pensée des femmes grosses. On lit aussi dans les mémoires de Condé : « Ce qui porta le duc à ordonner qu'on laissast les femmes grosses, fust par le moyen de la duchesse, sa femme, laquelle passant devant les murailles dudit Vassy, et oyant un si grand bruit et clameur de ces poures gens, et le son des hacquebutes et pistolets, envoya en diligence vers le duc, son mary, le supplier de cesser la persécution, de peur des femmes grosses. » La duchesse était charitable, compatissante, et n'avait pas appris, suivant un historien catholique, à détester les calvinistes de la duchesse de Ferrare, sa mère, *grande protestante*, dit Hainaut. Une femme de la famille de Didier-Jobard, qui périt ce jour-là, me disait en parlant de la du-

chesse de Guise : *Cette chère bonne dame avait bien pitié du pauvre monde.*

Léonard Morel continua toujours à prêcher jusqu'à ce qu'on lui tirât un coup d'arquebuse. Alors se mettant à genoux dans la chaire, il recommanda son âme à Dieu. C'est ainsi qu'on le voit dans les gravures ; puis il se dépouilla de sa robe, et chercha le moyen de s'échapper dans le tumulte ; mais il roula blessé sur les cadavres qui encombraient la porte. Deux gentilshommes le reconnurent quand on était sur le point de lui couper les jarrets. Une tradition rapporte que l'épée se rompit en ce moment. Les Mémoires de Condé et les gravures sont conformes à cette tradition. On conduisit le ministre au duc.

— Viens ça, lui dit-il. Es-tu le ministre d'ici ? Qui te fait si hardi de séduire ce peuple ?

— Monsieur, répondit le ministre, j'ai prêché l'Évangile.

— Mort-Dieu ! l'Évangile prèche-t-il sédition ? Tu es cause de la mort de tous ces gens ;

tu seras pendu tout maintenant. Çà, prévôt, qu'on dresse une potence.

Le manuscrit le plus favorable fait tenir ces propos au duc. Dans tous les désordres publics, les femmes se sont signalées par quelque grand excès. Plusieurs se rassemblèrent autour de Léonard Morel, et « l'on eust assez à faire, dit un mémoire, de le garder de leur rage. » On avait traîné au Moûtier Nicolas Thièlemant et Gallois, le second échevin. François de Guise manda Tondeur, capitaine du château, et lui dit : — Tu es huguenot, car tu n'as pas fait ton devoir. Il ne fallait pas laisser prêcher ce ministre du diable!

— Mais, je ne pouvais, monseigneur, aller à l'encontre des ordonnances du roi, notre sire.

— Belles ordonnances, mort Dieu! que la force arrache, et que la sagesse n'exécute pas. Tu suivras à Éclaron ces coupables, qui ne sont coupables qu'à cause de toi. — Et il dit à ses pages : — Attachez-moi ces trois brigands, indi-

quant du doigt les deux échevins et le ministre.

Ils sont liés avec des cordes de charrues, et le duc, à la tête de ses soldats, prend le chemin d'Éclaron, en foulant aux pieds des chevaux qui bondissent les morts et les mourans dont les rues sont jonchées.

X.

*

ÉCLARON.

Si dans l'intérieur de Vassy le regard rencontre partout des cadavres gisans sur les pavés, des blessés qui s'appuient aux murs en cherchant leurs demeures, des femmes échevelées qui se penchent sur les morts pour reconnaître leurs pères, leurs maris, leurs enfans; si l'oreille n'est frappée que du son des arque-

buses, des voix suppliantes, des râles de l'agonie ; au dehors, par les sentiers détournés, dans les vignes, à la rive des bois, on ne voit que des fuyards ; on n'entend que le bruit de leur marche précipitée, et seulement çà et là quelques soupirs, quelques plaintes étouffées de huguenots qui laissent derrière eux de longues traces de sang, chancellent et tombent tout-à-coup, se débattant contre une mort cruelle, loin de leurs plus chères affections. Deux hommes sont passés, emportés dans une course rapide. A l'un une femme était attachée par une ceinture, l'autre avait un enfant. Un troisième les suit d'assez près. Ses mains tiennent à peine la bride du cheval. Sa tête s'incline sur sa poitrine. Une femme s'accroche convulsivement à lui. Soit frayeur, soit fantaisie, ou hallucination, le cheval s'élance, à gauche de la route, dans une prairie, le long de la Blaise, et s'avance au milieu du bois, sans que le cavalier ait fait le moindre effort pour le détourner. Dans un enfoncement, du côté de Brancourt, il s'arrête,

il dresse la tête, hennit faiblement, gonfle à plusieurs reprises ses naseaux d'où le sang coule à flots, tremble de tous ses membres, plie les jarrets et tombe. Le cavalier et la femme qui l'enlaçait de ses bras roulent auprès. Ils étaient blessés tous les deux ; tous les deux mortellement. Sarah semble n'avoir pas même la force de parler. Son œil mourant, ouvert sur Onéïou, se remplit de larmes ; elle serre étroitement une de ses mains, et semble l'attirer vers elle. Le jeune Péruvien se ranime à ces regards d'adieu ; il se soulève péniblement.

— Sarah, dit-il, es-tu blessée comme moi? Souffres-tu autant que moi ? Mon Dieu ! que ton front est pâle ! Ah ! où est ta blessure.... Sarah? Parle-moi... Là... C'est là... près du cœur. Je vois..... Si je pouvais arrêter le sang !....

La jeune fille aussi cherche de la main la blessure d'Onéïou ; elle est à la même place que la sienne, près du cœur également. Onéïou appuie un mouchoir sur la plaie de Sarah.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-elle, comme il fait noir ! que la nuit est sombre et froide ! Ces hommes ! repoussez donc ces hommes ! ils vont me prendre ; défendez-moi donc ! Onéïou, j'ai bien peur...

— Mais je ne vois rien, Sarah. Le soleil luit encore. Ne tremble pas ainsi ; ton sang ne coule plus. Tu reverras ton frère, ta sœur... Seule, tu retrouveras ton chemin, car moi, je vais mourir ; je le sens... Et il approcha ses lèvres des lèvres de Sarah, qui expira dans ce dernier baiser. — Sarah ! Sarah ! dit Onéïou, ta main ne presse plus ma main, tes yeux et tes lèvres sont immobiles ; je ne sens plus ton souffle... Jacques de Moniot avait raison... Ce soir il sera trop tard... Il a des Espagnols avec lui, ce duc, ami de Philippe II ; c'est peut-être une balle espagnole qui m'a traversé la poitrine. Il valait bien mieux mourir au Pérou, après l'égorgement de ma tribu entière... Sarah ! mais je ne t'aurais pas connue ; Sarah ! je ne t'aurais pas aimée ! je ne serais pas mort aussi aimé ! La

mort va nous unir à jamais..... Dieu veille sur mon frère Georges! Sarah! Sarah! — Il se pressait contre le cadavre inanimé de celle qu'il appelait; il écartait la chevelure de son front; semblait vouloir lui donner une nouvelle vie par ses baisers : c'était le délire de l'agonie. Bientôt son visage resta collé au visage de la jeune fille; ses jambes et ses bras se raidirent : tous les mouvemens cessèrent. Il était allé devant Dieu, et il recevait le salaire dû éternellement à ses œuvres.

Pauvres jeunes gens! ils sont là tous les deux, front contre front, bouche contre bouche, mais glacés et pâles comme un marbre jauni sur un tombeau. Même au sein du trépas, quelle mollesse dans les poses! quel sourire de bonheur! Arbres vigoureux, frappés sitôt de la foudre, leur chute a été simultanée; ils gisent sur la terre entrelaçant leurs rameaux et leur verdure, qui se flétrissent et ne reviendront plus. Ceux qui vous trouveront ainsi couchés donneront quelques pleurs aux

victimes des frénésies religieuses et politiques. — Dans leurs rêves d'amour quel avenir ils s'étaient sans doute promis, le matin même de ce jour où les sources de la vie se tarissent à jamais! Elles ne sonneront pas les heures fortunées qui faisaient leur espoir! Il ne sonnera pas même ce glas de l'agonie, qui compte par ses tintemens lugubres les dernières minutes, les dernières pulsations du pouls d'un mourant! Rien pour ces pauvres jeunes gens! Le prêtre même ne chantera pas pour eux, et ceux qui, plus tard, découvriront leurs corps informes, et devenus une fourmilière de vers, reculeront d'horreur, sans leur accorder peut-être ni prière ni pitié.

—

Le deuil habite aussi le château d'Éclaron. Jehanne a été déposée dans la chambre et le lit même de Georges. Dans un autre, à côté, devant le corps de son petit enfant, brûle le cierge funèbre, ce dernier flambeau qui s'al-

lume quand celui de la vie s'éteint.—Le baron, Nicolas Le Poix, le vieux maïeur, sont à genoux, pendant que le chirurgien sonde la blessure et la bande avec soin. La malade ne reconnaît personne ; elle est dans un délire continuel, et ce délire seul est à craindre; la fièvre qui l'accompagne est si violente! Elle promène à l'entour des yeux rouges et secs, elle ramène sur elle les draps qui la couvrent, et s'y cramponne, comme si quelqu'un voulait les lui arracher. Quand on se penche sur sa tête, elle sourit comme d'un sourire de pitié et se parle tout bas, car on voit ses lèvres remuer. Le chirurgien épie attentivement les moindres phases du mal. Le maïeur et Georges suivent tous les mouvemens du regard. Une saignée abondante débarrasse la poitrine et le cerveau de Jehanne; peu à peu ses yeux prennent plus de netteté, plus de pensée en quelque sorte. On voit qu'elle recueille ses souvenirs, et ne comprend pas bien encore où elle est et ce qu'elle souffre. Mais elle tend la main à maître Nicolas

Le Poix et à Georges. — Mon fils! murmure-t-elle d'une voix affaiblie, qu'en a-t-on fait?

— Il est ici, dit Georges; ayez confiance en nous.

— Oui; j'ai bien confiance en vous, messire. Où est mon mari?

— Il va venir, répondit Le Poix, sans savoir, et seulement pour la calmer.

— Messire, vous nous avez dit que nous aurions toujours un refuge assuré au château d'Éclaron... Je m'en souviens...

Georges n'osa point lui rappeler ces paroles ironiques de Pereira : *Refuge, aide et protection, tout cela vous est assuré auprès de monseigneur et maître, François de Lorraine, duc de Guise.*

— Je me souviens aussi, continua-t-elle, qu'on me promettait tout cela de préférence auprès de monseigneur de Guise... Auprès de lui... C'est la mort... Et mon père? demanda-t-elle à maître Nicolas Le Poix.

— J'espère qu'ils ne l'ont pas tué, mon en-

fant, dit le vieux maïeur, qui ne put retenir ses larmes. Il ignorait en effet le sort de son fils. Les deux serviteurs n'avaient pas été témoins de sa mort.

— Le seigneur Onéïou est-il ici ? dit Jehanne, je voudrais bien le voir.

— Il n'est pas encore arrivé.

— C'est qu'il est mort avec Sarah... Non, il n'est pas mort ; je viens de le voir... Pourquoi s'est-il retiré si promptement ? Il était bien sombre... ses mains et ses yeux se levaient au ciel... Qu'est-ce donc ? Pourquoi ne m'a-t-il point parlé de Sarah ! De grâce, messire, rappelez-le. Ah ! le voilà ! le voilà ! Laissez-le donc approcher...

En ce moment, on entendit sonner les trompettes du duc de Guise qui arrivait à Éclaron, et Jehanne retombait dans son délire.

— Fuyez ! mes amis... fuyons tous... Ils veulent recommencer le massacre ; ils vont nous tuer comme mon pauvre enfant.

Elle étendait les bras pour saisir les rideaux

et se cacher. Ses cris augmentaient avec les bruits du dehors. Georges sortit pour recommander le silence et recevoir le duc et la duchesse. Il rentra bientôt dans la chambre avec le cardinal François de Lorraine et Anne d'Est. Un calme d'abattement avait succédé aux convulsives agitations de Jehanne. Sa respiration était moins embarrassée que ne le craignait le chirurgien.

— Il y a de l'espoir, dit-il.

Le duc s'approcha du lit, et prit une des mains de celle qu'il avait tant aimée. Ce héros, qui avait vu si souvent la mort face à face sans pâlir, fondit en larmes; le cardinal se mit à prier avec Anne d'Est, et Georges alla chercher Nicolas Thièlemant. Cette crise dura moins que la première. Jehanne reconnut facilement ceux qui l'entouraient; et le cardinal voyant que ses idées redevenaient claires, lui parla de la miséricorde de Dieu, de la résignation et des sacremens de l'Église. Il lui demanda si elle n'avait pas quelques troubles

de conscience, et s'offrit pour la tranquilliser. Jehanne voulut lui parler en secret, et tout le monde se retira dans les embrasures des fenêtres. Le cardinal se pencha auprès de la jeune femme, et reçut sa confession. Qu'avait-elle à se reprocher, sinon quelques légères imperfections, qu'expiaient mille et mille fois les tourmens que lui faisait endurer la jalousie de l'échevin ? Le cardinal remplissait encore auprès de Jehanne ces mystérieuses fonctions, où le prêtre, devenu le représentant de Dieu, juge et absout pour l'éternité. Sublime justice, où l'on n'est jamais obligé de prononcer une condamnation, où il n'y a qu'à pardonner.

Nicolas Thièlemant arriva, mais on l'empêcha de s'avancer auprès du lit, jusqu'à ce que le cardinal eût permis à tous de s'approcher. Le chirurgien lui dit qu'il n'y avait pas de danger imminent et qu'il fallait tout espérer. Thièlemant ne répondait rien. Il regardait avec des yeux de colère le cardinal, qui, par le seul point de la confession, avait fait abjurer le cal-

vinisme à sa femme. Il ne se sentait ému d'aucune pitié pour elle, et préférait la voir morte qu'entre les mains des hommes pour lesquels son cœur ne ressentait qu'une haine profonde et le désir de la vengeance, mais d'une vengeance terrible, qui laissât d'ineffaçables traces. Cette haine, ce désir, il les sentit, surtout quand il vit le cardinal lever la main au-dessus de la tête de Jehanne, et prononcer les paroles sacramentelles de l'absolution. La jeune femme rayonnait de cette joie pure des anges qui descend alors dans la conscience du juste. Elle avait clos ses paupières, comme pour mieux se recueillir en Dieu, et mieux converser avec son cœur. Ses yeux restèrent ainsi fermés quelque temps, même après que le cardinal eut cessé de lui parler. Le duc ayant oublié la présence de Nicolas Thièlemant, ou pensant que, dans ce moment solennel, toutes ses préventions devaient s'éteindre, reprit la main de Jehanne, et lui demanda si elle souffrait moins. Elle vit l'échevin, lut dans ses

yeux que les mêmes pensées l'agitaient toujours, et, lui tendant les bras, elle lui dit avec un accent d'une douceur infinie :

— Ah ! je ne souffre plus, maintenant que vous voilà ! Ma blessure ne sera rien. Et vous ! vous n'êtes pas blessé, n'est-ce pas ? Quel bonheur que vous ayez échappé aux soldats de... Oh ! pardon, monseigneur ; mais c'est un grand crime qu'ils ont fait là. Vous ne l'avez pas commandé, dites-le-moi bien, monseigneur ; j'ai besoin que vous me le disiez.

Le chirurgien lui défendit de continuer à parler. Ses forces s'épuisaient sensiblement ; ses dernières paroles avaient été à peine entendues. François de Lorraine lui dit que tous ces malheurs étaient arrivés malgré lui ; qu'il n'avait pu retenir ses gens d'armes pour la plupart enivrés ; qu'il ne serait fait aucun mal à maître Nicolas Thièlemant ; mais qu'il l'engageait à imiter son exemple, en revenant à la religion de sa jeunesse.

— Oui... dit Jehanne, malgré la défense du

chirurgien, oui, mon ami, renoncez aux erreurs des huguenots. Mon âme est bien plus en paix, maintenant que je me suis confessée.

L'échevin gardait toujours le silence. Il sourit d'une manière effrayante, et s'appuya la tête dans sa main gauche contre une colonne du lit.

— J'ai soif, dit Jehanne; mon ami, donnez-moi un peu d'eau; j'ai la poitrine en feu.

— Cela ne peut lui faire de mal, dit le chirurgien.

— Prenez dans ce cabinet, dit Georges.

Thièlemant se hâta d'y entrer. Il versa dans le vase plein d'eau une goutte d'une petite bouteille qu'il avait apportée. — Si c'était le poison qu'Onéïou lui donna! — Il revint, présenta le vase à Jehanne, qui le vida presque entièrement.

— Merci, lui dit-elle, il me semble que cela me rend la vie...

Un serviteur vint parler bas au seigneur Georges, qui répéta deux ou trois fois: — Allez...

allez... Qu'on la chasse... qu'on la chasse... —

Quelque temps après des cris s'élevèrent dans la cour du château ; et ces paroles furent articulées par une voix douce et plaintive : — Mais c'est à redevenir folle ; c'est à mourir de douleur ! Si vous saviez, messieurs, où je suis ; si vous connaissiez mon nom et mes malheurs, vous vous inclineriez tous devant moi. Dites à votre maître que je veux le voir... Ne me chassez pas sans que je lui parle. Cette femme qui meurt, qui peut-être est morte, c'est ma fille, à moi, ma vraie fille.... Conduisez-moi au duc de Guise. Dès qu'il m'aura entendu, il me fera lui-même entrer... — Et les soldats riaient d'elle, et les rires étouffaient ses prières. — Où est le seigneur Pereira ? Conduisez-moi à lui.

— Le capitaine Pereira est mort, disent les soldats en riant encore davantage.

— Il est mort ! Oh ! je n'ai donc plus d'espérance. Mais ne me chassez pas, de grâce, messieurs. — Elle poussait de lamentables gémissemens.

— Quelle est cette femme? demanda le cardinal.

— La femme au voile noir, répondit le baron.

— Vous la faites chasser?

— Oui, monseigneur.

Le cardinal prit les deux mains de Georges, qu'il secoua en le regardant avec attendrissement. — Mon ami, il s'adressait à un serviteur, faites monter cette femme.

Le baron, étonné de l'air mystérieux du cardinal, ne répondit rien.

— Vous la connaissez, mon frère? demanda le duc. Cette femme m'a dit des choses étranges.

— Elles sont vraies, fit le cardinal; mais la voici.

Giselina se précipita vers le lit, se mit à genoux, se pencha la tête sur les mains de Jehanne, et les inonda de larmes et de baisers.

— Ah! madame! dit Jehanne, depuis si longtemps! Et elle jeta ses deux bras autour de son cou.

— Comment es-tu, mon enfant?

— Tout-à-fait mieux; cela ne sera rien.

— C'est moi qui te soignerai désormais.

— Oh! bien volontiers. Comment êtes-vous venue, à pied, si loin, vous si souffrante?

— Ne t'occupe pas de moi; j'ai bien cru cependant que je n'arriverais pas; car, vois-tu, Jehanne, nous sommes à Éclaron, nous sommes au château d'Éclaron, dans la chambre de la femme du baron d'Éclaron.

Georges était debout, cherchant à découvrir les traits de la femme mystérieuse, qui était tournée vers Jehanne. Il paraissait se rappeler un souvenir confus. Le cardinal, de son côté, observait attentivement le jeune homme; Giselina continuait toujours:

— Quand, au carrefour de la Croix, j'ai vu tout-à-fait le château, je suis tombée par terre, mon enfant; je ne pouvais plus marcher.

— Et c'est pour moi, madame!...

— Pour toi!... Soit... oui... pour toi aussi, Jehanne, je suis tombée par terre; j'avais peur

de mourir sans te voir ; je me reprochais ma faiblesse, ma lâcheté... C'était tout cela. Cependant je restais toujours sans mouvement. Un homme qui m'a heurtée du pied en m'appelant la folle, m'a redonné mon courage. Il m'a réveillée, car je me suis retrouvée comme en sortant d'un rêve profond. Je ne lui en ai pas voulu, parce qu'il m'appelait la folle ; je l'ai été folle. Oh ! maintenant je demande bien à Dieu de ne pas le redevenir. Tu sais, Bertha, mon enfant, Bertha la pauvre, la désolée, elle a retrouvé sa fille.

— Sa fille ! sa fille ! cria Jehanne ; tant mieux... Mais moi, c'est la mort que je vais trouver... je la vois qui s'approche. — Jehanne se souleva, ouvrant des yeux horribles ; elle se jeta ensuite sur son lit en se débattant. Sa blessure se rouvrit. Le chirurgien fut surpris de ce terrible accès qu'il n'avait remarqué dans aucun de ses malades. Il voulut de nouveau fermer la blessure. Jehanne le repoussa.

— Oh ! mon Dieu ! dit Giselina en la sup-

pliant de se calmer... elle va mourir... sans me connaître, car, voyez-vous, je suis sa mère, moi, messeigneurs... Messeigneurs de Guise, approchez donc; je suis la mère de Jehanne.... Elle est votre sœur.... Dites-lui que vous êtes ses frères... dites-le lui donc... Qu'elle ne meure pas!

— Cela est vrai, dit le cardinal.

— Monsieur le duc, regardez-la donc: c'est votre sœur.

Jehanne tendit tous ses membres en faisant craquer ses dents. Sa tête se raidit en arrière; ses reins se courbèrent comme un arc; une eau épaisse voila ses yeux; sa bouche s'ouvrit; un dernier souffle s'en échappa.... son âme s'envolait au ciel.

Nicolas Thièlemant debout, immobile, fixe sur Jehanne des yeux pleins de larmes. Comme pour les essuyer, il porte la main à son visage et l'arrête à sa bouche. C'est qu'il boit le reste du poison d'Onéïou. Sans prononcer une pa-

role, sans faire le moindre signe, il tombe mort aux pieds du cardinal.

Giselina arrache son voile, laisse rouler ses cheveux en désordre sur ses épaules, et prenant le bras du duc de Guise : — Monseigneur, dit-elle d'une voix sombre, *l'amour des princes de Lorraine est une chose fatale.* Elle se jeta sur un fauteuil auprès d'Anne d'Est, se couvrit le visage de ses deux mains, et poussa des plaintes déchirantes. — Oh ! ne me chassez pas d'ici! Laissez-moi garder ma fille... Mettez-moi après dans la tombe avec elle, car je n'ai plus rien à espérer. Le seigneur Pereira est mort aussi ; il ne sortira pas du sépulcre pour me rendre mon fils.

. . . .

— Ma mère! dit un homme qui embrassait ses genoux; ma bonne mère!

Elle découvre son visage. Ses gémissemens cessent. Elle regarde cet homme, et ouvrant ses bras, elle s'écrie : — Mon fils !...

JUGEMENT HISTORIQUE.

Cet évènement eut un long retentissement dans le pays. On envoya une garnison qui ruina les habitans. Afin d'épouvanter les calvinistes, et de les empêcher de se réunir de nouveau, le seigneur de Thon, nommé du Chastelet, et le prevôt plantèrent devant la grange deux potences, faites avec le bois qu'on en avait tiré. Cette grange a été détruite pour percer une rue; mais une inscription indique le lieu qu'elle occupait.

Surtout dans les campagnes où se retirèrent

les protestans qu'on persécuta vivement encore dans la suite, il y a peu de vieillards qui n'aient leur massacre à raconter. Tous ceux que j'ai entendus accusaient le duc de Guise. Si cela ne suffit pas pour l'histoire, il est toujours bon de le noter, et c'est d'ailleurs le but de mon ouvrage. Il y a peut-être une haine qui s'est perpétuée à l'insu même des catholiques, peut-être aussi une petite vanité blessée par la supériorité que les Guises donnèrent à Joinville sur Vassy; peut-être enfin, comme ils accusent les protestans de provocations antérieures, ne voient-ils que des représailles dans l'action de François de Guise.

Jean de Serres, Bayle et tous les historiens calvinistes, surtout les Allemands, ne mettent pas en doute la préméditation de ce meurtre. Les aveux de Varillas, dans son *Histoire de Charles IX*, tome I, page 121, leur donnent large prise. D'Avila, qui est plus suivi, dit formellement que les chefs du parti catholique, indignés de l'édit de janvier, se retirèrent de

la cour :—Machinando già di disturbare l'editto e d'opporsi *per ogni modo* alla fattione ugonotta, liv. II, pag. 79. Plus loin, liv. III, p. 86, lorsque Tondeur, capitaine du château, s'appuyait de l'édit de janvier, nous lisons : El Duca sdegnato, non meno della risposta che del fatto messa la mano sulla spada, replicò, pieno di colera, che l'editto, cosi strettamentè legato, si troncarebbe con il filo di quella.— D'où, ajoute l'historien, plusieurs l'accusèrent, comme auteur et machinateur des guerres qui suivirent.

En ôtant toute préméditation, et en faisant une large part au hasard, ne pourrait-on pas demander comment il eût tenu la promesse faite à sa mère sans emploi de la force? Et s'il s'imaginait que sa présence pût suffire pour dissiper l'assemblée des calvinistes, quel cas faisait-il donc des édits royaux? Pourquoi la duchesse se douta-t-elle de ce qui arrivait, si au château de Joinville les chances probables de pareils malheurs n'avaient pas été discutées? Pourquoi envoya-t-elle demander *grâce* au

duc ? C'est le mot employé par de Thou. Comment un maître aussi puissant et aussi redouté manque-t-il d'autorité sur ses gens ? Son aspect ne devait-il pas suffire pour les calmer, s'ils eussent cru aller contre sa volonté ? Pourquoi emmena-t-il prisonniers les deux échevins et le capitaine du château ? En vertu de quel droit fit-il jeter Léonard Morel aux prisons de Saint-Dizier ? Pourquoi se hâta-t-il d'envoyer d'Éclaron Me Alexandre Gruyer, ancien avocat du roi, pour faire une enquête à sa décharge avec Claude le Sain, le conseiller du massacre ? Leurs témoins furent les acteurs du meurtre, entre autres La Montagne, qui avait aidé à tuer Jean Pataut, diacre protestant, La Brosse, lieutenant de la compagnie du duc, et Claude Digoine, maréchal de ses logis.

« Advint qu'en ce temps les informations (desquelles ci-devant est fait mention) estant mises par deuers la cour de parlement à Paris, le procureur général d'icelle, à l'instigation du-

dit duc, obtint au moyen d'icelles informations, ainsi faites que dit est, arrest, par lequel entre autres choses fut dit et ordonné, que ladite ville de Vassy seroit démantelée, et les diacres, anciens et surueilians d'icelle église seroient pris aux corps, sinon adiournez à trois briefs iours auec saisie et annotation de leurs biens. Suiuant lequel arrest, les murailles de ladite ville ont esté depuis ruinées, rasées et abattues pour la pluspart, et les diacres, anciens et surueillans d'icelle église adiournés à trois briefs iours auec saisie et annotation de leurs biens. »

Plusieurs écrivains catholiques accusent La Brosse d'avoir maltraité quelques religionnaires et causé ainsi le massacre. J'ai vu à Sommevoir, commune à quelque distance de Vassy, une vieille image où le duc est représenté, l'épée à la main, excitant ses gens au carnage; deux autres à peu-près semblables sont, l'une à la bibliothèque de Reggio et l'autre à Florence, dans le quatorzième cabinet de la galerie de Médicis. Le recueil formé par M. Fe-

vret de Fontette à la Bibliothèque Royale contient une gravure sur le massacre de Vassy. M. de Guise assiste au massacre. Appuyé sur le mur du cimetière, son frère, le cardinal de Guise, et non pas de Lorraine, comme une note manuscrite, au bas d'une des gravures l'indique faussement, considère la mêlée avec une sorte de joie. Devant le duc de Guise est une femme qui le prie, les mains jointes; mais le duc n'a pas l'air de vouloir la frapper; il étend au contraire la main comme s'il voulait arrêter ses gens. Une autre, cependant moins nette, semblerait l'indiquer. Le P. de Montfaucon dit positivement que les huguenots ont voulu peindre le duc de Guise portant un coup d'épée à une femme qui lui demandait la vie. Dans le recueil *des combats, massacres, siéges et entrées de villes, et de plusieurs autres actions publiques, arrivées sous les règnes de Henri II, François II, Charles IX et Henri III, tant en France que dans les Pays-Bas, par*

François Hogenberg (1), le duc est représenté le visage enflammé de colère, menaçant une femme qui lui demande la vie. L'auteur de cette gravure met aussi en scène le cardinal de Lorraine, à la place du cardinal de Guise. Qu'on me pardonne tous ces détails ; ils rentrent dans mon plan sur les traditions, et ne sont peut-être pas inutiles pour fixer la vérité historique.

Le duc s'est excusé de ce crime à son lit de mort. On peut croire qu'il n'y eut pas de préméditation ; qu'il y fut amené par le hasard, par une circonstance non imprévue pourtant, et dont il ne fut pas fâché de profiter : la suite le prouve. Catherine de Médicis, étonnée de son audace, lui manda au nom du roi d'aller dans son gouvernement de Dauphiné, afin de veiller à l'exécution de l'édit de janvier. François n'en tint pas compte. La reine-mère alors désira qu'il vînt trouver Charles IX à Monceaux. Mais au

(1) Bibliothèque Royale — estampes n° 612.

lieu d'aller demander l'absolution d'un massacre, qui eût été crime, même aux yeux d'un homme innocent, il se dirigea sur Paris, où il entra comme les rois par la porte Saint-Denis, quoique venant de Nanteuil il eût dû entrer par la porte Saint-Martin. « Le seigneur de Guise, accompagné du connestable, du duc d'Aumale, du maréchal de Sainct-André, et autres du conseil de l'entreprise, vint à Paris par la porte Sainct-Denis, combien que son droit chemin fust par la porte Sainct-Martin, faisant son entrée en armes découvertes; qui estoit l'estat auquel véritablement le seigneur de Guyse avoit touiours esté depuis la journée de Vassy. Et à ceste entrée même y assista le prevost des marchands, et trois des échevins contre toute coustume, lequel (comme il est homme léger et factieux) l'alla recueillir en bien grande compagnie, avec bien grandes acclamations de gens, attirez, comme si le roy mesme fust entré en personne, iusques à crier à haute voix : Vive monseigneur de Guyse; sans toutes

fois que le dict seigneur ne autres de sa compagnie montrassent que cela leur depleust aucunement (1). »

Voilà un défi solennel jeté aux protestans. *Les armes du duc de Guise sont découvertes* ; les faits vont donc être immédiatement une traduction cruelle de la lutte des idées. La question théologique va donc se trancher comme le nœud Gordien. Quelle épée aura le meilleur tranchant ? celle des protestans, ou des catholiques ? Pour ces derniers, je vois la masse du peuple, et de profondes convictions. Chez les chefs huguenots, c'est une sorte de révolte féodale et soif de pouvoir. Cela est si vrai que, matériellement vainqueurs du catholicisme populaire de la ligue, ils se sentent moralement vaincus, s'empressent d'abjurer leur huguenoterie, et vont même plus tard jusqu'à persécu-

(1) Histoire comprenant en brief ce qui est aduenu depuis le département des sieurs de Guise, connestables et autres de la cour, estant à Sainct-Germain, iusques à ce temps présent. — *Mémoires de Condé.*

ter ceux qui les ont élevés, qui leur ont prodigué trésors et sang. Le catholicisme a affranchi l'humanité; il prend ses ministres plus particulièrement dans le peuple, et se crée par la papauté un pouvoir, balançant celui des rois, et servant jadis de refuge contre leur tyrannie; il peut donc faire plus pour la liberté que la réforme, divisée déjà en tant de branches, et qui parle de liberté en se mettant sous la tutelle des rois et des petits tyrans d'Allemagne, d'où quelques uns se font eux-mêmes chefs de religion, réunissant ainsi deux pouvoirs, dont la séparation est nécessaire à la vie morale des sociétés.

FIN.

NOTES.

✻

La réimpression de cet ouvrage s'est faite si rapidement qu'il a été presque impossible d'éviter des fautes typographiques ; ainsi, page 70 *ieffables* pour *ineffables*. — page 79 *ces* malheurs pour *ses* malheurs — page 145 *Desbordes* pour *De Bordes*, etc., etc. Il y a également des fautes de ponctuation très graves, et que, par conséquent, les lecteurs trouveront et corrigeront plus facilement.

—

CHAP. Ier — LE BARON D'ÉCLARON.

Il n'est pas rare de trouver dans les chroniques des xve et xvie siècles de hautes et puissantes dames forcées de chercher un refuge chez les plus humbles de leurs vassaux. Pour n'en citer qu'un exemple, je prendrai celui de Jeanne de Charlus, ou plutôt, suivant le traité de Saint-Maur de 1465, Marguerite de Nanteuil, femme du comte de Dammartin, *laquelle se trouvant chassée de toutes les maisons et sans aucun ami, fut contrainte de mendier l'assistance d'un laboureur de Dammartin, nommé Antoine Lefort, lequel la retira chez lui, où il la nourrit fort long-temps avec son fils*. — Voyez le cabinet du roy Loys XI, p. 5 — 1661.

CHAP. IV.— LES HUGUENOTS DE VASSY.

Page 146. — *Quand il a voulu sauver ou punir son peuple, il a eu Dalila ou Judith*, etc.

Il est sans doute inutile de prévenir le lecteur que ces souvenirs bibliques se rencontrent dans tous les écrits du temps que j'ai choisi : je me suis astreint à les copier fidèlement. Voir « Complainte apologique des Églises de France — 1561. = au roy, royne mère, roi de Nauarre et autres du conseil, p. 43. = Harangue du tiers-estat de France, faite à la Maiesté du roy, en l'assemblée de ses estats tenus à Sainct-Germain-en-Laye, le XXVII août 1561. Sentences redoutables et arrest rigoureux dv iugement de Diev, à l'encontre de l'impiété des tyrans, recueillies tant des saintes escritures comme de toutes autres histoires. » — *Mémoires de Condé*, etc., etc.

CHAP. V. — LA FOLLE.

Les tapisseries furent appendues en un clin d'œil aux parois de la chaumière.

Ce fait, auquel Varillas a donné place dans son histoire de Charles IX, est celui qu'a le mieux conservé la tradition orale. Je dois remercier ici M. le docteur Millière de Joinville, ancien chirurgien-major, qui, comme M. Pernot père, a eu la bonté de m'accompagner dans mes recherches. Le curé de Joinville, vénérable vieillard qui, en 1829, était aveugle depuis douze années, avait composé une histoire de Joinville, qu'il a bien voulu me communiquer. Il connaissait la tradition du pays sur la chaumière devenue château ; mais il l'a rejetée de son ouvrage, à cause du saint caractère dont il était revêtu. J'ai copié ce passage de son manuscrit ; car il appuie ce que j'avance plus loin sur les inscriptions, etc. — « Hors du faubourg des Royaux, sur la route de Sainte-Anne, est

un grand jardin, au milieu duquel est un château, ancien lieu de plaisance des princes de Joinville. Des canaux, dans lesquels coule une eau vive, traversent ce jardin, qui est rempli de toutes sortes d'arbres. Il y avait autrefois un jeu de mailles pour l'amusement des seigneurs de cette ville. Le château est bâti dans un ordre corinthien. Cet édifice est artistement travaillé. On lit sur les pilastres plusieurs sortes d'emblèmes et de devises.— *Toutes pour une.*— *Tout pour une.* — *Là et non plus.* —*Une pour toutes*, etc., etc. On croit que *Claude* de Lorraine est le fondateur de ce château. Ses armes s'y trouvent presque partout. On voit quelque part sur les murs, qu'il a été bâti en 1545, temps où vivait ce seigneur. La chapelle est sous l'invocation de saint *Claude*, ce qui prouve encore que *Claude* de Lorraine en est le fondateur, parce qu'il est le seul seigneur de Joinville qui ait porté ce nom.»

CHAP. X.

Le rôle que je fais jouer à Nicolas Thièlemant n'est pas en tout historiquement vrai. Pour ne pas multiplier mes personnages, j'ai mis sur le compte d'un seul plusieurs histoires traditionnelles. — On lit *dans le discours entier de la persécution exercée à Vassy* : « Et quant audit Nicolas Thièlemant, il fut élargi à caution, pour faire inhumer ladite Jehanne sa femme. »

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.

